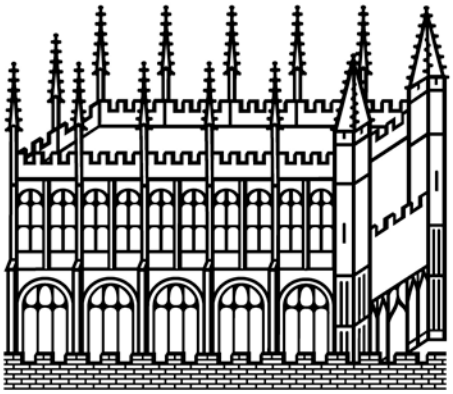

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

1/J 6720 f.1

L'ARYENNE

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR

La Petite classe. (Préface de MAURICE BARRÈS.)
Histoires de Masques. (Préface de GUSTAVE COQUIOT.)
Monsieur de Phocas.
Poussières de Paris.
Princesses d'Ivoire et d'Ivresse.
Le Vice Errant.
Monsieur de Bougrelon.
Fards et Poisons.
Hélie, garçon d'hôtel.
THÉATRE (*Brocéliande. — Yanthis. — La Mandragore. — Ennoïa*).
La Maison Philibert.
Madame Monpalou (*l'Été dans les Alpes*).
L'École des Vieilles femmes.
Propos d'âmes simples.
Maison pour Dames.
Deux heures du matin, quartier Marbeuf.
Hôtel de l'Ouest, chambre 22.
Une nuit de Grenelle.
Sainte-Roulette.

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la Librairie ALBIN MICHEL, 22, rue Huyghens. Paris XIVe.

JEAN LORRAIN

L'ARYENNE

GENS DE MER — BORDS DE SEINE
BORDS DE MARNE

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
Paris — 22, rue Huyghens, 22 — Paris

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
5 FEB 1970
OF OXFORD
LIBRARY

L'ARYENNE

I

— Entrez !

La comtesse Ilhatieff, étendue sur sa chaise longue, devant un feu pétillant de grosses bûches, avait à peine levé la tête ; machinalement elle prenait sur le plateau le billet apporté par le valet de pied :

Ma chère Marthe,

Est-ce trop vous demander que de vous prier de passer chez moi avant le dîner, et n'êtes-vous pas trop fatiguée des courses? Il devait y faire un froid de canard, et peut-être y avez-vous pris mal?

Je sais bien que vous n'avez qu'à traverser le jardin, mais j'ai peur que vous ne soyez déjà déshabillée. J'aurais pourtant bien besoin de vos conseils. Je récite, ce soir, chez la duchesse de Langlade ma poésie de Nausicaa :

Parmi les grands roseaux, dont les tiges bruissent
Au-dessus des yeux d'or dédoublés des lotus.

Et vous seule, ma chère Marthe, pouvez juger des gestes et des intonations vraies. Vous possédez un sens si délicat et si sûr. Avec vous pas de gaffes possibles! Et je me méfie un peu de mes élans, je ne suis pas toujours maîtresse de mes effets, je suis une impulsive et j'ai besoin de votre eau de source dans l'écume bouillante de mon geyser... Vos lumières me sont aussi nécessaires pour le choix de ma robe. Que diriez-vous, pour ce soir, de ma tunique de crêpe de Chine safran avec, dans les cheveux, mon petit diadème de perles, celui qui me donne l'air d'une Muse de la Malmaison? Simon me conseille, lui, ma robe de voile rouge pompéien avec ma parure d'émaux translucides, ma dernière de chez Lalique, celle aux dauphins d'opale sur fond vert de mer; mais je trouve cet attirail un peu modern-style. Enfin venez. J'ai aussi à vous consulter sur un nouveau kohl pour les yeux, un kohl violet que le prince de Tyr m'a rapporté d'Alexandrie et qui donne aux regards une profondeur admirable. Je n'abuse pas trop, n'est-ce pas, ma chérie? Je tiens à être absolument belle ce soir et vous n'avez qu'à traverser le jardin.

Je vous embrasse,

Mélisande.

La jeune femme lisait distraitement la lettre et répondait au valet de pied :

— C'est bon. Dites à la princesse que je viens...

Elle se levait de sa chaise longue et, avec un geste de résignation excédée, passait dans la pièce voisine, qui était un cabinet de toilette.

La comtesse Ilhatieff rentrait de Longchamp et sa lassitude était extrême. Elle y avait grelotté, trois heures durant, sur le mail de John Stevenson ; le prince de Ragon d'Helyeuse y avait exigé sa présence. Souple, de tournure affinée et la taille la plus mince malgré ses trente-deux ans et déjà un fils de dix ans au collège, la comtesse Marthe Ilhatieff était une des femmes les plus décoratives de Paris, et les Ragon d'Helyeuse, qui l'hébergeaient dans leur hôtel de la rue Barbet-de-Jouy, l'exhibaient tant et plus dans toutes les réunions sportives et mondaines.

Après le désastre, qui avait détruit sa fortune, en la laissant quasi veuve avec trois enfants, la comtesse Ilhatieff avait été recueillie par les Ragon d'Helyeuse. Les deux femmes étaient amies d'enfance. Les Helyeuse lui donnaient la table et le logement. Ce logement était, il est vrai, un pavillon situé auprès des communs, mais aménagé avec un certain confort. La veuve y avait installé des épaves de sa fastueuse installation de Nice, le peu de mobilier qu'elle

avait pu arracher à la rapacité des créanciers ; et la princesse payait en plus la pension des enfants. La jeune femme ruinée vivait donc aux frais de ses amis. Les d'Helyeuse, d'ailleurs, se montraient parfaits pour elle ; ils mettaient leurs chevaux et leurs attelages à sa disposition, mais ils n'oubliaient pas non plus de la promener à toutes les premières. La princesse de Ragon d'Helyeuse, juive convertie, dont le seul regret était de ne pas avoir été élevée aux « Oiseaux », était trop heureuse d'entretenir publiquement une comtesse Ilhatieff, née de Malhouëtt, une des plus vieilles familles de la Basse-Bretagne.

Quoique très souffrante et alanguie d'une incurable neurasthénie, résultat des affreuses émotions qui venaient de briser sa vie, la comtesse Ilhatieff n'avait pu refuser de suivre aux courses le prince d'Helyeuse.

Elle était rentrée à l'hôtel, morte de froid, les joues bleuies par la bise aigre ; et une halte au Pavillon chinois où les avait cantonnés, pendant une heure, une giboulée de neige fondue, n'avait fait qu'aggraver son malaise. Aussi, à peine arrivée rue Barbet-de-Jouy, avait-elle traversé à pas fiévreux le vieux jardin et, déshabillée en un clin d'œil sans le secours d'une femme de chambre, s'était-elle jetée sur sa chaise longue, trop heureuse des deux heures de répit qu'elle avait avant le dîner (les Ragon

d'Helyeuse ne se mettaient à table qu'à huit heures), et, là, dans la tiédeur de la chambre close, sans corset, les coudes enfoncés dans la batiste de soie des coussins d'eider, la comtesse Ilhatieff s'abandonnait, les yeux clos, aux douceurs d'un repos bien gagné. Un vaporisateur à portée de sa main venait rafraîchir l'atmosphère et, pendant que le feu ronflait dans la cheminée, la jeune femme avait pu se croire, vingt minutes, maîtresse absolue de ses actions. La lettre de la princesse de Ragon d'Helyeuse, — en poésie : Mélisande, — était venue lui rappeler quel dur servage elle avait accepté en acceptant les bienfaits de la maison.

La comtesse Ilhatieff n'avait rien à refuser à son amie ; elle regardait par la fenêtre la maigre verdure des marronniers d'avril frissonner sous le ciel plâtreux et gris de cette fin de journée, mesurait d'un regard les allées au sol détrempé sous les arbustes frileux et, avec un lent soupir, atteignait dans la penderie une robe de drap bleuâtre et un long manteau de velours brun.

Elle n'avait qu'à traverser le jardin, la princesse le lui avait écrit, et la comtesse Ilhatieff était aux ordres de la princesse.

Cette protection, mieux, cette aumône princière étendue sur l'infortune des Ilhatieff lui valait l'admiration de tout Paris et la sympathie du Faubourg ; les salons les plus fermés lui avaient été immédiatement ouverts et il n'y avait

plus, de la rue de Lille à la rue de Varennes, une douairière chez laquelle on ne trouvât les œuvres de la princesse de Ragon d'Helyeuse ; car si cette chère Rebecca Riesmer, — en littérature : Mélisande, — était une des muses de l'heure, elle était aussi une de celles qui avaient eu le plus de mal à percer : le monde est plutôt hostile aux carrières littéraires aggravées de grosses fortunes. Mais les belles actions et les charités retentissantes aplanissent tous les obstacles et, grâce à l'adoption des Ilhatieff, il n'y avait plus de matinée littéraire, du Trocadéro à la place des Vosges, où la princesse Mélisande ne fût religieusement écoutée par l'incompréhension cependant notoire des plus endurcies yachtwomen et des plus enragés chauffeurs.

La princesse de Ragon d'Helyeuse était, avec mesdames de Montgomery, de Noailles et Lucie Mardrus, une des seules dont on ne discutait plus le talent, mieux, une des rares Castalides dont on acceptait aveuglément, comme une hostie, les yeux baissés et les lèvres béantes, les rimes les plus imprévues et les métaphores les plus insolites. Elle en imposait partout les audaces, des salons-ateliers de la plaine Monceau aux galeries d'art rétrospectif hongrois des plus anciens hôtels de la pointe Saint-Louis, et partout, qu'elle officiât enroulée dans des crêpes de Chine de teinte exténuée aux plis agrafés de scarabées d'Égypte, toute une floraison de turquoises ma-

lades, gravées d'or et verdissantes, essaimée dans les volutes d'improvisés peplums, très Muse de Gustave Moreau, ou bien, la gracilité de son cou exagérée par des colliers de pendeloques de cristal bleuâtre et, dans ses cheveux roux, d'opalines renoncules détachées, on eût dit d'anciens lustres de Venise ; partout, qu'elle fût une Salomé de peintre impressionniste ou une petite statue d'Egine, polychrome et délicate, elle était partout, avant même d'être l'auteur de la *Multiple Angoisse* et de l'*Ardeur des Nuits*, la bienfaitrice des enfants Ilhatieff et de la comtesse Ilhatieff, née Marthe de Malhouëtt.

Dans les salons rivaux, on appelait la jeune femme protégée : l'*Otage* et tout cela, la comtesse Ilhatieff le savait ; elle savait quelle captive de guerre elle figurait dans le cortège des joueurs de flûte et porteurs de lyre de la princesse ; elle n'était qu'un trophée de plus dans la montée triomphale de Mélisande au Parnasse.

Entre temps, elle avait endossé une robe, refermé sur elle les plis veloutés du manteau et tout en se hâtant, à travers le jardin glacial, vers le rez-de-chaussée illuminé de l'hôtel, elle ne pouvait s'empêcher de faire un lugubre retour sur elle-même.

Elle aussi avait eu un hôtel à Paris, une livrée, des chevaux, des cochers à ses ordres, et dans leur somptueuse villa de Nice, elle aussi, du vivant du comte (du vivant, car, où il était

maintenant, il était plus mort qu'enterré dans la terre), elle avait reçu des grands-ducs, des archiducs, des princes héritiers et des favorites de têtes couronnées. Et elle était maintenant aux ordres d'amis riches et généreux, descendue au rang d'amie pauvre, de parente entretenue par bonté, et que, par charité, un peu par ostentation aussi, on garde auprès de soi.

Et c'est le jeu qui l'avait réduite à cette extrémité. Il lui avait pris ses millions, son mari, l'estime éphémère du monde, la considération et l'avenir de ses enfants, le jeu qui rafle, pompe, disloque et démolit les cerveaux et les fortunes ; le jeu qui morcèle, déplace et nivelle les patrimoines ; le jeu qui fait sortir du sol, édifie et puis rase et ruine en un jour le décor fastueux des hôtels princiers et des villas de songes... Le comte Ilhatieff avait tout perdu au jeu. En dix ans il avait dilapidé vingt et quelques millions et elle, Marthe de Malhouëtt, comtesse Ilhatieff, était un objet de luxe de plus dans le luxe des Helyeuse, la fleur rare, l'iris héraldique et charmant de la collection de Rebecca Riesmer, le joyau d'art de Mélisande.

Et la jeune femme sentait gronder et écumer en elle la vieille haine de la captive pour son vainqueur, la rancune de Cassandre contre Klytemnestra, épouse d'Agamemnon, la légendaire rancœur de l'Otage.

II

La princesse de Ragon d'Helyeuse venait de dire ses vers, un murmure flatteur avait accueilli le dernier hémistiche.

Maintenant un groupe d'habits noirs se pressait autour d'elle, quelques robes de bal aussi, d'ondoyantes traînes de gaze de soie et de tulle pailleté en taches claires ; *Nausicaa* valait une ovation à la poétesse de l'*Ardeur des nuits*. La princesse d'Helyeuse n'était plus à les compter, mais le succès s'en étendait au salon de la duchesse de Langlade, qui avait la primeur de la poésie. *Nausicaa* était une œuvre inédite que la princesse n'avait encore égrenée nulle part.

Droite dans les plis enroulés et tombants d'une tunique vert glauque qui en faisait une petite naïade tanagréenne, le rouge de ses cheveux teints, séparés en deux bandeaux ondés sur ses tempes, et le bleu violacé de ses yeux avivés d'un fard étrange, si délicieusement factice et si pâle qu'elle en devenait une petite statuette de jade au précieux revêtement d'émail vert, la princesse de Ragon d'Helyeuse essuyait les compliments ânonnés de Polydore Champion, l'helléniste le plus bègue de la coupole, Polydore

Champion, dont l'ironie érudite et fielleuse, depuis bientôt vingt ans, enlize et sape doucement et sûrement toutes les traditions, toutes les croyances, et toutes les légendes qui font les religions, Polydore Champion, l'acharné démolisseur des saintes et le panégyriste enthousiaste des courtisanes. L'académicien était venu pour elle : la duchesse de Langlade avait ménagé l'entrevue. Champion était bien trop averti pour n'avoir pas désiré entendre une poétesse aussi bien située dans le monde que la princesse de Ragon, il avait manifesté son désir à sa vieille amie de Langlade ; et Mélisande n'était pas assez indifférente aux honneurs décernés par l'Académie pour n'avoir pas immédiatement consenti à satisfaire l'Immortel.

C'était la rencontre de ces deux phénix et le choc de ces deux gloires que la duchesse de Langlade offrait ce soir à ses invités. Elle y ajoutait l'attraction d'une audition de Grieg : toutes les suites d'orchestre de *Peer Gynt*, qu'une cabale nationaliste venait de huer violemment au concert du Châtelet. La duchesse avait même annoncé à quelques intimes la venue, ce soir-là, de M. de Montesquiou. Le poète-gentilhomme ferait chez elle sa rentrée dans le monde. Mais l'auteur des *Paons* était bien trop avisé pour se risquer dans un salon où triomphaient à la fois Mélisande et Polydore, l'Académie et le Faubourg. La mode venait de s'emparer de la prin-

cesse et on ne lutte ni avec la mode, ni avec la jeunesse d'une femme : le comte s'était tenu coi.

D'ailleurs, la soirée ne faisait que commencer, il était à peine dix heures et demie. Avec le naturel charmant dont elle avait fait un art, la princesse de Ragon d'Helyeuse avait ouvert le feu ; elle ne s'était pas fait trop prier pour dire sa *Nausicaa*. Elle recevait maintenant les félicitations de Polydore. Avec le bégaiement voulu dont il enveloppe ses pires perfidies, l'Immortel évoquait les ombres de Sapho, de Bilitis et d'Erinna, louvoyait entre le *Cantique des Cantiques* et l'*Odyssée du divin Homère*. C'était du Pindare et du Leconte de Lisle, du Théocrite et de l'Albert Ménard. Impassible, les longs cils de ses paupières baissés en ombre portée sur ses joues mates, la princesse d'Helyeuse écoutait. Il lui fallait subir en même temps les effervescences d'enthousiasme et les éloges hyperboliques de madame de Mathuvrécourt, la grosse Egérie de l'académicien.

Madame de Mathuvrécourt suivait partout son Immortel. Elle l'avait découvert dans des temps déjà lointains, chez la marquise de Beaufrelong, aujourd'hui défunte, alors que, presque inconnu, pauvre petit bibliothécaire invité par protection aux dîners hebdomadaires de la dame, il ratiocinait dans les bouts de table, effaçant un peu par sa mine de cuistre et son ton pédant, les belles madames, ferventes de Dumas et de Pail-

leron. Madame de Mathuvrécourt, ayant flairé dans Champion un mérite, l'avait cueilli comme une épave, capturé comme un brick marchand. Étourdi de compliments, stupéfié d'attentions, énervé de flatteries, elle l'avait attaché à sa personne, introduit dans son salon, imposé à ses amis. Bref, elle s'était installée dans une gloire dont elle enflait la voile et dirigeait le vent. Polydore Champion avait trouvé chez madame de Mathuvrécourt une salle à manger où inviter ses amis, une cheminée de marbre, où se poser en cariatide pour conférencier après boire, un public et un salon ; tout ce qu'il ne trouvait pas ailleurs, et tout ce qu'avaient déjà tant d'autres : une parlotte mondaine où débiter son boniment. Plus ambitieuse encore pour elle que pour lui, madame de Mathuvrécourt s'était attelée corps et âme à la réputation de son protégé ; elle l'avait appuyé et poussé de toute l'autorité de son crédit et de ses relations. Madame de Mathuvrécourt était quelque peu millionnaire : Madame de Mathuvrécourt avait réussi. Polydore Champion était aujourd'hui académicien ; mais madame de Mathuvrécourt en avait fait sa chose. Elle n'entendait pas qu'on lui escamotât son Immortel, elle le couvait et veillait sur lui avec une jalousie avare ; elle était toujours dans son ombre et il ne fallait pas songer à avoir chez soi l'historien de Laïs de Corinthe sans madame de Mathuvrécourt.

La duchesse de Langlade, qui avait du monde, s'y était résignée, et voilà comment, ce soir-là, Polydore et Lydie (madame de Mathuvrécourt s'appelait Lydie) complimentaient la princesse de Ragon d'Helyeuse.

L'Egérie de Polydore coupait son admiration de petits cris de pintade et de petits gestes de ses bras trop courts, des bras célèbres dans la société parisienne qui faisaient ressembler la pauvre femme à une citrouille ornementée d'ailerons. Un imperceptible sourire taquinait les lèvres de la princesse, car sur ce physique de cucurbitacée cette chère madame de Mathuvrécourt, une fervente du XVIIIe siècle, avait arboré un costume dans le goût de Lancret. C'était un attifage de soies tendres retroussées des nœuds les plus galants et, sur la tête alourdie de bajoues, au nez absent, aux gros yeux ronds, une tête, on eût dit, dessinée par Léandre ; parmi l'incendie d'une chevelure flambante, un coquin de petit béret de velours ciel : le béret des bergeries de Lancret... Et la princesse de Ragon d'Helyeuse, qui regardait de coin ce béret ciel, se figeait de plus en plus dans une attitude de statue. Un cercle de curieux grossissait autour du trio. On tenait à entendre les mots échangés par les gloires. La coiffure de l'Egérie aussi intriguait.

La duchesse de Langlade triomphait : l'entrevue devenait protocolaire. Confondu dans le

rang des admirateurs, le prince de Ragon d'Helyeuse affichait une face rayonnante. Une joie non dissimulée transfigurait ses grands traits hâlés de sportsman ; un frémissement des lèvres faisait trembler sa moustache blonde, et, assise dans un coin du salon, la comtesse Ilhatieff ne quittait pas des yeux la moustache du prince et son léger frémissement.

Était-il assez fier de sa femme ! Comme il l'aimait, et avec quelle ferveur désirante il l'enveloppait de ses regards ! Le triomphe de Mélisande était un peu son œuvre à elle, Marthe de Malhouëtt, comtesse Ilhatieff. C'est elle qui lui avait conseillé cette tunique vert glauque, qui la faisait ressembler à une jeune Néréïde ; elle qui lui avait appris à laisser tomber mollement ses fins de phrases et ce joli geste de la main passée sur les tempes, comme pour réveiller la mémoire endormie en caressant les yeux et leurs visions. Tous ces jolis effets de diction et de mimique, c'est à elle que Mélisande les devait. Marthe de Malhouëtt avait un vrai talent de tragédienne et, avec cela, une science innée des intonations, une précision logique du geste et une sobriété dans le rythme qui, toute jeune, auprès des dames de l'Assomption, où elle avait été élevée, l'avait toujours désignée pour les premiers rôles dans les représentations du couvent. Ses dons acquis et naturels l'avaient-ils assez souvent fait applaudir dans des réunions

mondaines, soit à Nice, soit à Cannes ? Dans du Maurice Donnay, dans de l'Henri Lavedan, dans du Rostand même, elle avait eu des succès de représentations de cercle, qui sont de vraies premières théâtrales ; car l'auteur et l'actrice prennent vraiment là contact avec le grand public. Elle était alors la comtesse Ilhatieff, la femme enviée, adorée et fêtée du comte Michel Ilhatieff, le plus gros joueur de la Riviera, le plus enragé automobiliste aussi, le lion de tous les records et de tous les sports de toute cette société prodigue et vaniteuse de Cosmopolis. C'était l'époque de leur villa, où tout Cannes et tout Monte-Carlo défilaient moins pour les Altesses reçues à sa table, que pour le maître de la maison, heureux gagnant des courses Paris-Vienne et Paris-Madrid, et puis, quand arrivait l'été, c'était la saison de « Cowes », les ruineuses élégances de la vie de yacht et les croisières en noble compagnie dans les fiords de la Baltique. La comtesse Ilhatieff avait connu tout ce beau train d'existence. Les vingt et quelques millions qui leur permettaient de l'établir, le comte Ilhatieff les avait mangés en cinq ans ; le patrimoine familial, grossi pendant des années par une lignée d'Ilhatieff, joueurs heureux de père en fils, le comte Michel l'avait vu fondre au fracas des billes de toutes les roulettes d'Europe, comme au bruit des jetons de tous les cercles de Paris, de Vienne et de Londres. Après les gains insolents,

Ilhatieff, trahi par la veine, avait connu l'horreur de grosses pertes, l'affront des abandons, l'outrecuidance des fournisseurs, l'attitude menaçante des usuriers et jusqu'au tapotement sec du marteau du commissaire-priseur. Ce beau joueur était maintenant sous-officier dans la légion étrangère, à Sidi-Bel-Abbès. Dans sa détresse il n'avait trouvé rien de mieux que de s'engager parmi ces parias et ces déclassés de tous les mondes et de tous les pays. Une bourgade militaire de la province d'Oran, aux confins du désert, l'avait recueilli comme une épave, misérable épave du jeu échouée là, dans les sables d'Afrique, avec l'écume humaine de tant de villes et de ports. Il y faisait le dur métier de légionnaire sous l'implacable ciel de là-bas, trop heureux de savoir ses enfants recueillis par les Ragon d'Helyeuse et vivant, grâce à eux, à l'abri du besoin. Marthe Ilhatieff, la veuve de ce disparu, payait sa dette de reconnaissance en inspirant les robes, les attitudes et les dictions de la poétesse Mélisande et en lui préparant ses succès mondains.

Elle était auprès d'elle un peu plus qu'une coiffeuse ou qu'une couturière, un peu moins, peut-être, qu'un professeur de déclamation.

La princesse de Ragon d'Helyeuse avait pris le bras de Polydore Champion. L'académicien la reconduisait à son fauteuil. Un flot d'admirateurs s'ouvrait et se pressait sur les pas de la

jeune femme. Le prince Simon avait cru devoir offrir son bras à la grosse Egérie de l'Immortel ; madame de Mathuvrécourt minaudait, rengorgée et tassée comme un melon sur une borne, ombragée, on eût dit, par la haute silhouette du dernier des Helyeuse.

Marthe Ilhatieff, toute au souvenir de l'homme exilé maintenant dans les sables de l'Afrique, attachait un regard noir sur les deux couples.

III

« Vous avez lu l'article du *Sancho* sur l'*Ardeur des Nuits*?... Nymphe potagère et petite dévote de Priape ! Il était plutôt joyeux, l'article ! Elle écope quelquefois, la princesse. — Non ? il y avait dévote de Priape ? et l'article était de qui ? — Il était dithyrambique, mais d'une maladresse insigne à moins que ce ne fût la pire perfidie. — Petite dévote de Priape ! et qu'a dit le mari ? — Simon ! Il est aveugle. Il n'y a qu'à le regarder écouter sa femme. Il n'en revient pas encore d'avoir trouvé une Muse dans sa corbeille de noces. — Elle a du talent. — Oui, mais si elle n'était pas princesse... ! — Il y a le titre et

les millions, la mode s'en mêle. — Et le snobisme donc ! — Et quel art de la réclame ! — Oh ! on n'épargne rien, les déjeuners socialistes suivent les dîners d'ambassades, et quel accueil à tous les faiseurs d'interviews ! Vous avez lu le dernier dans le *Rameur*. Elle s'y déclare anarchiste selon l'Évangile. — Avec six cent mille francs de rente ! — Oh ! elle n'est pas née pour rien Rébecca Riesmer. Elle a le sens pratique des affaires. L'atavisme oriental ! aussi quelle presse ! La grande et la petite, les revuettes et les grands quotidiens, et les mensuels et les hebdomadaires, l'*Aurore* et le *Gaulois*, le *Mercure* et le *Pot aux roses*, les *Débats* et l'*Assiette au beurre !* — Et les illustrés donc ! — Les caricaturistes l'épargnent. — Parce que princesse. — Et les peintres se disputent la gloire de l'exposer au Salon. — Parce que millionnaire. — Elle a du charme. — Et du naturel. — Parlons-en. Elle est la Muse du radis rose, du concombre et de la citrouille, Armand Silvestre avait confisqué les roses, Reboux les iris noirs, et l'*hortensia* bleu est le monopole de M. de Montesquiou. — La barbe ! c'est à se tordre. »

Les habits noirs s'esclaffaient. Les traits cinglants pleuvaient dru dans un groupe élégant de jeunes chauffeurs en cravates blanches. On y déchiquetait allègrement la princesse d'Helyeuse... Le *Matin de Printemps* de Grieg et ses lumineuses harmonies, toutes de douceur

et de fraîcheur, rythmaient les plaisanteries faciles de ces messieurs.

Assise à l'écart un peu en avant du groupe, la comtesse Marthe Ilhatieff entendait tomber sur son amie les lourdes attaques de cette jeunesse dorée sans y prêter attention. Il y a beau temps qu'elle connaissait l'antienne. Elle avait trop souffert elle-même des calomnies du monde pour attacher la moindre importance aux pires médisances ; elle méprisait également tous ces beaux inutiles à l'esprit balourd et goguenard. C'étaient pour elle propos d'écuries, de garages et de grands bars ; les drames qui avaient brisé sa vie l'avaient rendue indifférente aux petites infamies journalières élaborées et colportées par l'oisiveté envieuse des mondains.

Bercée par la musique de Grieg, sa pensée était bien loin de ce salon où elle paradait en otage, amie pour la galerie de la princesse de Ragon. Elle était à Nice, dans cette villa des Cyclamens où elle avait passé les plus belles années de sa vie. Elle revoyait le jardin et les cent mètres de terrasse plantés de platanes et d'eucalyptus, un des plus anciens jardins de Nice, dont un rouge incendie de poiriers du Japon et d'arbres de Judée éclaboussait les horizons en avril. Ils devaient être en pleine floraison maintenant ; et tous les floconnements embaumés des arbustes exotiques, la jeune femme les évoquait en même temps que la

demeure et la longue enfilade de ses vastes salons.

Quelles fêtes n'avait-elle pas présidées dans ce cadre royal ! Tout avait été vendu aux enchères, dispersé au bruit des marteaux des commissaires-priseurs et, avant d'en être arrivée là, quelles heures d'angoisses, quelles souffrances n'avait-elle pas connues, et quelles humiliations aussi depuis le soir où, après un dîner de vingt-quatre couverts, les deux cuisiniers, las de ne pas être réglés depuis trois mois, avaient envahi l'antichambre et sous l'œil des valets de pied complices, au milieu de l'effarement amusé des invités, avaient élevé la voix jusque dans son salon et, dans leurs vêtements blancs de cuisine en taches claires parmi les habits noirs, tout rouges encore de la chaleur des fourneaux, avaient exposé leurs griefs et ricané des menaces au nez du comte Serge Ilhatieff devenu plus blême qu'un mort. Elle revivait d'autres scènes aussi : ses démarches chez les usuriers de Nice, ses longues attentes chez les joailliers prêteurs... et cette émeute d'office, une bande de domestiques congédiés la veille, massée devant leur terrasse, en pleine Promenade des Anglais, un jour de bataille de fleurs, le scandale de leurs grimaces et de leurs huées devant toute la colonie étrangère entassée dans les tribunes ou défilant devant les voitures fleuries... Et ses toilettes offertes aux revendeuses et ses plus chers

bibelots cédés de la main à la main, après quels odieux marchandages ! et les saluts devenus rares, les visites espacées, l'insolence croissante des fournisseurs, tout le douloureux et poignant calvaire de ceux dont le crédit s'effondre et dont la dette s'accroît, toutes les étapes enfin du chemin de la ruine et, parmi tant de blessures, la plus cruelle peut-être, les adieux de la gouvernante de ses enfants, de l'Allemande qui les avait élevés, venant prendre congé d'elle et lui signifier les motifs de son départ... Pourquoi ce départ prévu avait-il été comme le dernier coup de cloche, l'irrévocable et suprême glas du désespoir! C'est la dernière goutte d'eau qui fait déborder la coupe. Quand elle s'était vue seule, abandonnée par cette mercenaire qu'elle ne pouvait retenir sans appointements auprès d'elle, alors seulement Marthe Ilhatieff avait perdu la tête.

Le comte était à Paris pour tenter une dernière démarche auprès de ses créanciers, auprès des marchands d'argent aussi. Il devait revenir le soir même.

Seule dans la grande villa vide, où les huissiers avaient mis partout les scellés, elle attendait désespérément le retour du comte. La vieille marquise de Perrapore, une ancienne amie de son mari, avait bien voulu se charger des enfants. Déja, depuis huit jours, on avait soustrait les pauvres petits aux scènes de réclamations et

d'insolences des créanciers, et, dans cet isolement, la comtesse Ilhatieff, jusqu'alors demeurée si forte à travers tant d'épreuves, avait senti son courage faiblir. Une énervante journée de mistral achevait de la détraquer ; le comte attendu n'était pas revenu, et chaque arrivée de train augmentait sa détresse. Alors le cœur chaviré, comme décroché et flottant sous les côtes, les tempes martelées par la migraine, elle, si raisonnable, avait eu recours aux anesthésiants : elle en usait quelquefois maintenant. Elle avait d'abord respiré de l'éther, puis elle en avait bu et, grisée du poison subtil aggravé d'une ou deux piqûres de morphine, brûlée d'insomnie, elle s'était levée comme une folle au milieu de la nuit, avait fui la villa, gagné la promenade déserte et, comme une femme ivre, avait rôdé par les rues et de-ci, de-là, s'était trouvée au petit jour sur les quais du port.

Des matelots d'un steamer anglais chargé de charbon l'avaient abordée, la prenant pour une fille ; et stupide, hallucinée de poison, elle les avait écoutés sans comprendre. Ces brutes avaient passé la nuit dans une mauvaise maison de la vieille ville, heureusement pour la comtesse, mais si vannés qu'ils fussent, l'un d'eux avait risqué un geste dont s'était alarmée sa pudeur. Elle avait crié, s'était débattue.

Un hasard providentiel l'avait sauvée. Le prince et la princesse de Ragon d'Helyeuse, qui

d'une soirée à Cannes rentraient à bord du yacht de lord Kernavan, s'inquiétaient de cette femme aux prises avec des marins ; la princesse avait cru reconnaître la voix. Le cocher du landeau et les hommes de quart du yacht intervenaient. Ils ramenaient auprès du jeune ménage une femme à demi évanouie ; les Ragon d'Helyeuse reconnaissaient la comtesse Ilhatieff, et Rébecca Riesmer, Marthe de Malhouëtt, une amie de garden-parties et de villes d'eaux.

« C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire, cher maître, cette diction que vous voulez bien aimer, ces gestes qui ont l'heur de vous plaire sont l'œuvre de madame. Les vers sont bien de moi, cela, je l'avoue, mais la mise en valeur des poèmes, je la dois à l'amie que voici. »

La comtesse Ilhatieff levait des yeux de somnambule. La princesse d'Helyeuse était devant elle, mince et menue, vivante petite statuette de Chrysopolis dans sa robe verte de Néréïde. Elle s'appuyait au bras de Polydore Champion, l'académicien ; la grosse madame de Mathuvrécourt se penchait à celui du prince ; la duchesse de Langlade se tenait un peu en arrière avec quelques autres habits noirs.

« Mais d'où sortez-vous, chère amie ? C'est bien cela, nous la réveillons d'un rêve. Comme cela lui ressemble ! Elle était en Norvège avec la musique de Grieg et les kobolds de *Peer Gynt*.

C'est une âme chimérique » et la princesse poursuivait de sa voix claire : « Je tenais à vous rendre justice, ma chère Marthe. Il faut que tout le monde sache quelle merveilleuse conseillère vous êtes pour les choses d'art. Oui, duchesse, je vous l'affirme, c'est la comtesse qui m'a faite ce que je suis... Mais peinez donc pour lui faire honneur, voyez comme elle se soucie de son élève. Je viens de perler les *Argonautes* qu'elle aime tant ; elle n'a même pas écouté » : et avec un joli geste de son bras tendu vers un invisible ailleurs :

Elle est là-bas, dans la Norvège,
Là-bas, bien au delà des mers
Dans l'éternel palais de neige
Où dorment les futurs hivers.

La duchesse de Langlade, madame de Mathuvrécourt et Polydore Champion se confondaient en gloussements admiratifs. La comtesse Ilhatieff considérait d'un œil d'hypnose l'aigrette jaune de la duchesse et le caloquet de l'Egérie de l'Immortel. « Et quelle admirable créature ! reprenait la princesse en veine de compliments. Vous dites que je suis grecque. Mais regardez-la. Elle est vingt fois plus grecque que moi. C'est une statue. »

Instinctivement, sous une pression de mains, Marthe de Malhouëtt s'était levée et tous la regardaient comme s'ils la voyaient pour la pre-

mière fois. Moulée dans une longue robe de crêpe gris cendre, la pâleur de ses épaules nues émergeait, on aurait dit, d'un brouillard. Elle était avec ses yeux fixes et intenses une vraie statue de la Douleur.

« Kassandra » ne pouvait s'empêcher de dire Polydore Champion qui possédait sa Grèce.

« Kassandra, oui, c'est la fille de Priam elle-même, s'exclamait la princesse d'Helyeuse, et si vous saviez comme elle dit le sonnet de Jacques d'Orsel ! — Elle dit des vers aussi ! oh ! faites-lui en dire ! » et un murmure parcourait le groupe. « Oui, chère amie, insistait la petite princesse ; dites-nous la *Kassandra* de Jacques d'Orsel, ne nous refusez pas cette joie ! Je serais si fière que l'on vous entendît. Elle a une voix qui vous prend les fibres, si bien posée et si profonde. Voyons,nous sommes entre nous, tous les importuns sont partis. Pour la duchesse et moi et pour M. Champion aussi » et, comme poussée par une volonté d'au-delà, Marthe de Malhouëtt, spectrale et figée, entamait d'une voix morte :

Le cœur gros de sanglots, lasse d'ignominies,
Kassandra la prêtresse erre auprès des flots verts,
Captive, elle en comprend les sombres harmonies

Et le prince Simon de Ragon d'Helyeuse, remué par cette voix blanche aux intonations sombrées, on aurait dit, brisées par place, ne pou-

vait plus détacher son regard de cette femme si pâle aux larges yeux pers.

IV

« Chère amie, voulez-vous me passer ces autres bulletins ? Quel « Courrier de la Presse », ce matin ! c'est presque la gloire. — Mais c'est la gloire, soyez-en sûre. Vous ne pouvez plus en douter », et la comtesse Ilhatieff passait à la princesse de Ragon d'Helyeuse une liasse de bulletins de Gallois. « Mais, chère amie, intervenait le prince, si vous nous laissiez finir ce déjeuner ! — Non, non, j'ai hâte de savoir. Lisez, Simon, rien que des éloges pour votre femme. » A quoi le prince, légèrement comique : « Les comptes rendus de la soirée de la duchesse de Langlade... c'est elle-même qui les a rédigés et communiqués aux journaux. — Pourquoi m'empoisonnez-vous mon bonheur ? C'est très mal à vous, Simon... et ces extraits de mon prochain roman et ces appréciations de critiques sur épreuves, est-ce la duchesse de Langlade qui les a communiqués ? — Des critiques sur le livre avant qu'il ait paru... ? qui a donc ré-

pandu vos épreuves dans le public ? » La jeune femme rougissait jusqu'à la racine des cheveux, elle avait une hésitation : « Mon éditeur, sans doute. Ce ne peut être que lui, mais comme vous êtes tourmentant aujourd'hui, Simon ! sur quelle herbe avez-vous donc marché ce matin ? — C'est mon cheval qui aura fait un faux pas, je ne suis allé qu'au Bois. »

La princesse se tournait vers la comtesse Ilhatieff, occupée à sortir d'autres articles de leurs enveloppes : « Marthe, lisez celui-ci, c'est un premier Nozière et tout entier consacré à l'*Ardeur des Nuits*. »

La scène se passait dans la salle à manger de l'hôtel d'Helyeuse ; le déjeuner tirait à sa fin, l'arrivée du courrier en avait quelque peu dérangé l'ordonnance. Avide d'éloges et grisée par le succès, Mélisande s'était jetée sur le courrier présenté par le valet sur le traditionnel plat, devenu chez elle un plat de cristal. Elle dépouillait fiévreusement toutes les lettres, les bulletins de presse surtout la passionnaient. Mélisande ne se possédait plus de connaître l'opinion de Paris sur elle et son œuvre. En esclave soumise à tous ses caprices, la comtesse Ilhatieff l'aidait dans ce dépouillement de sa gloire ; elle tendait à Mélisande les bulletins les uns après les autres d'un même geste machinal et lassé. Le prince les observait toutes deux curieusement. Mélisande parcourait les bulletins

d'un œil rapide, la main nerveuse, déjà tendue vers d'autres ; le déjeuner interrompu traînait en longueur, un tas de papiers jonchait le parquet losangé de la salle, les maîtres d'hôtel figés dans leur habit noir attendaient un signe pour desservir.

« Et ce pudding est tout à fait détestable. Il est froid maintenant », et le prince, repoussant son assiette, commandait de l'œil au service : Le dessert.

Armée d'une petite fourchette et d'un couteau d'argent, Mélisande mettait toutes sortes de délicatesse à peler une poire, grave occupation qu'elle assaisonnait des plus jolies métaphores et des comparaisons les plus inattendues sur la dureté fondante et l'intime fraîcheur des fruits. Le prince, ordinairement confondu d'admiration aux moindres mots de sa femme, accueillait assez froidement ce verbiage. Une sourde irritation était en lui. Mélisande monologuait en silence, la comtesse Ilhatieff, gagnée par le malaise, oubliait de se pâmer aux beaux endroits. Un nuage planait au-dessus d'eux trois.

« Nous prendrons le café au salon, n'est-ce pas ? disait le prince en levant la séance, cette salle a l'air d'un bureau de rédaction... Jean, vous enlèverez tous ces papiers. » Il avait offert le bras à la comtesse Ilhatieff et passait dans la pièce voisine, la princesse les y suivait : « Je ne vous reconnais pas aujourd'hui, Simon,

qu'avez-vous donc ? Et câline avec des souplesses de jeune panthère, la princesse glissait ses bras autour du cou de son mari. Simon s'était laissé tomber sur un fauteuil ; les deux bras frais et nus sous la soie molle des manches lui faisaient un collier de chair élastique et finement odorant. Le prince s'amollissait sous la caresse, il levait vers sa femme deux yeux de tendresse et d'ironie. « Excusez-moi, Rébecca, je n'ai pas l'habitude de tant d'encensoirs. Leur fumée me monte un peu à la tête. Je m'y ferai peut-être. — Il faudra s'y faire. Je me suis bien habituée, moi, à vos affreux cigares. — La fumée vous gêne ? faisait le jeune homme avec le geste de jeter le Havane qu'il venait d'allumer. — Moi, elle me gêne si peu que je vais en griller une. Vous avez vos cigarettes russes sur vous ? — Comment donc, à votre disposition, ma chère, » et la jeune femme s'allumait au feu de son mari.

Ils s'allumaient lentement en se souriant dans les yeux ; lui, très grand, la dominait de sa haute taille, elle, petite et menue, les lèvres et le front levés vers lui.

La comtesse Ilhatieff en train de servir le café les observait d'un œil aigu.

Le timbre d'entrée annonçait un visiteur.

« Qu'est-ce encore ? Une visite à cette heure ? on ne peut plus être une minute tranquille », et le prince s'asseyant brusquement interpellait le valet de pied à l'entrée du salon. « C'est

l'éditeur de Madame qui insiste pour être reçu, il paraît que c'est très urgent. — Votre éditeur ! mais ce n'est pas là une heure. Dites que nous sommes à table. — Je l'ai déjà dit, répondait le valet. — Ah ! je sais ce que c'est, s'écriait Mélisande. » Elle s'était dressée d'un bond de dessus son fauteuil. « C'est pour le changement, avant le tirage de mon septième mille... J'y vais, recevez-le dans la bibliothèque. — Comment, vous y allez ? — Mais, certainement. Affaire de métier, je ne suis plus une poétesse, mon cher Simon, je suis maintenant un écrivain, il faut vous résigner, vous êtes le mari d'un homme de lettres. — C'est tout à fait régalant. Allez donc. — Je ne fais qu'entrer et sortir, d'ailleurs Marthe vous tiendra compagnie. — Je connais votre éditeur. Vous en avez au moins pour une heure, allez. »

La jeune femme avait gagné la porte d'un pas glissé qui la faisait onduler toute. Avant de l'ouvrir, elle se retournait et envoyait un baiser à Simon.

Le prince de Ragon d'Helyeuse et la comtesse Ilhatieff demeuraient seuls. Tous deux se taisaient. La comtesse, assise en face du jeune homme, rompait enfin le silence. « Vous, vous avez plutôt l'air de mauvaise humeur ce matin. — Je ne comprends pas. — Vous ne comprenez pas, parce que vous ne voulez pas comprendre. Mélisande vient pourtant de formuler

devant vous la cause de mon mécontentement, vous l'avez entendue comme moi. J'ai épousé un homme de lettres. Vous trouvez ça gai, vous, pour un prince de Ragon d'Helyeuse, d'avoir dans sa vie, à sa table et dans son lit M. Maurice Barrès ou M. Lavedan ? » La comtesse Ilhatieff ne pouvait réprimer un sourire. « Comme vous exagérez ! — Mais non, je n'exagère pas. Quand, au commencement de notre mariage, Rébecca a voulu publier ses vers de jeune fille (fantaisie à laquelle s'était toujours sagement opposée sa famille), je n'y ai pas vu, moi, d'inconvénient. Cela l'amusait, ce pseudonyme de Mélisande posé dans la corbeille de noces : et puis il y a des précédents chez les Ragon d'Helyeuse. Une Sabine d'Helyeuse, comtesse de Toulouse, possédait un assez joli brin de plume sous Louis XII, et j'ai, de mon arrière-grand'mère, des lettres sur la cour de Louis XVI et la vie des émigrés en Allemagne, qui valent les *Mémoires* de madame de Créqui ; et puis c'était un caprice de jeune femme. Vous savez l'accueil qu'a fait le monde aux vers de Rébecca. L'admiration est allée autant à la jeune femme qu'à la princesse. Une princesse poète, cela intéressait les salons, mais, si épris que je sois de ma femme, je n'ai pas été un instant dupe de ce mouvement de l'opinion. Je me serais appelé M. Durand ou M. Roger et j'aurais été chef de bureau dans un ministère, que jamais on n'aurait parlé de

la *Multiple Angoisse* et de l'*Ardeur des Nuits*. — Comme vous êtes injuste ! — Mais non, mais non, seulement l'expérience vous avertit. A la fin les écailles vous tombent des yeux. Je sais combien de démarches me coûte l'*Ardeur des nuits*, couronnée par l'Académie, et de dîners aussi ; mais je pensais que, ce brin de laurier une fois piqué dans sa couronne de princesse, Mélisande passerait à d'autres distractions. »

La comtesse Ilhatieff avait baissé ses paupières, une clarté riait dans ses yeux gris. « Le golf ou le tennis peut-être ? — Ne raillez pas, vous savez bien que j'ai raison. Mais pas du tout, Rébecca a mordu au gâteau de miel des flatteries. Les flagorneries des petites revues (nous en subventionnons trois) et les éloges chair et poisson des critiques flattés d'être invités chez une Helyeuse, Rébecca a pris tout cela pour argent comptant. Ce prix de l'Académie, (et c'est mon oncle de Régonzac qui nous l'a fait obtenir) lui a tout à fait tourné la tête et, la perfidie des gens du monde aidant, Mélisande s'est tout à fait persuadé qu'elle avait du génie, elle est devenue du bâtiment. — Mais non. — Mais si. Voyez quels gens fréquentent ici maintenant, tout le ban et l'arrière-ban de la littérature, toutes les petites revues, des faces de fiel et des bouches amères qui sont des jeunes critiques ésotériques et intransigeants, et les visages glabres à longs cheveux de modernes esthètes, et la phalange des

poètes accourus tous pour déclamer leurs vers, et les directeurs de journaux et les feuilletonistes influents à soixante-quinze louis l'éloge en article de tête, et les hommes politiques, les députés de la gauche, les socialistes enfin, dont Rébecca m'impose la présence en vue d'une possible décoration ! Vous croyez que c'est une société pour un homme de club et de sport, ces bandes de faméliques en quête de publicité et d'argent ; mais mon nom les sert plus qu'ils ne nous servent. Ils ne piédestalisent Rébecca sur son chariot de gloire qu'à la condition de s'atteler dans les brancards, ils bénéficient du bruit et des lampions, recueillent les hourras de la foule et arrivent encore bons premiers au Panthéon, mais allez donc convaincre de la vérité une femme aveuglée, car tout ce monde au fond nous hait et nous exècre ; leur admiration est faite de rancunes. Ce luxe et cette race qui les éblouissent, ils ne nous les pardonnent pas ; tous ces grimauds ont des âmes de valets, et le jour où ils trouveront l'occasion de faire payer à Mélisande son succès, ah ! quelle curée, chère amie : ce sera le 93 de la littérature ! il y a des heures où tout cela m'épouvante. — Mais vous voyez tout en noir aujourd'hui. — Non, je suis chasseur et je hume le vent ; mais plus que tous ces pièges dressés sous nos pas, c'est l'inconscience de Rébecca qui m'affole. Vous voyez avec quelle joie d'enfant elle se précipite sur tous

les bulletins du « Courrier de la Presse », elle n'y lit que des éloges. Si elle se doutait à quel dépouillement je m'astreins chaque jour pour ne laisser parvenir jusqu'à elle que les articles flatteurs ! Tenez, voici ceux que j'ai interceptés ce matin. Dans le premier, à propos de la décoration possible de ma femme, on parle de l'ordre du poireau. La *Revue Hirsute* publie des vers et dans l'*Écho des cénacles* voici une chanson à la manière de la princesse Mélisande :

Les petits pois
Ont des voix,
Les haricots
Des échos
Et les melons
Des bruits longs
Que Mirabelle
Note et rappelle
Dans le rythme de ses beaux vers,
Erinna des légumes verts.

« C'est puéril, mais c'est odieux à la fin, ce métier de policier, que je suis obligé de faire autour de ma femme, cette garde qu'il me faut monter maintenant à la porte de mon hôtel... Et ceux-là que j'oubliais, tenez, regardez, le malheur est qu'ils sont drôles.

Tout rimaillon chez elle a droit à la pâture.
Aussi chaque revue entre ses lourds feuillets
Célèbre Cléonice et sa littérature,
Et dans ce doux cénacle, hôtel de Gribouillet,
Citrouillette, Aubergin, Melone et Melonie

Font la pige à Clélie, Oronte et Polonie,
Gloire éparse aujourd'hui des défunts Rambouillet.

Et je suis forcé d'en rire. — Alors ce n'est pas très grave, Mélisande en rirait elle-même. — N'en croyez pas un mot, elle est susceptible et vindicative comme ceux de sa race », et il s'arrêtait, en ayant trop dit.

Les longs cils de la comtesse Ilhatieff battaient à coups précipités sur l'admirable pâleur de ses joues, ses pommettes s'étaient légèrement fardées de rose. Elle posait silencieusement un doigt sur ses lèvres, mais le prince reprenait, tout à fait emporté : « Mais ce qui m'énerve et m'horripile encore plus que tout cela, c'est de voir Rébecca entrer si résolument dans le bluff organisé autour d'elle. C'est sa soif d'éloges et d'exhibitions, ce besoin de se produire qui tourne au cabotinage, cette manie maladive de vouloir partout faire imprimer son nom. Cet hôtel est devenu une agence de publicité. Est-ce une vie, que ces allées et venues à toute heure du jour de littérateurs et de protes d'imprimeries ? Cette salle à manger encombrée d'épreuves et, encore tout à l'heure, cette visite d'éditeur nous surprenant à table, et une princesse de Ragon d'Helyeuse forcée de travailler, comme un pondeur de copie, enfermée avec un M. Moruteau, et ces soirées où elle a la rage maintenant de dire ses vers, costumée en Muse, ce carnaval de Tanagra qu'atténue heureusement votre goût ! Si vous

croyez que cela m'amuse de promener à travers les salons et les premières une nymphe de Pompéi drapée de péplums et coiffée du chiton ! Parole d'honneur, je suis maintenant le mari de la reine, pis, le garde du corps d'un bas-bleu. — Ah ! Simon ! » Et la comtesse Ilhatieff risquait pour la première fois le petit nom. « Cette fois vous êtes inique, Mélisande dit admirablement les vers. Personne ne les met en valeur comme elle et, avant-hier, chez la duchesse de Langlade, vous étiez le premier à l'applaudir des deux mains. — Mais je ne vous avais pas encore entendue. — Moi ! — Oui, vous, comtesse, j'ai reconnu votre diction, et ce joli geste de la main passée sur les tempes, c'est encore vous qui le lui avez appris. Elle tient tout de vous et j'apprendrais que vous êtes l'auteur de l'*Ardeur des Nuits* et de la *Multiple Angoisse* que je croirais et bénirais le porteur de la bonne parole. — Mais, prince, c'est une déclaration. »

La comtesse Ilhatieff s'était levée très émue, ses seins dressés tendaient l'étoffe de son corsage.

— « Mes amis, mon sixième mille est épuisé ; M. Moruteau sort d'ici, nous tirons le septième et nous tirons à quatre mille du coup. L'article de Nozière a porté. C'est six mille francs nets que l'*Ardeur des Nuits* rapporte au ménage. Embrassez votre femme, prince de Ragon d'Helyeuse. »

Mélisande venait de rentrer au salon.

V

« Vous vous retirez, pourquoi ? » La comtesse Ilhatieff venait de se lever, le prince de Ragon d'Helyeuse, d'un geste involontaire, l'avait saisie au bras. « Je vous l'ai dit, notre conversation d'hier ne me permet plus de rester seule avec vous. — Mais ce tête-à-tête, ce n'est pas moi qui l'ai fait naître. Rébecca vient encore de nous quitter... Cette fois, c'est Mautouchet, l'impresario du théâtre d'Orange qu'il lui faut absolument recevoir, une commande de tragédie sans doute dont nous allons faire les frais. Nous allons maintenant subventionner des théâtres. — Alors, ça dure toujours, cette mauvaise humeur ? » La comtesse Ilhatieff venait de se rasseoir.

La scène se passait dans le petit salon des laques où ils avaient pris le café la veille. L'heure était la même, trois tasses de Chine servies attestaient l'absence de la princesse. L'admirable matière d'un rouge éclatant et profond, qui revêtait les murs, faisait de la pièce comme un somptueux intérieur de gigantesque coffret d'Ex-

trême-Orient : tout le salon était en laque de Coromandel, travail inestimable rapporté des Indes en 1750 par un prince d'Helyeuse ; des figurines d'ivoire, d'autres de nacre d'un bleu changeant et des végétations de corail et d'or fleurissaient d'incrustations fantasques l'écarlate opulent des panneaux, et sur ce fond d'objet rare le profil grave et délicat de la comtesse Ilhatieff se détachait dans une pâleur, on eût dit, éclairante, tant le grain de peau devenait lumineux. L'humidité de ses prunelles grises lui faisait des yeux d'agate. Jamais la beauté de la jeune femme n'avait eu ce caractère tragique et douloureux.

Simon ne pouvait se rassasier de regarder ce visage de souffrance pensive et d'intense volupté. « Comme vous êtes belle ! » et instinctivement il lui prenait les deux mains. La comtesse les lui retirait. « La beauté de la captive », et avec un languissant sourire : « Ne suis-je pas Kassandra ? — C'est vrai, vous êtes ici en otage. Si vous êtes notre hôte, nous abusons de vous, n'est-ce pas, ma femme surtout. Vous êtes ici moins en amie qu'en esclave, oh ! mais tout cela cessera, je ne puis plus supporter ce servage, et dire qu'il n'y a que deux jours que je me suis aperçu de cela, quelle brute je dois vous paraître ! » Le prince s'était levé, sa voix était devenue sourde ; il arpentait le salon à grands pas. La comtesse levait sur lui le sourire attristé

de deux grands yeux alanguis. « Mais je suis très heureuse, où prenez-vous cela ? Grâce à vous, grâce à Mélisande, j'ai mes enfants élevés auprès de moi. Si leur père est loin, du moins puis-je les voir toutes les semaines, eux, les pauvres innocentes victimes de la faute d'un autre, puis enfin je partage votre vie, je jouis de votre luxe, de votre bien-être, je vais dans le monde, dans mon monde, j'ai toutes les satisfactions que j'avais autrefois. Ma vie n'a pas changé en somme, je sors même plus qu'auparavant. Je vous assure qu'à Nice je ne sortais pas ainsi tous les soirs. — Dites qu'on vous y traîne, hein, dans ce monde ! Je vous ai observée avant-hier chez la duchesse de Langlade, quelle pitié pour vous je lisais dans tous les regards ! et Rébecca qui ne voit rien, toute à la joie immédiate et puérile de ses récitations, que dis-je, toute à son cabotinage, ah ! elle n'est pas du même sang que nous. Elle ne sent rien. — Mélisande est très bonne, elle nous est même supérieure à tous deux, Simon. N'est-ce pas elle qui a eu l'idée de me recueillir et de faire élever à ses frais mes enfants ? — Oh ! ne la défendez pas, vous me la faites prendre en haine. — Au bout de trois ans de mariage, déjà ? Comme vous me mépriseriez vite si j'écoutais la requête de vos regards, Simon ! » et se levant du divan encombré de coussins : « Savez-vous que c'est très mal, ce que nous faisons là. Nous

trahissons tout simplement Rébecca. — Ma femme ! Elle se soucie bien de moi ! Elle est princesse et lauréate de l'Académie, elle vient d'atteindre un tirage de dix mille et tous les journaux de ce matin célèbrent ses succès d'éditions. Nous ne sommes que les figurants de son triomphe, deux joueurs de flûte de son cortège et croyez-moi, Marthe » ; — brusquement rapproché de la jeune femme, il venait de lui reprendre les deux mains, — « Aryens tous deux et captifs dans le cortège de la Barbare, ne comptons plus que l'un sur l'autre. » La jeune femme, les deux mains abandonnées à son partenaire, ne semblait plus l'entendre. Les paupières baissées, elle inclinait légèrement son profil, depuis quelques secondes absorbée dans l'examen d'une des mains du prince. « Qu'est-ce que vous avez là au doigt ? mais elle est merveilleuse, cette bague ! Je ne vous la connaissais pas. — Oh ! c'est vrai, vous ne savez pas encore. C'est la dernière lubie de Rébecca. — Je ne comprends pas. — Oui, c'est un cadeau de ma femme. — Cette bague ? — Oui, ce sont les trois mille francs des six premières éditions de l'*Ardeur des Nuits*, un très beau Lalique d'ailleurs. Comme cela lui ressemble, hein ! de me passer au doigt le gain de ses livres ! Je sers d'affiche à son succès d'écrivain. Ces six mille volumes, je les porte à mon doigt. C'est une réclame de plus que ce bijou que tout le monde

remarquera forcément, car il est superbe, et l'explication qu'elle en donnera aux amis et aux amies et aux Cénacles : « Ce sont mes premiers gains d'auteur, j'ai voulu en faire hommage au prince. » Je suis entretenu par sa Muse. Ah ! c'est bien une idée d'Orientale, enchaîner, domestiquer, asservir tout autour de soi. Je ne sais vraiment pas pourquoi je la porte, cette bague. »

La jeune femme s'attardait dans la contemplation du bijou : « Vous permettez ? — Comment donc, la voici, » et le jeune homme faisait glisser l'anneau hors de son doigt. La comtesse le détaillait curieusement . « Mais c'est exquis et d'une imagination tout à fait rare. » Elle examinait attentivement le joyau. « C'est un masque, n'est-ce pas, un masque tragique soutenu par des lauriers et des branches de myrthe avec une couleuvre d'émail ondulant à travers tous ces feuillages en entrelacs ? — Oui, un peu compliqué peut-être, mais le travail est vraiment précieux. — Et cela vaut trois mille, cette bagatelle ? le masque, une améthyste ? — Non, du cristal de roche taillé et teinté. — En effet, c'est admirable, il se violace et s'atténue comme une verrerie de Gallé, et la transparence verte de ces feuillages, comment obtenue ? — Des émaux translucides. — En effet, Lalique y excelle. Ni émeraudes, ni péridots ne donneraient ces nuances, c'est une pièce de collection, » et la jeune femme retournait la bague entre ses doigts. « Et

ce n'est pas trop laid sur la peau, tous ces tons glauques ? » Machinalement elle essayait le bijou. « Mais vous avez les doigts beaucoup trop fins, chère amie ; songez, elle a été commandée pour moi. — Aussi je la mets à l'index et c'est une bague de petit doigt. Très belle, en effet, et même un peu inquiétante avec son aspect de bijou magique. Elle a l'air malfaisant et cruel, une bague de Canidie. Tenez, reprenez-la, elle me fait peur. Mais comme elle tient ! mais c'est que je ne peux l'ôter ! — Vous dites ? — Mais je vous assure, j'ai beau faire, elle ne glisse pas du tout. — Ce n'est pas possible, votre doigt a dû gonfler. — Mais essayez vous-même, voyez. »

Les deux jeunes gens s'efforçaient de faire glisser le long de la phalange la bague récalcitrante. — Mais vous me faites mal, Simon. — Pardon. — Non, essayez encore. — C'est tout à fait ridicule, je ne peux pas porter votre bague. — Oh ! jusqu'à ce soir : vous aurez bien trouvé le moyen de l'ôter. »

Une sonnerie annonçait une visite. « Et Mélisande qui est encore retenue là-haut avec ce Mautouchet, il va me falloir aller recevoir, » et la jeune femme avec un mouvement d'ennui se dégageait de la caressante étreinte du prince. « Mais comment ! avec cette bague au doigt ! on peut la remarquer. Mélisande peut venir et sûrement elle la reconnaîtra. Prince, je vous en prie, allez recevoir ; moi, je ne puis pas.

— Quelle enfant vous faites ! vous lui direz la vérité, vous avez admiré ma bague et l'avez essayée pour en juger l'effet. Quoi de plus simple ? — Rien de plus simple, oui, mais rien de plus suspect aussi. Connaissez-vous beaucoup de femmes mariées capables de goûter ces petits jeux d'essayage de bague entre une autre femme et leur mari ! » et, sur un sourire énervant de promesse, la comtesse Ilhatieff s'esquivait, légère comme une biche, laissant Simon ébloui, stupéfait.

Il se ressaisissait presque aussitôt et appuyait sur un timbre. — Qui est là, au salon ? demandait-il. — Madame de Mathuvrécourt et M. Polydore Champion. — Toutes les guignes : cette grotesque et ce cuistre. La princesse est-elle prévenue ? — Oui, monsieur, Madame prie Madame la comtesse d'aller recevoir au salon. Je croyais la trouver ici, je venais la prévenir. Madame ne pourra pas venir avant dix minutes au moins. — C'est bien, je vais les recevoir. Madame Ilhatieff est un peu souffrante, elle est remontée chez elle. Veuillez en prévenir la princesse. »

« Ah ! prince, c'est une aubaine de vous trouver ici, la princesse n'est pas souffrante au moins ? — Non, elle est retenue chez elle avec son éditeur, je crois. Elle va descendre. — C'est vrai, le huitième mille vient de partir aujour-

d'hui, nous avons lu cela ce matin dans les feuilles. La princesse fait prime, on s'arrache *L'Ardeur des Nuits*. Comme vous devez être fier de votre femme ! » et la grosse madame de Mathuvrécourt agitait, comme des nageoires, ses petits bras trop courts, et c'étaient des cris de petite fille et des gloussements de pintade. Une fracassante robe de soie mauve brochée d'énormes hortensias chair faisait de la millionnaire Égérie de Polydore Champion une inouïe marquise d'Escarbagnas. Le prince voulait placer un mot, la jabotante créature ne lui en laissait pas le temps. « M. Polydore Champion a tenu à m'accompagner, je n'ai pas à vous présenter l'un à l'autre, messieurs. Polydore, » (et, à ce *lapsus* voulu, la couperose de madame de Mathuvrécourt se fonçait sous sa veloutine d'un flot de sang plus âcre,) « M. Champion et moi, nous sommes encore sous le charme de la soirée de lundi. Oh ! quelle reconnaissance nous en gardons tous deux à madame de Langlade ! Appréciez-vous bien tout votre bonheur, prince ? ce Tanagra récitant de cette voix rythmée le poème de *Nausicaa* ?

Parmi les grands roseaux, dont les tiges bruissent
Au-dessus des yeux d'or dédoublés des lotus.

Vous voyez, j'ai retenu les vers ! C'était un spectacle inoubliable. Ah ! la princesse est unique ! C'était à la fois miss Duncan et Sarah

Bernhardt, une eurythmie du geste, une cadence dans la voix, et, comme dit Polydore (et la grosse Egérie se mordait encore les lèvres), la nostalgie hellène de ces beaux vers ! Nous venions justement, M. Champion et moi, lui présenter une requête, et comme en ces sortes de choses, il faut toujours l'autorisation du mari, c'est une véritable grâce du hasard de vous rencontrer ici, prince. Si vous donnez votre consentement, la princesse ne pourra plus refuser « — et débitant son discours avec la volubilité d'un camelot » —, d'ailleurs la duchesse de Langlade va venir ici se joindre à nous et vous ne pourrez dire non à la duchesse. Il s'agit d'une représentation au profit des femmes du monde tombées dans la misère, que la duchesse et quelques femmes du Faubourg et moi, organisons pour le 25, au Trocadéro, en matinée, cela s'entend. C'est une œuvre noble, d'une pensée haute. Il faut que toutes les femmes du monde prêtent leur concours, puisqu'il s'agit de leurs sœurs. M. de Montesquiou a promis le sien, c'est le poète du Faubourg, mais nous voulons aussi des poétesses, et nous avons toutes immédiatement songé et sans nous donner le mot à la princesse de Ragon d'Helyeuse. »

Le prince avait un cabrement de cheval de sang. « Vous voulez faire monter ma femme sur les planches, mais je m'y refuse absolument, une princesse d'Helyeuse n'est pas une cabotine.

— Mais, prince, puisqu'il n'y aura aucune femme de théâtre, rien que des amateurs. — Ce sera piteux alors, je connais l'aune des talents mondains. — Prince, susurrait la grosse dame suppliante ! — J'ai dit, et rien ne me fera revenir sur ma décision.

— « Ah ! princesse, venez à notre secours ! » Une porte s'était ouverte et Mme de Mathuvrécourt, tournant la tête au bruit, venait d'apercevoir Mélisande. Elle arrivait précipitamment de son pas amorti et glissé d'Elfe des prairies, que lui devait avoir enseigné un patient professeur de danse. L'encombrante Egérie s'extasiait. « C'est une nymphe !... *Fugit ad salices et se cupit ante videri*, sentenciait Polydore Champion. — Excusez-moi, marquise, et pardonnez-moi, monsieur, mais j'avais mon éditeur, ce monstre de Moruteau, et je ne pouvais m'en défaire. — Oui, nous savons, le gros succès de l'*Ardeur des Nuits*, le huitième mille mis en vente ; ah ! ma chère enfant, Mautouchet le disait encore hier chez moi : « Depuis Baudelaire, on n'a pas commis des vers comme les vôtres ; mais regardez-la, Polydore, c'est Erinna elle-même. »

Rébecca Riesmer, pour impressionner ses visiteurs, avait passé à la hâte un ample et flottant peignoir en tulle de soie argenté, plissé en accordéon ; de larges manches ouvertes accompagnaient ses mouvements d'un battement d'ailes,

et lumineuse et brillante dans toutes ces transparences nitides, qui la vêtaient comme d'une eau, Mélisande avait l'air d'un Watts descendu de son cadre ; le prince seul souffrait en lui-même du théâtral et du voulu de ce costume d'apparition.

L'académicien et la grosse Egérie continuaient, de se confondre en éloges. Un flux d'épithètes inondait la jeune nymphe, un caquetage exaspéré de perruche garrulait à chacun de ses gestes. Mélisande ravie buvait, comme un philtre, les métaphores ampoulées de la grosse Muse et de son Immortel. « La duchesse de Langlade va venir. — Devinez ce qui nous amène ? — Mais où est donc Marthe ? demandait la princesse s'avisant de l'absence de la comtesse. — « Elle est un peu souffrante, elle est remontée chez elle. — Comment, elle n'était pas là pour vous recevoir ? Alors, vous m'avez attendue ? oh ! comme c'est contrariant ! — Mais j'étais là, reprenait le prince. — Mais vous, mon cher, (et la voix de la jeune femme s'altérait, nerveuse,) vous n'êtes pas ici pour faire les honneurs de mon salon. Cela la regarde. — Cette chère comtesse, ce ne sera rien au moins, s'intéressait madame de Mathuvrécourt ? — Oh ! Marthe s'écoute beaucoup, reprenait la princesse, elle sera, j'espère, remise pour cinq heures, j'ai besoin d'elle, j'essaie chez Landolf. — Mais, chère amie, je n'en sais rien : ma-

dame Ilhatieff paraissait très fatiguée. Elle est, vous le savez, très délicate, elle a passé par des épreuves qui... — Ses malheurs, oui nous savons, elle en joue très bien, de ses malheurs. — Rébecca ! et la voix du prince avait un ton de reproche. — Mais aussi, c'est par trop contrariant, s'énervait la jeune femme, j'ai absolument besoin des conseils de Marthe pour le costume que j'essaie tantôt ! — Un costume ! — Oui, un costume persan que je veux inaugurer à ma première récitation chez les Kosiet-muken pour ma *Rose d'Ispahan*. Ce sera tout à fait de circonstance, mais, au fait, puisque vous ne faites rien, mon ami, montez donc chez Marthe. Voyez ce qu'il en est, secouez-la un peu. Un cachet d'antipyrine aura raison de cette migraine » — et, le prince déjà dans l'embrasure de la porte, prêt à sortir : — « Dites-lui que j'ai besoin d'elle à cinq heures », et se tournant avec un divin sourire de ses petites dents courtes vers Polydore Champion et sa Muse : « Je suis toute à vous, voyons. Qu'est-ce qui vous amène, chers amis ? »

VI

« Et vous n'avez pas retrouvé votre bague ?

— Pas encore, mais soyez sans crainte. Elle se retrouvera. En rentrant ici cette nuit, je l'aurai posée sur un meuble, je suis certain qu'elle me crèvera les yeux tantôt ou demain. — Vous en prenez gaiement votre parti. — Je n'en prends pas mon parti, je suis sûr de l'avoir chez moi ; Jean est insoupçonnable. Vous savez bien que tout ce qui me vient de vous me tient au cœur. »

La conversation s'échangeait d'un ton bref, en vérité assez tendu, entre le prince et la princesse. Ils ne s'étaient pas vus depuis la veille où ils avaient assisté ensemble à une première de l'Opéra. Rentrés chacun de leur côté, ils se retrouvaient à table dans la grande salle à manger tendue de verdures de Flandre de l'hôtel familial. Ils s'y rencontraient face à face, car ce matin-là la table n'avait que deux couverts.

« Madame Ilhatieff est-elle plus souffrante ? demandait le prince, remarquant la place laissée vide entre eux deux. — Il paraît, je viens de recevoir une lettre qui l'excuse. Tenez, la voici » et la jeune femme tendait un pli décacheté au prince.

Ma chère Rébecca,

Faites-moi crédit jusqu'à ce soir. Je m'éveille encore la tête lourde et tout le corps brisé d'une lassitude extrême, j'ai la sensation d'être une écharpe dénouée, j'en ai partout en moi la mol-

lesse inerte. J'espère être mieux ce soir et pouvoir descendre dîner. Pardonnez-moi tout l'ennui que je vous donne et surtout excusez le dérangement que je vous cause, je sens que ce ne sera rien, mais hier j'ai vraiment eu un moment d'angoisse, j'ai craint une mauvaise fièvre. Pour comble de malheur, je me suis assez cruellement blessée à l'index. C'est la série noire.

Cet inutile et ridicule accident vous expliquera ma mauvaise écriture. Que votre vieille amitié plaide ma cause devant vous et devant le prince d'Helyeuse.

Votre amie,

Marthe Ilhatieff.

« Comment ? elle s'est blessée ? interrogeait le prince. — Il paraît, c'est la série complète. — Comment ? vous ne l'avez pas vue ? vous n'avez pas été prendre de ses nouvelles ? — Mais je l'ai vue hier soir en rentrant de l'Opéra. Je suis montée chez elle. Elle avait très peu de fièvre, le docteur Isnard sortait de son pavillon, il m'a dit que ce ne serait rien. — Comment, vous aviez prévenu le docteur ? — Sans doute. — Mais pourquoi Isnard, ce médecin de quartier que vous faites venir pour nos gens ? — Mais, mon cher ami, parce que je l'avais sous la main. J'aurais fait venir Desbois, ce matin, si j'avais

eu la moindre inquiétude, mais vous voilà bien anxieux de la santé de Marthe. Il fallait passer vous-même chez elle, ce matin. — Je vous ferai observer, ma chère amie, que ma place n'est pas dans la chambre à coucher de madame Ilhatieff. — Vous y avez bien passé hier une partie de votre journée. — Je vous ferai observer que c'est vous-même qui m'y avez envoyé. Vous ne vous teniez pas d'avoir de ses nouvelles, je n'avais que faire, disiez-vous, au salon. »

Le petit pied de Mélisande battait nerveusement la mesure sous la table, le talon de sa muse martelait le parquet, le prince reprenait : « Et, pour ma part, je me trouvais mieux chez Madame Ilhatieff qu'entre madame de Mathuvrécourt et M. Polydore Champion. — Je sais : aucun de mes amis n'a l'heur de vous plaire... excepté Marthe cependant. — Que voulez-vous dire ? — Rien, je me comprends... Au fait, c'est peut-être chez elle que vous avez égaré votre bague. »

Le prince se levait très pâle, il s'approchait vivement de sa femme et, la saisissant au bras : « Ah ! ça, qu'est-ce que vous avez, Rébecca ? je ne vous ai jamais vue ainsi. Ces réticences et ces sous-entendus, je vous avertis que je ne les supporterai pas. J'exige et je veux une explication : vous avez quelque chose. — Eh bien, oui, tout se concerte aussi contre moi. C'est une fatalité, je vous donne une bague avant-hier,

à laquelle j'attache la plus grande importance. C'était l'hommage de mon succès, de mon talent, de mon œuvre déposé entre vos mains, j'y voyais un symbole de ma gloire et de votre amour, car vous pensez bien que la somme importe peu. Eh bien, cette bague, qui est une date dans notre vie, vous la perdez douze heures après l'avoir reçue. — Je ne l'ai pas perdue, mais égarée, je vous l'ai dit. — Le même jour, Marthe, qui est maintenant absolument mêlée à notre existence, Marthe qui, recueillie ici, installée à notre table, imposée à nos amis, est devenue pour moi une sœur, une affection et un appui indispensable, tombe subitement malade. Un malaise étrange, que le médecin ne diagnostique pas ! Est-elle vraiment malade ou se dérobe-t-elle à ma présence ? — Mais quelle idée vous forgez-vous, ma chère ? — Je ne me forge pas, je pressens je ne sais quel mystère autour de moi, et enfin, pour comble, hier en rentrant j'ai trouvé une dépêche de la duchesse de Langlade, me priant de passer ce matin chez elle à la première heure pour une communication urgente. Elle ne pouvait la faire qu'à moi ! J'y vais et, après mille et une précautions oratoires, madame de Langlade me demande si j'ai connaissance de certains articles de petites revues, où elle me croit visée. Je réponds non et elle me sort ces trois ordures-là ». Et, tout à coup cramoisie, les yeux étincelants, la princesse je-

tait une liasse de papiers sur la table. Le prince les parcourait rapidement. « Je les connais, faisait-il d'un ton calme, madame de Langlade aurait aussi bien fait de ne pas vous communiquer ces sottises. Je la remercierai, comme il sied, de son zèle, à vous prévenir de ce qui peut vous être désagréable. — Comment, vous connaissiez ces articles, Simon, et vous ne m'en avez rien dit ? — Naturellement. A quoi bon troubler votre joie ? Mon rôle est de veiller à la sécurité de votre bonheur, mais ces articles-là, c'est le revers de la gloire, l'absinthe inévitable dans le miel de flatteries dont vous vous grisez, ma pauvre Rébecca. Si vous saviez combien de ces articles j'ai interceptés depuis que vous êtes lauréate de l'Académie ! — Comment ! il y en a eu d'autres ? interrogeait la jeune femme, devenue toute pâle. — S'il y en a eu d'autres ! Quelle enfant vous faites !... Comme si notre bonheur à nous n'était pas une insulte au malheur d'autrui ! Parce qu'on vous a fait, ma petite Mélisande, une existence ouatée et fabuleuse de princesse de contes, vous vous croyez à l'abri de l'envie et vous avez pris votre rôle de petite idole au sérieux, mais vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous êtes princesse, vous êtes millionnaire et vous avez du talent, et vous voulez qu'on ne vous insulte pas ! mais chacun de vos sourires de triomphe est une offense pour des milliers de femmes que vous ne soup-

çonnez pas, chacune de vos éditions est regardée comme un vol par des centaines de grimauds de lettres que leur copie ne nourrira jamais. Ah ! l'humanité est une vilaine chose, Mélisande, et j'avais tout fait pour vous garder dans votre exquise ignorance... Mais, patatras, il a fallu que cette intempestive mère Langlade mette les pieds dans le plat. Dieu sait pourtant si Marthe et moi nous avions fait bonne garde. — Comment, Marthe savait aussi ? — Si elle savait ! Nous dépouillions ensemble le courrier tous les matins. » Il y eut un silence.

La princesse se levait, le visage bouleversé et si blême que Simon avait peur : « Comment, on a écrit ces infamies sur votre femme et vous, un prince de Ragon d'Helyeuse, vous n'êtes pas allé souffleter et provoquer l'insolent ! Et Marthe, qui est mon amie, pis, mon obligée, n'a pas su vous indiquer votre devoir à vous, qui l'oubliez ? — C'est vous qui vous oubliez, ma chère. Je n'ai pas à reconnaître une princesse de Ragon d'Helyeuse dans une poésie sur les citrouilles ou dans une ballade sur la poétesse Erinna... Où êtes-vous nommée, est-il un moment question de votre naissance, de votre titre, de votre conduite ? En quoi la femme est-elle atteinte dans ces articles ? Il n'y est question que de littérature. Votre littérature appartient au public, puisque vous êtes en vente chez tous les libraires. L'éloge entraîne aussi le blâme,

vous avez droit à l'un et à l'autre, ou plutôt vous ne vous appartenez plus. La princesse Mélisande est une personnalité littéraire. Ah ! c'est ainsi, je vous avais prévenue, la gloire est un cigare que l'on fume du côté de la cendre, la phrase est de Daudet, et, dame, la cendre est un peu amère dans la bouche, cela brûle et cela sent mauvais. — Mais enfin tout le monde m'a reconnue. — Mais, moi, je ne vous y reconnais pas. Je n'irai pas faire à un petit monsieur de revue mort-née l'honneur d'un envoi de témoins. Pour cinquante francs les signataires anonymes de ces articles écriraient votre éloge ; l'épée d'un Ragon d'Helyeuse ne sert pas à repêcher un gendelettreux qui se noie. — Un Ragon d'Helyeuse ne le ferait pas, mais un homme de mon monde n'aurait pas hésité, lui. Un Riesmer insulté aurait vengé sa femme. — Il fallait donc épouser un des vôtres, ma chère, je suis navré d'apprendre que vous vous êtes mésalliée. — Brisons là, monsieur, vous avez trop d'esprit pour moi. »

La princesse avait jeté violemment sa serviette au travers de la table, elle gagnait précipitamment la porte. « Rébecca ! — Vous auriez dû épouser Marthe Ilhatieff, vous vous seriez entendu à merveille avec elle, vous êtes tous deux de la même race », et Rébecca Riesmer fermait la porte sur elle avec fracas.

Le prince, demeuré assis, avait un haussement

d'épaules. « Sortie de théâtre ! combien de temps l'a-t-elle répétée, devant sa glace ! Pas mal réussie d'ailleurs. Elle a le sens de la mise en scène, » et rappelant la livrée qui s'était discrètement éclipsée : Servez », puis, tirant de son portefeuille une lettre pliée en quatre, il la dépliait presque pieusement et la relisait depuis le matin pour la sixième fois :

Mon cher Simon,

Je l'avais deviné ; cette bague est maudite, il y a comme un sortilège en elle. Je n'ai pu encore l'ôter de mon doigt, j'ai passé toute la journée d'hier à tenter l'impossible. Maintenant ma phalange gonflée et meurtrie déborde des deux côtés de la bague et j'ai les émaux translucides de Lalique incrustés dans ma chair, j'ai toute la main douloureuse et brûlante et j'ai passé la nuit dans la fièvre. Un cauchemar affreux m'a torturée ; le serpent d'émail m'étreignait à me faire crier, le masque de cristal violâtre ricanait et me mordait jusqu'au sang, ses dents féroces entamaient jusqu'à l'os et ce masque ressemblait de plus en plus à Rébecca, Rébecca devenue une Erynnie vengeresse et consciente de notre faute. Cela devient odieux et ne peut durer davantage. Me dérober plus longtemps, c'est éveiller les soupçons de Mélisande. S'est-elle aperçue de la disparition de votre bague ? Hier soir, lorsqu'elle est venue prendre

de mes nouvelles, elle ignorait encore, j'ai obstinément caché ma main sous mon drap. Ce matin, dans le billet que je lui ai écrit pour m'excuser, je lui annonçais que je m'étais blessée à l'index. Je redoute pour vous, mon cher Simon, le tête-à-tête de ce déjeuner. Rébecca va sûrement s'apercevoir que vous n'avez plus sa bague.

Je prévois des choses terribles. Il était si simple de lui avouer la vérité. Hier vous le vouliez et moi je n'ai pas voulu; maintenant il est trop tard, comment lui expliquer?

J'expie chèrement une délicieuse minute d'oubli. Ne montez pas prendre de mes nouvelles, je n'ai aucune confiance dans ma femme de chambre.

Marthe.

Le prince buvait d'un œil avide chaque mot de cette lettre. Un pas léger, on eût dit à dessein amorti sur la haute laine des tapis, lui faisait vivement plier la lettre. La comtesse Ilhatieff était debout devant lui, Simon retenait mal un cri : « Vous, ici, vous ! »

La comtesse posait mystérieusement un doigt sur ses lèvres : « Elle va savoir, attendez... un moment. »

Ils se taisaient, délicieusement oppressés, et tous les deux également pâles. Elle lui avait abandonné ses deux mains, qu'il avait saisies au

risque de blesser le doigt malade, et elle lui souriait doucement, et son sourire était comme un philtre, un philtre de passion et d'oubli qu'elle lui versait entre les cils baissés de ses paupières ; un roulement de voiture mettait fin à leur voluptueuse attente. « Elle est partie, » scandait la voix lente de Marthe. Simon s'avisait alors de la main droite enveloppée d'un mouchoir. « Si blessée que cela, ma pauvre amie ! Voyons cette affreuse meurtrissure. — Blessée, mais libre enfin. Voici la bague. — Non ! — Si, je me suis délivrée », et la jeune femme élevait triomphalement au-dessus de sa tête le petit masque de cristal serti de myrtes et de lauriers. — Comment avez-vous pu ? — Cela n'a pas été sans mal, mais ce que femme veut,... » et la comtesse passait la bague au doigt de Simon. « Vous pouvez maintenant paraître devant Mélisande. — Et ce doigt, ce pauvre doigt, montrez-le-moi, suppliait le prince d'une voix fébrile. — Un moment, c'est très laid, je vous préviens » et la jeune femme, ôtant délicatement la batiste qui l'enveloppait, tendait la main malade à d'Helyeuse. Une ecchymose cerclait toute la dernière phalange d'une rougeur ardente, le prince portait le doigt endolori à ses lèvres et l'y tenait longuement appuyé. « Chère et douloureuse amie, je baise tout le mal qu'on vous a fait. Pardonnez-lui, pardonnez-moi, pardonnez-nous, Marthe ! »

La comtesse regardait de haut l'homme éperdu

incliné vers elle : « Mélisande ne s'est pas aperçue de la disparition de votre bague? — Si. » Un léger tressaillement la faisait frémir. « Au déjeuner ce matin ? — Oui. — Qu'avez-vous dit? — Que je l'avais égarée. — Et pas un soupçon? — Non. — Ah ! vraiment. Elle n'a pas prononcé mon nom ! — Si. » Une joie illuminait la face de Marthe. « Simon, murmurait-elle d'une voix câline, la bague était retirée depuis hier. — Vous dites? — Oui, j'aurais pu vous la rendre au dîner. — Mais alors, pourquoi seulement maintenant? Je ne comprends pas » ! Et la jeune femme d'une voix encore plus basse : « Je voulais que Rébecca sût que sa bague était égarée, je redoutais et désirais ses soupçons. — Marthe, vous m'affolez ! — Et puis cela créait une complicité. Il y avait ici un secret que nous étions seuls à connaître. — Ah ! chère femme ! » Et se redressant avec violence, le jeune homme saisissait la jeune femme à la taille, elle répondait à son étreinte. Leurs bouches se cherchaient.

VII

La comtesse Ilhatieff venait de s'éveiller. Roulée dans la batiste des draps brodés aux armes

des Ragon d'Helyeuse, elle s'étirait brisée par une nuit d'insomnie. Le désordre du lit témoignait de l'agitation de sa veille, ses longs cheveux bruns s'étaient répandus sur la blancheur des oreillers ; et la pâleur de sa face, la cernure de ses larges yeux encore brillants de fièvre témoignaient encore de l'effarement où les derniers événements l'avaient jetée. Elle ne s'était endormie que très tard, vers cinq heures du matin, et encore des rêves pénibles n'avaient pas cessé de l'obséder. Son mari et ses enfants lui étaient successivement apparus, et ces visages chers, évoqués dans cette heure trouble de sa vie, avaient achevé de la bouleverser. Elle si matinale revenait seulement à elle à dix heures du matin, dans ce lit ravagé, on eût dit, par une nuit de passion furieuse, les membres rompus et l'âme dévastée. Elle avait fait ouvrir toutes grandes les fenêtres de la chambre pour en renouveler l'air alourdi, irrespirable. Dans sa torpeur elle ne sentait presque plus son doigt endolori, mais une amertume affreuse était dans sa bouche, une amertume affreuse était dans son cœur, et cette odeur de détresse et de dégoût la laissait inerte, pareille à un cadavre. Marthe de Malhouëtt, comtesse Ilhatieff, revenait à la vie dans une flottaison de noyée.

La jeune femme se ressaisissait. Comment avait-elle vécu depuis trois jours, oui, comment ? par quelle aberration, dans quel oubli

d'elle-même avait-elle pu descendre à cette intrigue sous le toit d'une amie, avec le mari même de cette amie, sa bienfaitrice, car c'est elle qui avait aguiché Simon d'Helyeuse, elle qui avait allumé en lui le désir adultère, par caprice, par désœuvrement d'abord, par rancune ensuite, une rancune impardonnable chez une Malhouëtt. Elle avait médité d'enlever le prince à sa femme, elle avait exploité l'occasion d'un regard surpris, d'une inclination devinée, s'était abaissée aux manèges d'une séduction presque vile, car pour voler ce mari elle avait eu recours à des mensonges, à la comédie de cette bague, à tous les petits pièges puérils et certains dont usent les courtisanes. Elle avait agi ni plus ni moins qu'une gouvernante ou une demoiselle de compagnie dans les familles, dont elles détruisent l'équilibre et le bonheur, elle avait trompé Rébecca, elle avait trompé Simon, car elle n'avait jamais aimé ce grand sportsman aux yeux naïfs, dégingandé comme un Don Quichotte et d'une intellectualité de chauffeur. C'est par pure perversité qu'elle avait excité et encouragé ses avances : pis, ne lui avait-elle pas abandonné sa bouche ! Ce consentement tacite des lèvres qui se prennent, c'est Marthe de Malhouëtt qui l'avait eu dans le salon même où depuis deux ans elle partageait la vie de ses hôtes. Elle avait frémi comme une proie dans les bras de cet homme, secouée, il fallait bien qu'elle se

l'avouât, par un émoi sensuel. Elle s'était, il est vrai, aussitôt reprise, et, se dégageant de l'étreinte, avait regagné son appartement. Elle n'était pas descendue pour dîner, donnant pour prétexte toujours sa même indisposition. La vérité est qu'elle n'osait pas plus affronter la présence de Mélisande que celle de Simon ; et, toute la nuit, elle l'avait passée dans l'horreur et le dégoût d'elle-même. C'est surtout le baiser du prince qui la troublait et l'indignait. Toute sa chair en avait gardé une horripilation révoltée et, dans le décousu de ce cauchemar, la sensation odieuse s'était précisée par deux et trois fois dans une emprise et, pis, dans une possession brutale, dont tout son être cabré frémissait encore comme d'un viol.

« Entrez. » Un léger grattement contre sa porte venait de la rappeler à la réalité ; sa femme de chambre entrait avec un petit paquet et une lettre sur un plateau. La lettre était du prince.

Marthe très émue congédiait la fille, et sans ouvrir le paquet, dépliait la lettre.

Chère amie,

Puisque vous portez au doigt la trace douloureuse de sa bague, permettez-moi, sinon d'effacer, du moins de dérober aux yeux ce stigmate avec ce joyau de mon choix.

Acceptez-le sans arrière-pensée, il est sans valeur marchande, mais il en a une grande à mes

yeux, car il remplacera à votre doigt la bague de Mélisande. Au symbole d'esclavage, que vous avez porté pendant près d'un an, je veux et je dois substituer un symbole de ferveur et de reconnaissance. Marthe, je vous en prie, veuillez porter en souvenir de moi ce rubis rouge comme votre sang, rouge aussi comme mon amour, veuillez le porter, je vous en prie, pour le passé, le présent et l'avenir. J'irai ce matin, vers onze heures, vous passer cette bague au doigt.

Simon.

La comtesse Ilhatieff était devenue pourpre. Elle ne dépliait même pas le papier qui enveloppait l'écrin. En vérité, il ne perdait pas de temps, le prince, un baiser la veille, une bague le lendemain. Il n'eût pas agi autrement avec une fille. Il envoyait son bijou pour annoncer sa visite et allait venir en toucher le prix, quelle honte !... La comtesse Ilhatieff consultait sa pendule de voyage : dix heures et demie, le prince s'annonçait pour onze heures, elle n'avait qu'une demi-heure à elle.

Elle sonnait, sautait à bas de son lit et passait un peignoir ; sa femme de chambre la suivait dans le cabinet de toilette.

La fraîcheur du tub la calmait un peu. Lui rendrait-elle simplement le paquet intact en lui montrant la porte, ou le laisserait-elle venir ?

Une sonnerie de timbre, Marthe tressaillait toute : C'est lui... « Recevez dans le petit salon, je finirai de m'habiller seule », et tordant précipitamment en un gros câble la fluide épaisseur de ses lourds cheveux, Marthe de Malhouëtt atteignait la plus neutre et la moins élégante de ses robes.

Le prince de Ragon d'Helyeuse l'attendait debout devant une fenêtre, il en tapotait fiévreusement les vitres et sa haute silhouette s'efflanquait encore dans un costume de cheval. Il se retournait brusquement, une joie illuminait soudain toute sa face, un flot de sang lui fouettait les joues et, la main tendue, il allait droit vers elle.

« Vous ne m'en voulez pas au moins ? » et il s'arrêtait devant le regard glacé de la comtesse. « Pourquoi vous en voudrais-je ? je vous ai attendu », et elle lui posait dans la main l'écrin enveloppé de son papier soyeux. « Comment, vous ne l'avez même pas ouvert ! Vous n'avez pas regardé, je vous croyais plus curieuse. » — Ne m'avez-vous pas demandé de vous attendre ? j'ai fait selon votre désir. — Eh bien, voyons-le donc ensemble. Comme vous êtes étrange ce matin, Marthe ! Je ne vous reconnais plus. — Bah ! la nuit a passé, mais voyons donc ce bijou. »

Le prince s'était vivement rapproché. Il avait passé son bras autour de la taille de la comtesse

et se réjouissait intérieurement de la sentir vibrer et frémir. Tout à la joie de lui montrer le bijou, il ne voyait pas son regard.

C'était, serti dans un lourd anneau de platine, un étroit ruban de brillants. Comme un mince filet d'eau lumineuse, il courait ainsi entre deux rives de métal ; un énorme rubis taillé en forme de cœur faisait le chaton de la bague, un rubis sang de pigeon d'un admirable éclat. La jeune femme se laissait prendre la main et passer la bague au doigt, le prince l'étreignait toute. « Oh ! chère créature » ! et, lui renversant la tête sous sa main, il cherchait avidement sa bouche, essayait de la ployer sous le poids de son torse.

Sous l'étreinte, la jeune femme avait un redressement de tige, elle vibrait comme une épée et, repoussant rudement le jeune homme : « Je vous y attendais. Un baiser la veille, l'écrin ce matin et la chute une heure après. Où croyez-vous être, monsieur, chez l'amie de votre femme ou chez une fille ! Allez, sortez, sortez, vous dis-je, rappelez-vous donc que je suis votre obligée, que je suis chez vous, malheureuse que je suis, et qu'à dire vrai je n'ai même pas de chez moi. — Mais Marthe, je ne vous comprends plus, je ne sais pas, je n'ai pas voulu ! Que s'est-il passé ? balbutiait le jeune homme. — Il y a, — et la jeune femme comme égarée avait instinctivement le joli geste appris à Mélisande de la main passée sur le front, — il y a que j'en ai assez,

de cette vie gagée, salariée de mercenaire aux ordres de votre femme et aux vôtres. Il y a, que je ne suis pas une chose que l'on prend et qu'on laisse au hasard d'un caprice, comme un bibelot de luxe, et qu'une Marthe de Malhouëtt ne se vend pas. — Mais, Marthe c'est vous-même qui... — Oui, je sais, j'ai été folle, j'ai été coupable, je vous ai encouragé ; mais de tout cela j'ai la honte, l'horreur et le dégoût. J'en ai assez, assez, assez de cet hôtel, assez de cette vie de luxe, assez du monde et de tous et de vous... Allez-vous-en, mais sortez donc, vous dis-je, je ne vous ai jamais aimé, pas même désiré une minute, pas même une seconde, m'entendez-vous ? J'ai toujours menti, je vous ai trompé ; votre bonheur m'angoissait, m'étranglait, m'étouffait, vos bienfaits m'écrasaient, empoisonnaient ma vie. Je suis une misérable, je le sais, mais c'est votre faute à vous, j'ai trop souffert, je vous hais ! Comprenez-vous, Simon, je vous hais, vous et Mélisande, mais partez donc. Demain je ne serai plus là, vous ne me verrez plus ; partez et délivrez-moi de vous et de vos odieux bijoux. »

Le prince avait gagné à reculons la porte que lui montrait impérieusement la jeune femme. Une épouvante dans les yeux, la bouche béante, il appuyait sur la poignée de la porte et disparaissait ; il laissait sur la table l'écrin et son contenu.

« Joséphine ! — Madame. — Vite mes malles, prépare les malles, nous partons. — Madame part ! — Oui, dans une heure, mais avant, vite cours à l'hôtel, demande à voir la princesse, amène-la ici. Il faut que je lui parle, mais va donc. Tu n'as qu'à traverser le jardin, mais qu'attends-tu donc ? — Bien, madame, » et la femme de chambre partait en courant.

« Eh bien qu'est-ce qu'il y a ? Que me voulez-vous, Marthe ? Vous n'êtes pas plus souffrante ? » La princesse de Ragon d'Helyeuse venait de pénétrer dans le salon où Marthe Ilhatieff gisait telle une épave, affalée, effondrée, le coude à une table, les yeux vides, hypnotisée, on eût dit, par la bague qu'elle fixait obstinément.

La prostration de Marthe et le désordre de l'appartement éclairaient tout à coup Mélisande. Elle devinait un drame et, brusquement remuée, elle en devenait tendre. « Tu n'es pas malade au moins ? Qu'y a-t-il ? Mais réponds-moi. »

Marthe Ilhatieff se levait lentement. « Il y a que je pars dans une heure. — Dans une heure ! — Oui, dans une heure j'aurai quitté cet hôtel. Il le faut, je le dois et j'ai voulu te faire mes adieux, je n'aurais pas eu le courage d'aller chez toi. Alors je t'ai dérangée, voilà ! »

Dans la détresse de l'heure les deux jeunes femmes avaient repris d'elles-mêmes le tutoiement d'autrefois.

« Je ne comprends pas, pourquoi t'en vas-tu ? Que s'est-il passé ? On t'a fait quelque chose ? De qui, de quoi te plains-tu ? » La comtesse Ilhatieff faisait un pas vers la princesse. « Il y a, Rébecca, que ton mari a voulu me prendre. — Simon ! Tu es folle ! — Simon a voulu me prendre, tout à l'heure, ici même. Tiens, regarde cette bague, il a voulu me la passer au doigt. Il n'y a pas vingt minutes j'avais ses lèvres sur ma bouche. — Tu mens, tu mens, Marthe. Simon n'aime que moi. — Il ne t'aime plus, Rébecca, il t'a aimée, je le sais, mais cela n'est déjà plus et c'est moi qu'il aime maintenant. Lis plutôt cette lettre, je ne mens pas. » La princesse de Ragon d'Helyeuse s'était vivement emparée du billet, elle parcourait du regard. — Tu as raison, va-t'en, va-t'en, il faut partir. — Je te le disais bien, Rébecca, il faut que je m'en aille. Maintenant il faut que je te dise aussi une chose que tu ne sais pas. Ton Simon, c'est moi qui te l'ai pris. — Tu dis ! — Oui, c'est moi qui t'ai volé son amour, c'est moi qui ai installé ici le désir adultère, c'est moi qui l'ai lentement détaché de toi. — Misérable ! tu l'aimais donc ? — Non, mais je te haïssais, je te hais encore. — Moi ! je ne t'ai fait que du bien..., ah ! je comprends. Ce que tu hais en moi, ce sont mes bienfaits. — Et tes succès aussi, ta gloire, ce murmure flatteur qui t'escorte partout, ce sillage d'encens que tu traînes après toi, toute cette gloire volée, en somme, qui est un peu

mon œuvre. Je suis une misérable, je le sais, mais une vieille haine de race nous sépare. Vois-tu, Rébecca, tes aumônes, tes bontés pour moi, rentrent dans la légende que tu veux à ton œuvre, ton œuvre cabotine. »

La princesse s'était ressaisie et regardait curieusement éclater ce flot de fiel : « Oui, la haine de nos races, l'irréparable haine, » faisait-elle en parlant tout haut à sa pensée et, tout à coup illuminée : « Cette bague qu'il t'apportait pour ton doigt malade, le doigt blessé, je comprends, c'était en remplacement d'une autre, la bague qu'il avait perdue et qu'il n'a retrouvée que vingt-quatre heures après. Sa bague, ma bague, c'est toi qui l'avais prise et la portais à ton doigt. — Oui. — Comment cela était-il arrivé ? — J'avais essayé sa bague que je trouvais admirable et je n'ai pu l'ôter de mon doigt. — C'est la vérité, cela ? — La vérité, que je n'ai pu d'abord faire glisser l'anneau, mais quand j'ai pu l'ôter une heure après, je l'ai gardé quand même. — Ah ! et pourquoi ? — Pour créer un secret entre lui et moi. C'est la complicité qui lie en nous rendant coupables. »

Melisande était devenue attentive : « Je comprends, vous complotiez tous deux contre moi, l'Aryenne et l'Aryen contre la Juive. Mon luxe et mon bonheur te pesaient, tu étouffais dans le bien-être et le succès que tu tenais de moi. Au risque de te perdre, tu as voulu briser ma vie.

Le bonheur d'autrui, voilà qui est dur à supporter, n'est-ce pas ? et maintenant que mon bonheur est détruit et le scandale installé ici dans ma maison, tu m'appelles, tu me dis « regarde » et tu t'en vas. Eh ! bien non, ma petite Marthe, le calice est plein, tu m'aideras à le boire, je ne te tiens pas quitte et ne te laisse pas partir. Tu resteras. »

VIII

Marthe Ilhatieff ouvrait les yeux. Un paysage de rêve l'entourait.

Allongée dans un rocking-chair auprès d'une balustrade de marbre, elle dominait les allées d'arbustes et de fleurs rares d'un jardin d'Italie s'étageant en terrasses avec, à l'horizon, la fuite nostalgique et bleue de deux lacs au pied de montagnes vaporeuses.

Une colline, escaladée de verdures profondes, vergers d'orangers et jardins de princières villas, se dressait juste en face d'elle, séparant de son dôme de velours les eaux lumineuses et dolentes des lacs. Le soleil déjà haut dans le ciel les faisait d'azur pâle ; les montagnes escarpées et hardies, comme évaporées de chaleur, les cernaient d'une muraille, on aurait dit, de brume mauve,

déchiquetée et hautaine, telle on en voit dans les tableaux des Primitifs. Des vaporetti et des barques sillonnaient le lac de droite, et de blanches villas s'essaimaient sur ses rives, comme des colombes tombées là exténuées de langueur, et tout le fond du lac était moiré d'une grande ombre... Des terrasses du jardin des odeurs entêtantes et délicieuses montaient, les seringas pâmés sous le soleil mêlaient leur lourde haleine vanillée à la ferveur amoureuse des jasmins.

Autour de la jeune femme, oppressée par tant de beauté, la nature défaillait toute. Derrière elle un bois de cèdres et de mélèzes épaississait le mystère d'une forêt sacrée ; à quelques pas un escalier de marbre montait dans la pénombre d'une treille alternée de glycines et de pampres. Partout c'était *l'enchantement d'un jardin d'Armide* avec le chimérique éblouissement des deux lacs à l'horizon.

Celui de gauche était plus nostalgique encore. Absolument désert, sans une voile sur le saphir laiteux de ses eaux, il s'enfonçait dans la solitude la plus abrupte et la plus sauvage à l'ombre de montagnes si hautes, que des nuées les couronnaient ; solitude ensoleillée que la torpeur de midi faisait plus morne encore. C'étaient la tristesse et l'abandon d'un lac hanté, et, tout au fond de l'étroit couloir de roches, où il dormait, une brusque déchirure semblait s'ouvrir sur un pays des fées, et la jeune femme, hypno-

tisée se grisait délicieusement de l'incurable mélancolie de ce vertigineux horizon. Elle avait toujours préféré ce lac à l'autre, le désolé Lecco au lac de Côme fréquenté et mondain.

Lecco, Côme, Bellagio, Ménaggio, les lacs italiens... ! Elle était à Bellagio, installée dans cette villa Serbelloni, qui commande un des plus beaux panoramas de l'univers, la villa Serbelloni légendaire à travers l'Ancien et le Nouveau Monde, dans le luxe coûteux du plus grand hôtel du lac et cela aux frais des Helyeuse. Elle n'était donc point morte. De quel métal était donc son âme, de quel métal ou de quelle lâcheté pour avoir survécu à une telle honte ! Elle avait voulu mourir pourtant ; elle avait mieux que voulu, elle s'était donné la mort ! Dans une éclampsie de rage et de désespoir, oubliant tout et son mari et ses enfants, la malheureuse jeune femme avait tenté le geste suprême. La mort n'avait pas voulu d'elle, Rébecca veillait. Son ennemie intervenue à temps avait appelé la Faculté, s'était installée à son chevet, s'était instituée sa gardienne et finalement l'avait sauvée, arrachée, disputée au Néant ; et de cette affreuse tentative vers l'au-delà la jeune femme s'était réveillée sans force, brisée par la souffrance, plus soumise et plus esclave que jamais, rivée à sa rivale par la reconnaissance, car la princesse avait pardonné. Marthe avait dû dévorer cette dernière humiliation.

Cette difficile convalescence, suite de sa tentative d'empoisonnement, c'est Mélisande qui l'avait installée à ses frais sous les cèdres odorants de la villa Serbelloni. La princesse voyageait en ce moment avec son mari sur les autres lacs, Marthe était trop faible pour les suivre à Palanza, ils l'avaient laissée aux soins de deux femmes de chambre dans cette solitude embaumée de Bellagio. Ils l'avaient amenée là directement de Saint-Moritz, ils reviendraient la reprendre vers le 20 septembre pour l'emmener à Venise, où ils avaient loué un palais. Dans le monde, à Paris, on avait cru à un accident. C'était par inadvertance que la comtesse Ilhatieff s'était empoisonnée, et il lui avait fallu accepter la version. Les événements l'avaient trahie, le hasard s'était fait le complice de Rébecca : « Tu resteras », avait impérieusement crié la Juive à l'Aryenne à la fin de leur querelle, et l'Aryenne était restée.

« Tu resteras », et avec un frémissement de tout son être la convalescente évoquait la fin de cette scène affreuse. Elle avait décidé de toute sa vie. Pour mieux s'en retracer les phases, Marthe Ilhatieff avait fermé les yeux. Elle revoyait le désordre de sa chambre, dans son pavillon de l'hôtel d'Helyeuse, Rébecca debout devant elle, les traits durcis et rendus plus précis encore par l'énergie d'une irrévocable décision, toute la grâce apprise de son visage mondain

ramenée au type de la race, ses yeux pâles de fureur ; à côté d'elle, sur un meuble, l'écrin ouvert, l'écrin de la bague adultère et immédiatement après le geste qui la mettait dehors, le geste pour la chasser de la femme outragée, le *tu resteras* de la Juive, se ressaisissant brusquement d'elle-même et substituant le sang-froid à la colère, mettant un plan de conduite dans ce sang-froid.

Dans le feu de leur querelle les deux femmes avaient repris le tutoiement : « Tu resteras », avait presque vociféré Rébecca ; elle reprenait aussitôt froidement : « Vous resterez », et au mouvement révolté de sa rivale : « Vous resterez, parce qu'il ne me convient pas d'avoir abrité un adultère sous mon toit. Il me plaît encore moins d'avoir recueilli chez moi une amie coupable. Si le prince de Ragon d'Helyeuse a la fantaisie d'entretenir une liaison, il l'entretiendra dehors et non chez moi. Je ne veux pas, je ne peux pas avoir été dupée par mon mari et ma meilleure amie et surtout moi, une Juive, comme vous me le reprochez, par deux Aryens. Cela, je ne le veux pas. Voilà pourquoi vous ne partirez pas, ma chère Marthe. — Moi ! et qui m'en empêchera ? » et, la princesse s'étant assise : « Mais la seule objection que je vais vous faire et à laquelle vous n'avez pas songé. Comment expliqueriez-vous ce départ au comte Ilhatieff ? Vous partez, direz-vous, pour échap-

per aux obsessions du prince, mais cette intrigue nouée par vous sous mon toit, direz-vous à votre mari que c'est vous qui en avez eu la première idée et que vous, mon obligée, vous n'avez trouvé que cela pour reconnaître mes bontés, de me voler Simon ? Vous allez le faire revenir d'Afrique pour lui annoncer ce joli scandale. Il provoquera le prince nécessairement, et mettez qu'il le tue, je n'en resterai pas moins princesse et le beau rôle sera le mien. Je vous aurai nourris, vous et les vôtres, pour me voir dupée, trahie par vous avec mon mari pour complice. Admirable en vérité, cette revanche d'Aryens ! Si vous croyez que vous aurez l'opinion pour vous, mais tout cela est de l'extravagance. Une femme de votre âge et de votre monde, chère amie, n'a pas le droit d'être aussi impulsive. Et vos enfants, y avez-vous songé ? Que vont-ils devenir dans tout ceci ? Vous ne me voyez pas continuant à entretenir les fils de la maîtresse de mon mari, et vous, d'ailleurs, avec ce grand orgueil des Malhouëtt, allez-vous pouvoir supporter ce fait de la pension de vos fils payée par moi et de leur éducation continuée aux frais d'un homme qui a voulu vous prendre et que vous avez chassé. » Et la comtesse Ilhatieff, en fermant les yeux, entendait la voix ironique et coupante de la princesse d'Helyeuse. Mélisande avait tout à fait repris son sang-froid : « Êtes-vous convaincue maintenant, chère amie, de

l'inutilité de votre beau geste ? car c'est un geste et rien de plus que ce congé donné au prince par votre pudeur indignée et la remise de cet écrin, à moi, la femme et l'amie, trompée. Bravade et défi dont je reconnais l'esthétisme et qui feraient bien au théâtre, mais absolument ridicules à la ville, puisqu'ils ne peuvent que vous nuire et n'aboutissent à rien. Ainsi, c'est dit, n'est-ce pas, ma chère Marthe, nous avons toutes les deux rêvé. Le prince ne vous a jamais fait la cour, vous n'avez jamais éprouvé pour moi ni envie, ni rancune en reconnaissance de mes bontés pour vous. Digne de votre réputation de femme supérieure, vous n'avez jamais souffert de mes bienfaits, vous n'avez jamais songé à me prendre mon mari. Il n'y a jamais rien eu entre vous et Simon. Quant à l'explication nécessaire qui vient d'avoir lieu ici, une fois sortie de chez vous, je l'aurai oubliée. Vous voudrez bien me faire le plaisir de l'oublier aussi. »

La princesse s'était levée et se dirigeait vers la porte. Tout à coup, elle revenait précipitamment vers la jeune femme atterrée : « Pardon, faisait Rébecca, il y a cette bague. »

Ses yeux venaient de rencontrer l'écrin : « Ce rubis, lui, est un fait, nous ne pouvons le détruire. Acceptez-le de ma main et veuillez le porter en souvenir de moi. C'est moi qui vous le donne, il vous rappellera notre inaltérable amitié. — Mais c'est affreux, je ne peux... —

Vous pourrez. Je vous dis qu'il ne s'est rien passé, je ne pardonne pas, je ne sais rien, j'ignore, » et avec un sourire de triomphe : « Je ne vous demande pas de porter cette bague aujourd'hui. Aujourd'hui vous ne descendrez pas à table, vous êtes malade. Pour la livrée vous ne pouvez m'avoir appelée si brusquement chez vous que pour un motif sérieux... Demain non plus. Je viendrai prendre de vos nouvelles, vous ne reprendrez votre..., vous ne paraîtrez à l'hôtel que mercredi matin au déjeuner. Je vous garantis le respect absolu du prince, vos scrupules désormais ne seront plus alarmés. Adieu, Marthe. » Et la princesse d'Helyeuse s'était retirée de son pas glissant et léger.

La comtesse Ilhatieff n'avait pas bougé. Elle était restée là, anéantie, les yeux vides, la tête basse, contemplant avec des prunelles d'hypnose l'affreux avenir qui désormais était le sien. Elle demeurait ainsi pendant près de dix minutes, immobile, épouvantée, matée, puis elle se levait toute droite, comme somnambule, allait à sa table et, repoussant machinalement l'écrin, attirait à elle un écritoire et du papier à lettre. Elle s'asseyait raide, presque automatique, le regard ailleurs ; maintenant elle écrivait : « *Non, je ne reprendrai pas mon service auprès de vous, Rébecca, j'ai pu accepter le joug pour l'amour des miens, je ne le subirai pas par terreur. J'en ai assez de ces deux ans de servage. M'avez-vous*

assez domestiquée? Vous croyez me tenir par mon secret, mais en tablant sur mon amour de la vie, vous m'avez prêté une âme sœur de la vôtre... La vie, j'ai appris auprès de vous à l'exécrer et à la haïr. On n'a pas barre sur une créature désenchantée, et j'ai descendu tous les degrés du désenchantement. Ah! vous ne m'avez pas fait grâce d'une seule goutte du calice et je l'ai vidé jusqu'à la lie, et cette lie contenait tant de fiel que la joie de vivre et même l'amour des miens me sont tombés du cœur. Je ne vous reproche rien, Rébecca : votre conduite envers moi est la tardive revanche des longues souffrances de vos ancêtres. Vous vengez sur moi les séculaires affronts de votre race, vous avez longtemps attendu, mais votre jour est arrivé, n'est-ce pas? mes aïeux à moi auraient eu moins d'endurance, ils seraient morts à la peine ou se seraient révoltés, je suis de leur race, vous de la vôtre. Vous m'avez enchaînée, je me délivre, adieu. »

Elle avait cacheté la lettre, timbré la cire à ses armes et, ayant sonné sa femme de chambre : « Vous remettrez cette lettre à la princesse vers six heures, je suis un peu souffrante et vais me reposer. Venez me réveiller en sortant de chez la princesse, pas avant. Vers sept heures, venez m'habiller. Laissez-moi. » Et elle était entrée dans sa chambre.

Mais la femme de service, qui avait assisté à une partie de la scène, s'effarait de la pâleur et

de la décision de ce visage tragique. Elle s'était précipitée, éperdue, chez la princesse et lui avait remis la lettre : « Oh ! madame, accourez, il se passe quelque chose, j'ai peur, j'ai peur. »

La lettre à peine parcourue, la princesse s'était levée et avait sonné la livrée : « Vite, un médecin, courez au plus près, » avait fait téléphoner à Desbois, l'illustre docteur, et, sans même prendre un manteau, avait suivi la femme de chambre. Elle n'avait pas mis trois minutes à traverser le jardin, un valet de pied emmené par elle avait enfoncé la porte. Marthe Ilhatieff s'était barricadée chez elle pour mourir. Elle était étendue sur son lit, la face déjà dévastée par les progrès du poison, les lèvres contractées, les yeux agrandis d'épouvante, comme vides. La fiole retrouvée dans le cabinet de toilette permettait au médecin accouru de donner l'antidote.

On l'avait soignée et on l'avait sauvée, mais, pendant huit jours, on l'avait chèrement disputée à la mort. La princesse, installée à son chevet, ne l'avait pas quittée d'une minute. Pendant huit jours et huit nuits, elle l'avait veillée, se relayant avec la religieuse. Le prince était demeuré consigné à la porte ; tout Paris était venu s'inscrire à l'hôtel d'Helyeuse, s'informant de la malade. Dans l'opinion publique, le suicide était un accident ; une sympathie grandissante auréolait la princesse, rendant hommage à son dévouement : Mélisande était admirable et,

quand la comtesse Ilhatieff entrait enfin en convalescence, elle trouvait ses deux fils debout auprès de son lit.

Ils se jetaient dans ses bras et la jeune femme les étreignait convulsivement.

Ils confondaient ensemble leurs sanglots, leurs baisers et leurs larmes. Mélisande assistait souriante à ces épanchements, elle rendait une mère à ces enfants. Huit jours après le comte Ilhatieff, prévenu par un télégramme, arrivait à Paris. Pour revoir sa femme mourante, il avait quitté Sidi-Bel-Abbès, le désert et le régiment ; la princesse d'Helyeuse assistait à l'entrevue. Le comte s'était emparé de sa main et la tenait longuement appuyée sur ses lèvres. La princesse sentait couler sur ses doigts la tiédeur d'une larme ; ses soins, sa ferveur lui avaient conservé la seule créature qu'il aimât.

Et la vie avait recommencé comme par le passé à l'hôtel d'Helyeuse. Pour tout Paris, l'intimité était plus étroite que jamais entre les deux femmes ; le prince, lui, se faisait rare à l'hôtel. Il affichait maintenant une liaison avec une fille de théâtre, et tout le Faubourg plaignait cette admirable jeune femme, impassible dans son abandon. Elle se consolait de la conduite du prince en se livrant tout entière à ses goûts de poésie et d'art ; la sympathie grandissante des foules faisait monter le chiffre de ses éditions ; toutes les semaines, un grand journal célébrait à

sa première page le talent et le caractère de la princesse d'Helyeuse. Néanmoins, la comtesse Ilhatieff se rétablissait lentement, sa santé avait été cruellement ébranlée. Pour activer sa convalescence les médecins ordonnaient Saint-Moritz ; la princesse d'Helyeuse renonçait à sa saison de Trouville et de Cowes, elle allait s'installer avec Marthe dans l'Engadine. Le prince était venu les y rejoindre au bout d'un mois. De là ils étaient descendus tous trois sur les lacs ; Bellagio les avait possédés huit jours, mais des affaires d'éditions et un futur succès de théâtre voulaient la princesse à Milan et à Rome et à Florence aussi. La presse italienne, enthousiaste des œuvres de Mélisande, clamait sa gloire à tous les coins de l'Italie. On allait donner d'elle, en novembre, au théâtre olympique de Vicence la tragédie de *Niobé ;* sa présence était nécessaire dans les villes où l'on préparait son triomphe ; on avait donc laissé la comtesse Ilhatieff, avec deux femmes de chambre à la villa Serbelloni, on viendrait la reprendre vers le 20 septembre, époque à laquelle le jeune ménage irait se fixer pour un mois à Venise. Mélisande y avait loué un palais, les Ragon d'Helyeuse y recevraient toute la littérature italienne et Mélisande y pourrait aussi surveiller les répétitions de sa tragédie : Vicence est à une heure de Venise. Les horizons mauves de Lecco s'atténuaient, de plus en plus vaporeux dans la

lumière diffuse, la comtesse Ilhatieff venait de rouvrir les yeux. Ses prunelles étaient encore hagardes de toutes les visions évoquées, ses paupières meurtries de toutes les souffrances ressouvenues. Un son de cloche frémissait dans l'air calme, l'écho en courait sur les ondes des lacs ; c'était l'heure du déjeuner. La jeune femme se levait, son regard tombait sur la petite table où sa main venait de s'appuyer. Le rubis sanglant serti de brillants était là, irradié et splendide dans la clarté d'août, plus rouge encore, serti dans le bleu des lacs. La bague, c'était le gage de servitude et d'expiation ! Mélisande avait exigé que Marthe la portât toujours, c'était la seule chose, d'ailleurs, que la Juive eût réclamée de l'Aryenne. Quelquefois, lorsqu'elle était seule et qu'elle s'abandonnait à ces tristes retours sur elle-même et sur son passé, la comtesse Ilhatieff retirait sa bague, car ce mince anneau pesait étrangement à son doigt, mais comme c'était une âme droite, même en l'absence de Mélisande, elle se faisait un devoir de le remettre à son doigt. Ce matin, dans l'enivrement de lumière et de parfums de cette solitude enchantée, elle avait retiré l'anneau. Elle le glissait lentement à son index et reprenait lentement le chemin de l'hôtel. Chacun a son fardeau à porter dans la vie. Parfois on s'assied au bord du chemin, on dépose un instant son chagrin près de soi, dans la pous-

sière brûlante ou la fraîcheur de l'herbe, mais il faut bien poursuivre sa route, et l'on repart avec sa charge, les uns sur l'épaule, les autres à la main. La résignation, c'est la science de vivre.

GENS DE MER

LE BON CHAUFFEUR

C'était à Marseille, en pleine grève des Inscrits maritimes, dans la flânerie et le mouvement de plus de trois mille marins jetés sur le pavé ; l'agitation se compliquait de la période électorale. Dans la journée, des hordes avaient parcouru les rues en hurlant ; puis, ç'avait été le long du cours Belzunce et de la Cannebière des défilés et des exhibitions plus grotesques que menaçantes.

Le soir avait enfin amené le calme. Il faut bien manger, même en temps de révolution, et les restaurants du vieux port bondés de consommateurs faisaient les quais plus vastes. Les petites rues du quartier de Reboul avaient pompé l'émeute et, avant d'entrer chez Basso, nous rôdions, Macherolle et moi, au bord du quai de la Fraternité. Le *Shamrock*, le croiseur de l'État, chargé du service des postes, et la *Sarbacane*,

torpilleur attaché au port de Toulon, mouillés là depuis les grèves, y attardaient quelques flâneurs.

Réunis à l'arrière du torpilleur et du *Shamrock*, des hommes d'équipage se tenaient debout et chantaient. Ils chantaient en chœur un air d'opéra, la *Dame blanche*, je crois ; mais leurs voix graves et jeunes prenaient dans les ténèbres un accent religieux de choral.

Des passants s'étaient arrêtés comme nous. Dans l'air chaud et saturé d'absinthe et d'odeurs d'épices, des relents de poussière et d'humanité moite affadissaient.

— Tiens, c'est vous, monsieur Jacques !

Une large main s'était posée sur mon épaule.

— C'est bien vous, jé né mé trompais pas !

Je me retournai ; un homme était devant moi, ébauchant le geste de soulever sa casquette. La nuit était tout à fait venue, je ne distinguais que le blanc des prunelles et l'éclair d'un sourire sous la broussaille d'une forte moustache rousse. Je ne reconnaissais pas l'individu.

— Hé ! vous ne me remettez pas ; Rolando, Pierre Rolando, à bord du *Bouvet?* Il y a trois ans, à Toulon, et puis ensuite à Evizza, quand vous êtes venu en Corse, j'étais alors en permission ; j'étais le cousin du patron de l'hôtel, je donnais un coup de main à l'écurie. Je vous ai conduit quelquefois dans la forêt d'Aïtone ; vous ne me remettez pas ; moi je vous ai remis tout

de suite. Vous n'avez pas changé. Moi, c'est le costume... Voyons, quand vous veniez dîner au carré sur le *Bouvet* et voir ce pauvre monsieur de Lissagneuse, le petit frégaton. Il est mort, le pôvre...

Je regardai l'homme. La voix chantante venait de préciser un souvenir.

— Rolando ! mais oui, je vous reconnais, mon brave.

Et je serrai la main du Corse.

— Mais, que faites-vous ici ?

— Mais je suis débarqué, comme les autres... Cette satanée grève ! Il a bien fallu suivre le mouvement, ce n'est pas drôle, allez...

Macherolle, intéressé par les doléances du marin, me poussait discrètement le coude.

— Si vous l'invitiez à dîner ?

Rolando ne déclinait pas mon offre.

— Té ! cela ne se refuse pas. On n'est pas riche en ce moment, et puis ça fait toujours plaisir de se trouver avec des bons garçons comme vous, monsieur Jacques.

— Venez donc, mon brave Rolando, Monsieur et moi, nous vous invitons à manger la bouillabaisse chez Basso.

— Chez Basso !

— Et vous nous raconterez vos griefs à table.

— Et ça sera long alors, car nous n'en manquons pas. »

Rolando était, en effet, là-dessus, intarissable.

Il vidait avec nous un inépuisable fonds d'anciennes haines et de rancunes récentes.

Naturellement c'étaient les officiers qui avaient tous les torts. Ah ! cet état-major de la marine marchande ! On ne saurait jamais, on n'en dirait jamais assez, parole ! »

Et, surexcité par la présence de Macherolle qui prenait des notes, l'inscrit maritime citait des services de Compagnies où, en quinze jours de traversées successives, de Marseille à Alger, Bône, Ajaccio, Nice, Bastia et Livourne, etc., les hommes à bord n'avaient que cinq heures d'escale dans chaque port et jamais une nuit à terre.

— Ce n'étaient qu'arrivées et départs... L'homme éreinté, vanné, tombait de fatigue et ne comprenait même plus les manœuvres, et nous autres surtout, dans les chauffes, tout dégoulinant de sueurs et noirs de suie qu'on s'en fait peur, et je vous fais grâce des mauvaises mers et des paquets d'eau embarqués sur le pont, tandis que certains officiers, dans les salons des premières, s'envoient les passagères de marque.

— Mais, faisait Macherolle sceptique, les officiers ont pourtant leur service comme vous, et c'est un surcroît de travail tout à leur honneur, que vous leur attribuez.

— C'est vrai, ils ne sont pas tous comme ça ; mais, parmi eux, il y a de sales types ! Oh ! il s'en passe de drôles à bord, allez ! Si on avait le

temps d'écrire ce qu'on voit de manigances et de baroufles dans les cabines de passagers, on serait riche ; mais voilà, on n'a pas d'instruction, on ne sait pas !

— Il se passe tant de choses que cela, Rolando ? Voyons, vous exagérez, mon garçon.

Et Macherolle intrigué remplissait coup sur coup le verre du chauffeur.

— S'il s'en passe ! Tous ceux qui naviguent vous le diront comme moi.

— Non !

— C'est qu'vous n'savez pas l'effet que la mer fait aux femmes ; rien ne porte plus à l'amour. Ou ça les abat avec le mal de mer et l'on dirait un tas de chiffes, ou ça leur appuie où vous d'vinez ; alors elles deviennent toutes drôles ; elles parlent fort, rient aux éclats et elles ont des yeux brillants et fixes dans des faces toutes contractées, et messieurs les officiers ne s'y trompent pas. C'est alors qu'ils engagent la conversation et préparent leurs flirts, comme ils disent. Allez, quand un commandant ou un lieutenant de bord entreprend une de ces poupées sur la passerelle, c'est comme si l'affaire était dans l'sac.

— Et les maris ? car il y a souvent des maris, interrompis-je énervé.

— Les maris ! Ils ont toujours le mal de mer. Et vous pouvez me croire, monsieur, y a pas de vertu qui résiste sur l'eau ; des femmes qui, à

terre, ne regarderaient même pas l'officier, leur tombent dans les bras au bout de six heures de mer. C'est la nature qui veut ça. Oh ! la partie est belle.

— Mais enfin, quand elles sont malades, car elles sont parfois malades, par les gros temps, par exemple ?

— Malades ! Alors elles sont sans défense.

— Dans les cabines de première classe ! Je ne crois pas ça, Rolando ; les passagères sont rarement seules : il y a des femmes de chambre, des amies. Cela vous plaît à dire, mon garçon. »

Le Corse était devenu perplexe :

— Avec les passagères de première classe, je n'dis pas ; mais avec les passagères des secondes ! De Marseille à Alger il y a toujours un tas de chanteuses de café-concert, d'actrices qui vont rejoindre leur théâtre. Ces messieurs n'ont qu'à taper dans l'tas ; et puis ils ont un truc : ils leur font peur avec le mal de mer, y leur disent qu'elles seront très mal dans leur cabine, en bas, qu'elles seront secouées, tout l'tremblement ; bref, ils leur offrent leur cabine à eusses et leur couchette, etc., et vous comprenez, quand elles sont là-dedans, malades ou non, ils en font ce qu'ils veulent.

— Ah ! vous nous en direz tant. Si elles vont d'elles-mêmes coucher dans les cabines des officiers !

— Mais c'est là le truc, et ils le connaissent

bien. Quand j'naviguais sur la *Mitidja*, nous avions à bord, comme officier mécanicien, un grand escogriffe de Normandiot qui ne les ratait pas. Ah ! il le savait l'truc, lui. Il passait l'inspection des passagères de seconde classe, et, quand il en avisait une gironde, il était pas long à lui monter l'job ; il abordait, endormait la bergère, qu'elle aurait moins d'roulis, pas du tout d'tangage, est-ce que j'sais, moi ? bref, qu'elle devait venir dormir chez lui, qu'il mettait sa couchette à sa disposition... Et le tangage ! qu'elle l'avait double avec ce grand *boulégon* dans ses voiles, et que le lendemain, les pauvres, elles en avaient les yeux battus.

— Vous exagérez, Rolando. Et il s'appelait, ce misérable ?

— Canudet, M. Canudet, et qu'nous en étions tous outrés à bord, surtout dans la chauffe, car il n'était guère commode avec nous, ce grand Robert le Diable de Normand, et nous l'avions tous dans l'nez. Mais que j'lui ai joué, un jour, un bon tour.

— Vous, Rolando ?

— Moi, Rolando, et le voilà. C'était, il y a trois ans, à Bône. J'étais donc chauffeur au même bord que mon homme, et nous allions partir. La *Mitidja* démarrait du quai à six heures, il en était cinq et demie et je trôlais sur le quai en train d'fumer une cigarette, dans mon complet de travail, quand j'suis abordé par

une typesse bien en chair, bien en forme et habillée je n'vous dis qu'ça, une robe grenat et de la fourrure. Elle m'regarde dans les yeux et m'dit : « Vous êtes à bord de la *Mitidja*? — Oui, madame, que j'lui dis, chauffeur pour vous servir. — Chauffeur, qu'elle dit. Alors voudriez-vous me rendre un service ? Ce serait de me porter au bateau ma valise et deux paquets que j'ai là, dans un café, tout près. Si vous voulez venir avec moi, je vais vous y conduire et je vous donnerai quelque chose. — Mais rien qu'l'plaisir, madame. — Vous êtes trop galant, chauffeur. » Et qu'elle m'sourit et que j'lui emboîte le pas.

C'était une valise pas bien grosse, un carton à chapeau et un paquet d'musique qu'elle m'dit, car elle était chanteuse de café-concert. Sa malle était déjà à bord ; elle venait d'faire une saison dans un café-chantant d'la ville et retournait à Marseille. Et, là-dessus, elle s'assoit auprès d'une table et commande deux absinthes, que j'en prendrais bien une avec elle, que ces choses-là, ça ne se refusait pas. « C'est que nous n'avons guère le temps, que j'lui dis. — Mais si, mais si, le bateau ne part qu'à six heures et demie, un officier vient de me le dire. — Un officier ? Qui ça ? — Hé, qu'elle me dit, un grand maigre à monocle avec des moustaches blondes, que je reconnais mon Normandiot de malheur. — M. Canudet ! Vous le connaissez donc ? — Non. »

Et elle me rit au nez et me raconte qu'à peine à bord, mon officier l'avait abordée, s'était mis en quatre pour la conduire à sa cabine, qu'elle lui avait demandé si l'on aurait une bonne traversée, qu'il lui avait répondu : « Couci, couça », et qu'en tout cas elle serait plutôt secouée dans les secondes classes. « Et il vous a offert la sienne de cabine, le brigand, hein ? — Oui. Comment savez-vous ça ? — Et vous l'avez acceptée vous, sa cabine ? Vous n'allez pas coucher là ? — Acceptée, non, mais à peu près. — Eh bien ! vous êtes propre ! — Mais qu'est-ce que vous avez, chauffeur ? les yeux vous sortent de la tête, les mains vous tremblent. — J'ai, j'ai que j'suis r'tourné d'voir une jeunesse comme vous tomber dans ces traquenards-là. » Et, hors de moi, j'lui raconte tout à trac le truc du Canudet et d'ses pareils, j'vends la mèche, j'mange l'morceau, oui, j'lui bonnis l'astuce et la duplicité du Normandiot. « Mais c'est affreux ! qu'elle m'dit sans avoir l'air autrement émue. Mais comment faire ? — N'y allez pas. — C'est que j'ai promis et, si je n'y vais pas, il connaît le numéro de ma cabine, il est capable de venir m'y retrouver. — Ça, il en est bien capable ; mais il y a un moyen : v'nez coucher dans la chauffe, dans not' cabine à nous. J'vous offre ma couchette, les draps sont tout propres, et vous s'rez respectée. — Bien sûr ? — Foi de Rolando ! Vous dormirez tranquille et personne ne vous

embêtera. Nous sommes six dans la chauffe : le graisseur, deux mécaniciens, le tisonnier, un chauffeur et moi, et tous Corses. C'est vous dire que tout l'monde vous respectera. — C'est bien, j'accepte. Encore une absinthe, chauffeur ? » Et elle fit comme elle le dit, la vaillante petite femme. J'lui transbordai son baluchon dans not' chauffe et elle dormit dans not' cabine ; elle dormit tranquille, veillée et surveillée par chacun de nous à tour de rôle, et que le grand Canudet n's'avisa pas d'venir la retrouver ! et que nous riions tous sous cape de la mine qu'il devait faire chez lui, tout seul, en songeant à sa nuit perdue.

— Et la chanteuse ne fut pas malade ?

— Non ; nous eûmes bonne mer. Elle geignait bien de temps en temps, un petit peu ; mais les femmes !

— Et vous l'avez tous respectée et vous ne l'avez pas revue ? balbutiait Macherolle qui étouffait de rire.

— Jamais.

— Je m'en doutais. Voilà une bougresse qui a dû emporter une fichue opinion des Corses ; non, elle n'a pas dû regretter sa nuit, Rolando, mon ami.

Et Macherolle accentuait la fumisterie d'une cordiale bourrade dans le dos de l'inscrit.

— Vous êtes le modèle des chauffeurs. Respectée par six hommes, non, voilà une chose

qui n'a pas dû lui arriver souvent, à votre chanteuse ! Mes compliments. Mais voilà une petite femme que vous n'êtes pas près d'entendre chanter à Bastia ! »

PASSAGÈRES

— L'action de la mer sur le tempérament des femmes, de certaines femmes surtout, l'étrange surexcitation qu'elle apporte dans leur système nerveux, le détraquement que quelques-unes subissent et cela jusqu'à l'inconscience, l'imprévue facilité dont beaucoup d'entre elles deviennent susceptibles pendant la longueur et l'horripilement des longues traversées ; et les flirts et les brusques dénouements que préparent entre officiers et belles dames ce particulier état d'âme et ce spécial état des sens... oui, il y a exagération dans tout cela, mais, pourtant, un fond de vérité subsiste et c'est un phénomène très pathologique et très physiologique aussi, que cette influence de la mer sur certains organismes de femmes. C'est aussi un phénomène de nature.

— Et l'aventure de madame Desmazure ?

— Tu la connais donc ?

— Si je connais l'aventure de madame Desmazure et de ses bas jaunes ? Mais elle a fait le tour des ports de France. Elle fait encore la joie des carrés d'officiers en rade de Brest et de Toulon, amuse les veillées de quart d'Ajaccio et d'Alger, et alimente, le soir, la conversation languissante des yachts dans les longues croisières de la Méditerranée. »

Et Grangirard, levant sa coupe de champagne à hauteur du front et la dédiant du geste à Macherolle :

— Vas-y donc, mon cher : Nous sommes tout oreilles ; ne nous fais pas languir avec les bas jaunes de madame Desmazure. Ça ne vous rajeunira, ni toi, ni elle. A propos, n'est-elle pas divorcée ?

— Comment donc ! et remariée.

C'était, il y a quelque vingt ans, la Compagnie Transatlantique inaugurait à grand fracas le premier voyage de la *Touraine*. C'était le transport le plus rapide qu'on eût lancé jusqu'à ce jour ; il sortait des chantiers de la Méditerranée et, conditionné sous les ordres d'un tout jeune ingénieur, il devait faire la traversée du Havre à New-York en sept jours ; les autres paquebots en mettaient encore dix ou onze, c'était donc toute une révolution dans la marine de commerce. La Compagnie avait organisé autour de ce lancement une énorme réclame ; non seulement toute la presse était entrée en cam-

pagne, mais, en homme avisé, le directeur avait eu la géniale idée d'un voyage d'essai, d'une croisière de quelques heures du Havre à Bordeaux, au cours de laquelle les plus gros bonnets de la finance et quelques grands noms des sports invités pourraient juger de la vitesse du nouveau transport et, — le tout était de bien choisir, — en parler utilement dans les salons et dans les clubs. La chose se passait justement en août et la mode peuplait toutes les plages ; la saison de Trouville battait son plein ; Trouville, Deauville, Cabourg en aval, Sainte-Adresse, Étretat, Bruneval et Dieppe en amont de la Seine. Il n'y avait qu'à consulter dans chaque endroit la liste des étrangers, car on ne pouvait songer qu'aux élégances en villégiature sur la côte normande, la mode ayant disséminé tout Paris aux quatre coins de la France et plus loin encore. Un choix mûrement réfléchi lançait les invitations sur tout le littoral. La *Touraine* partirait du Havre le 9 août, à neuf heures du matin ; elle irait cueillir à Trouville, Deauville, Cabourg, Houlgate et autres stations de la côte les invités du Calvados. Un grand déjeuner servi sur le pont réunirait, à midi, tous les passagers. Le capitaine se faisait fort d'être, au moment du café, en vue des côtes de la Bretagne et, si la mer était belle, on serait à Bordeaux pour dîner. Les invités de la Seine-Inférieure devaient, eux, s'embarquer au Havre.

On faisait une exception pourtant pour M. et madame Desmazure, alors en villégiature dans leur villa de Bruneval ; M. Desmazure était un des gros actionnaires de la Compagnie ; il commanditait, de plus, plusieurs banques et sa chance à la Bourse était proverbiale ; ce grand Desmazure réussissait dans toutes ses opérations : c'était un homme à ménager.

Madame Desmazure, belle personne déjà mûre, dont un régime sévère, un médecin dévoué, une masseuse à demeure et un coiffeur à sa dévotion prolongeaient magnifiquement les quarante ans sonnés, n'était pas moins à ménager. Vaniteuse comme un paon et pas encore habituée à son énorme fortune, elle prétendait naïvement avoir la plus belle installation de tout Paris, citait le prix de ses perles, se retroussait jusqu'aux genoux pour montrer le luxe de ses dessous et d'impressionnantes jarretières assorties à la nuance de ses robes ; attelait deux ou trois fois par jour pour exhiber au Bois sa carrosserie et ses chevaux et, quoique bonne femme, arrivait à être insupportable. Ses amies, entre elles, l'appelaient *Faille première* en souvenir d'un mot touchant que la belle banquière avait eu, à un de ses jours de réception, dans son propre salon. Comme on la complimentait sur la toilette arborée : « Oui, c'est assez joli, disait-elle aux flagorneurs, d'ailleurs je sais ce que cela me coûte, ça sort de chez Rouff — et pinçant l'étoffe

entre ses doigts pour en faire valoir le grain — et vous savez ? faille première. »

Le nom lui en était demeuré. Madame Desmazure, désireuse d'être du Tout-Paris, avait fait acheter à son mari un journal ; c'était moins pour y diriger une opinion que pour avoir son service de « premières ». Les Desmazure eurent désormais leur loge, voire leur avant-scène, à toutes les représentations sensationnelles. Madame y trônait dans des robes de cour et un étincellement de joyaux qui la signalaient vite à l'attention des habitués ; et, à se voir ainsi dévisagée deux ou trois fois la semaine par les jumelles des autres loges et les lorgnons de tout l'orchestre, *Faille première* finit par se croire une personnalité. Ses soirées au théâtre devinrent l'objectif de sa vie. Quand, pour une raison ou pour une autre, quelque représentation était retardée, madame Desmazure en souffrait, déçue comme une jeune fille de son premier bal manqué, et l'on citait d'elle cette phrase admirable : « Nous ne sommes pas allés dans le monde cette semaine, il n'y a pas eu de « première ». Aussi en avons-nous profité, Anatole et moi, ajoutait-elle, pour nous coucher de bonne heure. Dès neuf heures, en sortant de table, Anatole est monté se coucher dans son *Henri II*, moi dans mon *Louis XV* et les enfants dans leur *Kate Greenaway*. » Naturellement chez les Desmazure, les salons étaient du plus pur

Empire et la salle à manger, François Ier. Dernier détail, le griffon écossais de madame Desmazure avait coûté quinze cents francs et portait, comme collier, une chaîne d'or alternée d'émeraudes et d'opales estimée trois mille. Madame Desmazure encourageait les peintres : Léon Comerre, Ferdinand Humbert et Théobald Chartran l'avaient tour à tour représentée en pied, le premier en jardinière Louis XV, dans le fameux costume de la Pompadour ; le second, dans un coin du parc, ajustée comme une femme de l'école anglaise, le grand chapeau, l'ombrelle et le chien, et le troisième enfin sur un banc de jardin, assise en face de la mer. Trois Madame Desmazure (coût soixante mille francs) présidaient les trois salons du rez-de-chaussée.

C'est cette belle madame que les passagers du Havre trouvaient installée à bord de la *Touraine*. *Faille première* y paradait assise sur la passerelle, dans un cercle d'officiers éblouis. Une ruineuse robe de guipure d'Irlande écrue, une ombrelle à manche de vieux Saxe, un jeu de perles complet, des rubis à tous les doigts et, aux oreilles, les plus beaux solitaires du monde en faisaient une espèce d'idole. Il n'était pas jusqu'à son éclatant maquillage encore exaspéré par le bleu du large, les yeux adroitement soulignés de kolh et la solide dorure des cheveux savamment teints qui n'eussent ému tout l'équipage. Madame Desmazure avait encore une fort

jolie taille ; sa corsetière et son couturier veillaient à ce qu'elle n'en perdît pas un centimètre. M. et madame Tiqueniez, les gros armateurs du Havre, M. Oscar Meffray de Sainte-Adresse et ses deux filles, madame de Romanville et la comtesse Heller, flanquées de leurs maris, trouvaient tout l'état-major de la *Touraine* aux pieds de madame Desmazure. Le commandant respirait son flacon, le capitaine s'occupait de *Phémore*, le griffon écossais de quinze cents francs ; le lieutenant Darmon, le plus bel officier de la marine marchande, jouait en rougissant avec son éventail. Madame Desmazure, nonchalamment étendue sur un rocking-chair, se faisait nommer les caps et les différents points de la côte. De subtils effluves s'émanaient de toute sa personne. Ces messieurs les humaient avec délice. M. Desmazure, bénévole, offrait des cigares : « Un havane, commandant ? »

Les nouveaux arrivants se contentaient d'aller grossir cette cour. Les Templiers et les Eberstein, cueillis à Trouville ; les Montmorin, les Plantagenet et le comte Piquart, celui qui fait courir, embarqués, eux, à Deauville, amenaient à peine une diversion. Les trois jolies misses Ethereld, montées à Cabourg avec leur père, changèrent seules un peu le courant d'adoration établi. Tout un essaim de jolies femmes et d'élégances marquaient l'escale d'Houlgate. A Dives, on se trouvait une trentaine de personnes,

toutes du même monde et surtout des mêmes revenus. Les femmes, après s'être toisées, ayant reconnu les robes du bon faiseur, avait daigné quitter ce visage rogue et fermé qu'elles arborent toutes en présence d'une inconnue. Les trois misses Ethereld, ornées de dents éblouissantes, avaient immédiatement affiché une gaieté folle qui ne les quittait plus depuis Cabourg... Comme on était à niveau de millions, cette gaieté se communiquait. On se reconnaissait pour s'être rencontré aux courses, au Bois, aux eaux, partout enfin ; des flirts s'organisaient, dirigés par le petit Gontran de Saxifrage, pique-assiette et tapeur avéré du monde où l'on s'amuse, mais toléré pour les discrets services qu'il sait rendre à chacun en temps opportun ; Gontran de Saxifrage ou le *Bottin des trente-six mille adresses*, entretenu, dit-on, par tous ses fournisseurs ; Gontran de Saxifrage, placier en pierres précieuses à ses moments perdus... Quand on se mit à table, la glace était rompue.

Le déjeuner fut charmant : ces sortes de déjeuners le sont toujours. Le champagne y coulait à flots et le vin du Rhin aussi ; la Compagnie avait bien fait les choses ; les passagers à venir n'étaient pas à plaindre s'ils étaient à pareille cuisine. Croustades de homards, chaufroids de volaille, pièces de bœufs au beurre d'écrevisses mirent tous et toutes en appétit. La mer était, d'ailleurs, superbe, comme si on l'eût

commandée ; la *Touraine* fendait d'une marche égale et sûre une nappe d'eau bleue d'une transparence de lac. « A se croire en Méditerranée », déclarait lord Ethereld, qui passait tous ses hivers à Cannes. M. Desmazure déclarait, lui, se croire en gondole, à Venise.

Comme on servait le café, le commandant déclarait la *Touraine* en vue de la presqu'île d'Ouessant... On se levait de table ; on se dispersait pour se retrouver en groupes sympathiques ; la plupart des femmes s'éclipsaient... il y avait un peu de houle. Le déjeuner passait-il mal ? Le commandant remarquait quelques vides. Après tout, ces dames étaient parties peut-être se remettre de la poudre et raviver leur beauté... Un maître d'hôtel passait des boîtes de cigares et les hommes, plus valides, se mettaient à fumer ; tout un cénacle, on aurait dit de club, se formait à l'arrière.

On causait. « Mais, où est Darmon ? remarquait tout à coup le capitaine ; je parie qu'il est encore fourré dans quelques jupes... Ah ! il est jeune, le gaillard ! » Et, s'apercevant du silence subit parmi les fumeurs, il s'arrêtait conscient de sa gaffe. « Mais, le voici ! » Le beau lieutenant venait enfin de surgir de l'entrée des premières : « Ah ! c'est vous, où étiez-vous, mon ami ? s'exclamait le capitaine ravi de rompre les chiens ; mais comme vous êtes rouge. Vous ne venez pas de la « chauffe » ? Vous avez l'air

tout ahuri, que vous arrive-t-il donc ! » Et l'officier, harcelé, poussé à bout : « Enfin, puisque vous le voulez, la plus déconcertante aventure ! j'en suis encore tout étourdi. — Une aventure ! — Extraordinaire ! En me levant de table je suis abordé par une passagère qui, toute chancelante, se cramponne à mon bras et me prie de la conduire jusqu'à sa cabine... la tête lui tournait, le plancher vacillait sous elle, bref, un commencement de mal de mer. Je l'aide à descendre l'escalier, je la conduis jusque chez elle ; là, je veux appeler la femme de chambre. « Inutile, me dit-elle, je me sens déjà mieux. Aidez-moi seulement à m'étendre... ces oreillers sous ma tête, seulement... Merci. » J'obéis. — « Ne me quittez pas encore. » Je m'assois auprès d'elle, elle me prend la main. « — Plus près. » Ses yeux me regardaient étrangement, je les sentais appuyés sur les miens et si brillants dans cette cabine obscure... Sa bouche souriait, sa main pressait la mienne et doucement m'attirait ; une violente odeur de muguet et de chypre faisait l'atmosphère lourde. « — Oui, je suis mieux », soupirait-elle, et ses deux bras, glissés autour de mon cou, me penchaient malgré moi sur sa bouche et nos lèvres se touchaient... Ah ! quel baiser, quelle étreinte et quelle femme ! quelle ardeur et quel instrument de plaisir ! Ah ! je ne plains pas son mari à celle-là. » — « Pardon, nous le plaignons tous », faisait froi-

dement lord Ethereld. Et le jeune homme, glacé sous le regard sévère de ses supérieurs : « — Mais je ne vous ai pas dit le nom ; je ne sais pas qui c'est, je ne saurais même pas la reconnaître. — Allons donc, vous n'avez pas vu son visage ? — Je n'ai vu que ses yeux ; et des yeux de passion, ça n'a pas de couleur. — Avouez que vous vous êtes vanté, jeune homme. Vous avez voulu vous amuser de nous. — Moi ? — Vous, ou bien donnez-nous un détail. Vous avez bien remarqué quelque chose, la couleur de ses dessous, de ses bas ?... — Ses bas ! et l'officier perdant la tête, oui, je me souviens ils étaient jaunes. »

— « Anatole, montez donc me rejoindre. On a d'ici une vue superbe. On découvre toutes les îles. » C'était madame Desmazure, brusquement apparue en silhouette sur l'escalier de la passerelle. Elle se penchait, interpellant gaiement son mari. D'une main elle s'appuyait à la rampe de fer et, relevant de l'autre le tumulte soyeux de ses dessous, montrait à tous deux jambes moulées dans d'éclatants bas couleur d'or...

UN GRAND MARIAGE

Madame, serai chez vous à quatre heures pour y traiter affaire qui nous intéresse. Espère la terminer, veux croire que vous me ferez l'honneur de me recevoir. Viens exprès de Londres et repars à neuf heures.

Jonathan Steem.

— C'est laconique... et expéditif, très américain surtout ! Ah ! ces Yankees ! Ce télégramme, sa rédaction surtout ! Il y a cent ans, il n'y aurait pas eu assez de balais pour jeter ce monsieur-là dehors... Ah ! l'argent, l'argent ! Ils sont nos maîtres. »

Et madame de Sommereuse froissait d'une main fébrile le papier bleu de l'imprimé. Ce n'était plus entre ses doigs rageurs qu'une minuscule boulette ; une chiquenaude l'envoyait rouler au bout de la vaste pièce. »

— Si je ne le recevais pas !... Oui, c'est cela. J'irai faire un tour au Bois, cela lui apprendra, à ce Jonathan...

Et la jeune marquise, se levant toute droite dans un étroit fourreau de moire gris perle, merveilleusement harmonisé au blond cendré de ses cheveux, allait se camper devant la haute glace de la cheminée. L'eau morte du miroir lui renvoyait son image, l'ovale exquis d'une face un peu étroite, la candeur de deux larges prunelles violettes et tout un ensemble de gravité virginale et pensive, égayé à temps par l'impertinence du sourire et la mobilité sensuelle du plus joli nez.

Suzanne de Sommereuse, née des Hautes-Agdes, s'imposait surtout à l'admiration par la plus extraordinaire transparence de teint. Cette transparence était aujourd'hui singulièrement animée, le télégramme de Jonathan Steem lui avait fait monter une rougeur aux joues ; l'indignation lui allait bien. Arrêtée devant la glace, madame de Sommereuse le remarquait :

— Oui, j'irai au Bois, reprenait-elle, j'ai, par hasard, trop belle mine pour ne pas la montrer. Avec la fortune et la jeunesse, une des seules choses que le monde vous envie férocement, c'est la santé. »

Et la jeune marquise allait ramasser au bout du salon le télégramme métamorphosé en boulette. Elle le dépliait lentement, le relisait plus

lentement encore et, se laissant tomber sur une chaise, le coude au bois de rose d'une table ornée d'authentiques Caffieri.

— Pauvre Bobby, soupirait-elle, qui paiera ses dettes pourtant ! Deux millions, c'est lourd. Soit, je recevrai donc M. Jonathan Steem.

Et se levant, cette fois, pour sortir :

— Mais je garde le télégramme. Si l'affaire ne se faisait pas, je le montrerais comme pièce de conviction. »

Et la jeune marquise se retirait.

Bobby pour les amis du Cercle et la petite intimité (trois mille personnes dans Paris dont cinq cents grues des Acacias et des Hippodromes), de son vrai nom Robert Aimery des Hautes-Agdes, était le frère aîné et bien-aimé de madame de Sommereuse. Ce frère adoré faisait l'orgueil et le désespoir de sa sœur.

Très beau joueur, yachtman accompli, chauffeur modèle, sans rival dans tous les sports, parieur impavide et coqueluche de tous les boudoirs, Robert-Aimery des Hautes-Agdes était à la côte. Il n'y avait personne de plus brûlé que lui sur la place ; impossible de lui faire faire en France le beau mariage. Il avait un passé par trop scabreux. Le marquis de Sommereuse, très épris de sa femme, avait deux fois payé ses dettes, mais ne voulait plus rien savoir. Les Hautes-Agdes par eux-mêmes ont peu de fortune. Suzanne avait été épousée pour sa

beauté, et les dettes du jeune duc dépassaient à l'heure présente plus de deux millions. La nomenclature de ses créanciers déconcertait ; Bobby devait, par exemple, soixante mille francs à un restaurateur des Champs-Élysées ; il en devait autant, sinon plus, à un grand cabaret de Nice ; on citait de lui un passif de trente mille francs chez un chemisier. C'était fou et d'autant plus effarant que Bobby continuait à jeter l'argent de ses fournisseurs par les fenêtres, aussi insoucieux de l'avenir que du passé.

Une catastrophe était inévitable et madame de Sommereuse s'en désespérait, quand la combinaison de master Jonathan Steem s'était présentée, planche de salut inespérée dans le gouffre où glissait des Hautes-Agdes. Master Jonathan Steem était le fils du fameux William-Harry Steem, de Cincinnati, porcs et viandes salées, une des grosses fortunes d'il y a trente ans de la jeune Amérique.

Le vieux William mort, Jonatham Steem avait continué ; la maison de Cincinnati avait aujourd'hui des succursales à Boston, New-York et jusqu'à Chicago : elle remuait des millions. Jonathan Steem, marié et père de plusieurs enfants, avait une sœur, miss Georgina Steem, belle créature à la chair savoureuse et à la denture solide (des hanches et de la gorge déjà comme une femme), dont le luxe, les fantaisies et je ne sais quoi de violent dans l'ex-

térieur et les allures avaient, toute une année, remué Paris, ne l'avaient pas ébloui. Trop sûre d'elle-même, la belle Américaine avait heurté l'opinion par l'agressive indépendance de ses manières. Ses flirts affichés d'abord avec un tragédien démodé, puis avec un peintre en vogue, ses déjeuners à Armenonville et ses dîners au Ritz, une escapade assez retentissante dans une Réserve de la Riviera l'avaient quelque peu démonétisée. Le Faubourg, si accueillant aux riches héritières, n'avait pas ouvert ses portes à miss Georgina Steem, et c'était là le moindre des soucis de la princesse du porc salé. Miss Georgina Steem n'était pas venue en France en quête d'un épouseur ; et puis les années avaient passé et, entre temps, la descendante des Steem s'était mis en tête de devenir duchesse.

Comme cette belle indépendance n'était pas d'un placement facile, le frère, homme avisé, passait un minutieux examen des ducs alors à vendre. Il arrêtait son choix sur Robert-Aimery des Hautes-Agdes ; la situation de ce cher Bobby ne lui permettait pas les préjugés.

De son côté, la marquise de Sommereuse, très inquiète des destinées de son frère, avait épanché son angoisse dans le sein d'une Agence : l'Agence discrète avec célérité (il faut bien justifier son programme), avait mis en rapport ces deux âmes familiales, master Jonathan et la marquise Suzanne. A de vagues ouvertures de la

France la pratique Amérique avait répondu par des questions directes ; des pourparlers s'étaient engagés, trop rapides au gré de la marquise effrayée du train que prenaient les choses. Suzanne des Hautes-Agdes n'en avait pas informé son mari ; à peine en avait-elle parlé un soir à son frère, après dîner, entre deux cigarettes, et voilà que, prise dans l'engrenage, elle se trouvait acculée à un rendez-vous, un véritable rendez-vous d'affaires que ce Yankee lui donnait par télégramme avec le désir expressément formulé d'en finir. Il venait entre deux signatures, l'une à Londres et l'autre à Bruxelles, terminer ce marché Hautes-Agdes et Steem, et le procédé révoltait tout le sang bleu de madame de Sommereuse.

Elle s'y résignait pourtant. A quatre heures elle était installée dans le cabinet de son mari. Elle l'avait choisi à cause des portraits de famille...

— Des ancêtres, la seule chose qu'ils n'aient pas encore, avait judicieusement pensé cette petite-fille des Croisés, il leur faut au moins trois cents ans et six guerres pour oser afficher un portrait. »

Une gerbe de lis dans une grande urne de Sèvres blanc rompait seule l'austérité de la pièce. Madame de Sommereuse n'avait pas daigné changer de robe, mais elle avait noué autour de sa taille un fichu de tulle blanc, accen-

tuant ainsi une ressemblance légendaire avec la Dauphine, ressemblance royale destinée à émouvoir le sang plébéien de Jonathan ; puis elle réfléchissait que, si l'exactitude est la politesse des rois, elle est un peu bourgeoise chez les reines, et pour ne pas avoir l'air de trop attendre les millions de l'Amérique la jeune femme passait dans le salon voisin.

A quatre heures sonnant, un valet de pied introduisait master Steem dans le cabinet aux portraits. D'un coup d'œil, le visiteur inspectait la haute salle baignée de clair-obscur et commençait l'inventaire des toiles. Presque au même instant, une porte s'ouvrait et la marquise de Sommereuse faisait son entrée.

Un salut, une révérence profonde :

— Veuillez vous asseoir, monsieur.

La jeune femme avait remarqué que le visiteur avait aux pieds des souliers ferrés et sur le dos l'homespun jaunâtre des complets de voyage ; un faux col propre éclaircissait seul sa tenue, la cravate rouge cachait à peine les carreaux de la chemise de flanelle. Master Jonathan n'avait même pas laissé sa canne aux mains du valet de pied.

Les deux antagonistes se mesuraient du regard. L'Américain s'était assis :

— Je serai bref, madame. D'ailleurs je n'ai qu'une heure à vous donner, j'ai trois rendez-vous en sortant d'ici. Le temps de dîner, et je

prends le train de neuf heures à la gare du Nord.

— J'ai reçu votre télégramme, plaçait la marquise.

— En effet, j'oubliais. Je suis chez vous, c'est que vous consentez à traiter, c'est-à-dire à conclure l'affaire qui m'amène. Pas de phrases, n'est-ce pas ? Ce mariage n'aurait pas de raison d'être, si le duc des Hautes-Agdes avait un patrimoine ; il n'en serait même pas question de mon côté, si ma sœur Georgina Steem n'avait la fantaisie d'être duchesse. Les jeunes gens se connaissent-ils ? Peu importe, ma sœur est très belle, je puis vous l'affirmer. Je connais le duc de vue, ils auront de beaux enfants, tout est là ; le sang des Steem vaut celui des Hautes-Agdes, si j'en juge par vous et moi. »

Et il adressait à la jeune femme décontenancée un sourire de fatuité heureuse. Il l'aggravait encore par un soudain cambrement de son torse ; master Jonathan Steem avait croisé ses bras sur sa poitrine et en faisait saillir les muscles comme ceux d'un lutteur.

— Allons donc au fait : le duc des Hautes-Agdes est aujourd'hui à la tête de deux millions de dettes. Hautes-Agdes est hypothéqué bien au-dessus de sa valeur, une vente serait un désastre. Monsieur votre frère est donc acculé à ceci ou à cela, au suicide ou à un engagement dans la légion étrangère, ce qui revient au

même, ou alors le beau mariage. Le beau mariage, moi, je viens vous l'offrir. Miss Georgina Steem a vingt-cinq ans ; c'est une des plus belles créatures des États et, il y a vingt ans, elle en aurait été un des plus sensationnels partis, mais les temps ont marché. La maison Steem et Cie ne dispose que de quarante millions, ce qui est relativement peu chez nous. Eh bien ! le jour où ma sœur sera duchesse des Hautes-Agdes, je paie les dettes du duc, je rachète Hautes-Agdes à son nom et je lui reconnais un million.

— Cinquante mille francs de rente, c'est peu. Pas même cinquante mille francs à trois pour cent.

— Oh ! chez nous l'argent ne rapporte pas moins de sept. Le duc n'aura qu'à laisser l'apport que je lui reconnaîtrai dans notre banque, je lui garantis quatre-vingt mille francs de rente.

— C'est peu pour un ménage.

— Mais, attention, je reconnais à ma sœur six millions, mais je la marie sous le régime de la séparation de biens ; je tiens à sauvegarder les intérêts de mes petits-neveux.

— Vous vous méfiez, monsieur ?

— Dame, Bobby a un passé un peu lourd, — et les lèvres rasées de l'Américain avaient un sourire informé en prononçant le nom de Bobby, — au cas où les choses tourneraient mal, il faut tout prévoir, il faut que les marquis des

Hautes-Agdes soient assez riches pour entretenir leur père. Voilà, madame, ce que j'avais à vous dire.

— C'est un marché.

— Non, une affaire.

— Vous achetez le duc des Hautes-Agdes trois millions.

— Pardon, quatre ; ce n'est pas assez ?

— Un Hautes-Agdes ne se vend pas.

— Personne ne se vend, mais chacun agit au mieux de ses intérêts et il faut bien faire une fin.

Jonathan Steem consultait sa montre :

— J'ai dit quatre millions. Vous n'en trouverez pas plus.

— Monsieur !

La marquise de Sommereuse s'était levée frémissante, tout son être vibrait comme une tige ; un froncement imprévu de ses narines lui faisait un mufle de lion. L'Américain la regardait, intéressé.

— Vous êtes très belle.

La jeune femme se cabrait, atteinte et révoltée :

— Monsieur !

Elle esquissait le geste de lui montrer la porte. Le Steem la considérait froidement.

— Quelle race ! pensait-il à haute voix.

Et, désignant les cadres pendus aux murs :

— Des Sommereuse ou des Hautes-Agdes ?

— Des Sommereuse, faisait Suzanne interloquée. Vous êtes ici chez le marquis.

— Alors tous les Hautes-Agdes sont au château, la propriété du duc ?

La jeune femme venait de se ressaisir. Elle ne daignait même pas répondre.

Alors Jonathan :

— Je vous apparais comme un mufle et je ne dis pas un mot qui ne vous révolte. Différence de races et de tempéraments. Vous apportez en tout ceci une vieille sentimentalité que nous n'avons pas, nous autres gens pratiques, essentiellement hommes d'affaires. Je suis un peu brutal peut-être, mais je vous assure que je suis un très honnête homme. J'évalue le titre et la personnalité du duc des Hautes-Agdes à quatre millions ; je viens vous proposer d'associer cette valeur à celle de ma sœur Georgina Steem, que j'estime moi, six millions. Je ne ferais pas l'affaire si elle ne me semblait excellente, mais je la sais bien meilleure encore pour vous. Voilà.

La marquise s'était laissé tomber sur sa chaise, comme brisée.

— Monsieur !

L'Américain s'était levé.

— Madame, je vous ai demandé un rendez-vous de quatre heures à cinq heures. Je n'ai plus qu'une minute à vous donner, je suis attendu ailleurs. Ici je n'attends plus que votre réponse. Quelle est votre décision ?

— Ma...

— Le duc Robert-Aimery des Hautes-Agdes veut-il épouser, oui ou non, miss Georgina Steem ?

— Mais si vite ?

— Madame, je prends ce soir le train de Bruxelles à neuf heures. Demain, à dix heures du matin, je verrai un prince belge. Évitez-moi un voyage inutile. Un silence de votre part équivaut à un refus.

Un subit effarement redressait la marquise.

— Mais, monsieur, donnez-moi au moins jusqu'à demain. On laisse au moins une nuit pour réfléchir. Il faut que je voie mon frère.

— Soit, madame, je vais vous donner mon adresse à Bruxelles.

Et, crayonnant quelques mots sur une carte :

— Je vais remettre le prince de Naslahaut à demain trois heures. J'attendrai votre télégramme jusqu'à midi ; c'est vous dire que nous préférons de beaucoup à un prince belge un duc français.

Et le Yankee prenait congé.

LE SAINT COUPABLE

Toulon somnolait : l'après-midi était accablant, les rues rongées de soleil dévalaient vers la mer, étroites et jaunes, à peine soulignées d'un côté par un mince liséré d'ombre. Derrière les persiennes closes on sentait des siestes commencées et des paresses en bras de chemises qui se prolongeraient au moins jusqu'au soir ; toute la ville semblait dormir entre sa rade et ses montagnes devenues transparentes, comme évaporées de chaleur ; une odeur forte cinglait des égouts.

Un seul coin frais dans la cité soleilleuse, la place Puget baignée d'un clair-obscur tombé de ses platanes, la place Puget et sa fontaine en rocaille, toute verte de mousses et de capillaires, avec son murmure d'eau perlant de feuille en feuille, ses marchands de coquillages installés autour de sa vasque et l'âpre amertume de leur éventaire...

Nous nous y étions réfugiés, Maxence Forber

et moi, chassés du bord de mer par l'aveuglante réverbération du soleil, et, échoués dans un bar, nous nous absorbions en vrais Provençaux dans la lente élaboration d'une grenadine-amer-limonade.

Trois pêcheurs, pantalons retroussés jusqu'au-dessus des genoux, venaient de s'installer à une table voisine de la nôtre. Encore chargés de leurs filets, ils portaient avec eux une forte odeur de marée, et, sur le pavé, d'humides empreintes attestaient la largeur de leurs pieds nus.

Deux des pêcheurs semblaient avoir pris à parti un troisième, qui se taisait, le coude à une table et le menton dans la main, et mêlaient à leur conversation saint Antoine de Padoue.

— Ton ancre ! Ah ! si tu comptes sur lui pour la retrouver, tu peux en faire ton deuil, Pascal !

— Oui, ajoutait l'autre, il n'a plus d'autorité, ce saint, il est passé de mode. Faut croire qu'il n'est plus en cour au paradis.

— Il m'a pourtant une fois fait retrouver mes filets et contre un cierge de quarante sols, disait, en hochant la tête, celui que les autres avaient appelé Pascal.

— Tes filets ! Tu les a retrouvés dans la barque du Gênois, parce que le Gênois te les avait pris. Les Gênois ! tous voleurs. Tu n'as qu'à faire une randonnée au port marchand et au fort Saint-Jean, tu la retrouveras peut-être, ton ancre ; mais croire que le saint te mettra le nez

dessus, non, tu n'es rien *fada fadais*, mon pauvre Pascal.

Et Pascal abattant son poing sur la table.

— Nom de Dieu ! une ancre qui m'avait coûté plus de cent francs et d'occasion, au marché à la ferraille, sur le Champ de Mars ; et tu dis qu'saint Antoine, cette fois-ci, n'pourra rien pour moi !

— Tu n'es pas fou ? Tu sais bien qui n'peut plus rien, ton saint, d'puis que la Corsoise du *Bar des glaces* l'a noyé dans la fontaine. Ah ! ça lui a porté un coup, cette noyade-là.

— Ça, c'est vrai.

— Et ça a bien diminué sa clientèle. Ah ! il en a eu autrefois, de l'argent, ce saint-là !

— Mais, maintenant !

— Ça n'est plus ça.

— Alors vous croyez qu'en allant faire un petit tour chez les Gênois ?...

— Vas-y toujours, Pascal ; tu connais l'proverbe : *Gênes*, mer sans poissons, femme sans vergogne, homme sans foi.

— Mer sans poisson ! aussi y viennent chez nous pêcher le nôtre ! et y ne pêchent pas que d'la sardine et du homard, ils font aussi main basse sur nos engins.

— T'as bien parlé, Marius, j'suis sûr que c'est les Gênois qui m'ont escamoté mon ancre, et cette nuit je me lèverai à deux heures et j'irai faire un tour dans leurs barques, au Mourillon.

— Et j'irai avec toi, Pascal. Tu sais qu'ces frères-là ont l'couteau facile.

— Tope là ; et, en attendant, j'paie la tournée. J'voulais mettre à saint Antoine un cierge de deux écus, ça sera encore une économie.

— Et nous t'en offrons une autre, Pascal, au bar du Casino.

— Alors on monte au boulevard ? On monte ! »

Les pêcheurs réglaient et se levaient.

— Et cela vous en bouche un coin, me disait familièrement Forber, ce saint noyé qui perd sa clientèle. On voit bien que vous n'êtes pas du pays ; l'histoire a remué toute la ville et ranime encore les conversations de cercles et de carrés, les soirs de parties languissantes, et nous sommes sur le lieu même du crime. C'est dans l'eau de cette fontaine, dans cette vasque que fut trouvée la statue du saint coupable... oui, coupable de ne pas avoir exaucé la prière de sa dévote. Ce pauvre saint Antoine de Padoue fut bel et bien submergé et noyé en effigie par celle qu'il avait oublié d'écouter. Est-ce assez moyenâgeux et espagnol ! Cela ne vous rappelle-t-il pas les envoûtements opérés au moyen de statuettes de cire, percées d'une aiguille empoisonnée à la place du cœur ou de la tête, selon la maladie dont la maîtresse trahie ou l'amant abandonné voulait voir mourir l'infidèle. Et naturellement c'est une femme qui a fait ce

beau coup. Les femmes seules ont ce fanatisme et cette ardeur d'imagination dans la vengeance et cette femme était une fille du quartier, une misérable prostituée de ce *Chapeau Rouge* dont les ruelles puantes et sordides dévalent, à cinquante mètres d'ici, sur cette étonnante place dite du « Pavé d'Amour ». Cette fille, une Corsoise, comme ils disent ici, en réalité une Corse, pour parler français, aimait follement, de toute son âme et de toute sa chair... Ne prenez pas cet air effaré ! Ces malheureuses créatures ont quelquefois une âme, une petite âme obscure, dont la flamme ne brûle que plus intense au moindre souffle un peu vif tombé dans l'affreuse geôle où les parque la Salubrité. Leurs affreuses corvées de métier n'apportent pas chez toutes la lassitude et l'écœurement que l'on croit... Chez certaines, au contraire, les sens s'exaspèrent et l'hystérie se développe, allumée de jalousies, de vanités et d'alcool. C'était le cas de cette Corse.

Elle s'était prise d'un espèce de passion adorante et sauvage pour un matelot du *Brennus*, un rengagé breton retenu dans la marine par ses galons de quartier-maître, une douce et morne brute entrée, un soir de bordée, dans la maison de cette fille, monté au hasard avec elle, et qui, par veulerie, par faiblesse était revenu... Avec la passivité et l'entêtement borné de sa race, le Breton s'était peu à peu attaché à cette

prostituée, qui avait pour lui des caresses plus longues que n'en ont ordinairement ses pareilles, et s'ingéniait à lui faire plaisir. Exilé dans cette grande caserne grouillante qu'est Toulon, loin du pays et sans famille, le matelot avait retrouvé près de cette fille accueillante un semblant de foyer. Il s'était mis en ménage avec elle, comme il le disait en son langage naïf, *ils étaient mariés*. Il l'appelait sa femme et, chaque fois qu'il descendait à terre, il venait s'installer, durant des heures, à une table de l'établissement, assistait, mélancolique, aux allées et venues et aux sorties de la Françoise avec les autres clients (c'était le métier), et attendait que le flot des visiteurs eût tari pour monter... Il passait après la clientèle, comme tous les hommes aimés, et, quand il n'avait pas d'argent en poche, c'était elle qui payait pour lui au comptoir ; mais, les soirs de paie, il se rattrapait en lui apportant des fleurs, (ces petits bouquets d'œillets et de tubéreuses que les marins permissionnaires piquent dans l'échancrure de leur col) des rubans, des mouchoirs fins et même des images de sainteté, car le Breton était resté croyant. La Corse était aussi dévote malgré l'ignominie de sa profession et, à l'occasion de la Saint-Jean (c'était le nom du quartier-maître), elle lui avait même donné un chapelet en lui faisant promettre qu'il le porterait toujours en souvenir de leur amour, et lui, tout attendri,

un peu ému, un peu bu peut-être, lui avait juré sur la tombe du défunt son pauv' père qu'il ne l'oublierait jamais et qu'elle ne tomberait jamais de son cœur. Et ne souriez pas, mon cher ! Cela n'est pas si ridicule ; les humbles aiment comme ils peuvent et bien plus sincèrement que nous.

— Pardon, mais je ne vois pas jusqu'ici ce que saint Antoine de Padoue...

— En effet ; mais, avant tout, il faut que vous sachiez que Toulon est un des derniers refuges de ce bienheureux. C'est à deux pas d'ici que le vénéré saint, dont l'intercession fait retrouver aux personnes croyantes les objets et même les amants perdus, possède le plus cossu de ses innombrables autels ; sa chapelle est des plus achalandées. Non seulement elle est en vogue dans le pays et fréquentée par toutes les commères du quartier, mais sa renommée s'étend dans toute la France et même hors des frontières ; des lettres et des offrandes y affluent journellement d'Espagne et d'Italie, d'Autriche et même du Nouveau Monde, et la desservante de cette chapelle réalise bon an mal an des bénéfices d'au moins vingt-cinq mille francs, car cet autel n'est pas dans une église, il est chez une mercière. La chose est invraisemblable, mais c'est ainsi. C'est dans une arrière-boutique, convertie en oratoire, que saint Antoine de Padoue opère. Il a sa boîte aux lettres comme

un haut fonctionnaire de l'État, toute une cargaison de cierges de toutes grosseurs et de tous prix et encaisse par jour une bonne moyenne de pièces de cent sous. Pour les fervents la mercière tient un choix de petits saints Antoines de diverses grandeurs, à l'effigie du vrai ; la boutique où il miraculise n'est pas loin du marché. Marchandes et revendeuses y affluent, et aussi les dames de la ville. Il n'est pas moins populaire auprès des demoiselles du *Chapeau rouge*. Dans ce monde-là on a toujours perdu quelque chose et on a toujours quelque objet à retrouver.

La Françoise était une des ferventes du Saint ; c'était toujours pour son Breton qu'elle allait le prier, l'implorer et lui porter ses économies. Voilà cinq ans que son quartier-maître et elle étaient ensemble, et c'est à saint Antoine qu'elle attribuait la durée de leur liaison. Le chapelet qu'elle lui avait donné avait été béni sur son autel ; à chaque départ de Jean pour une croisière, elle n'avait jamais manqué d'aller lui brûler deux cierges, et Jean lui était toujours revenu bien portant et fidèle. A ses retours d'Alger comme des Salins-d'Hyères, à ses rentrées de Marseille, où il y a tant de mauvaises femmes pourtant, comme à celles de Villefranche et du golfe Juan, si dangereuses pour les amies des matelots à cause de Nice, où les hommes ont tant d'occasions de se débaucher, elle l'avait

toujours retrouvé plus tendre et plus câlin qu'au départ, et sa dévotion pour le saint s'en était exaltée. Elle le vénérait plus que Madame la Vierge, elle l'aimait peut-être encore plus ardemment que Jésus. Mieux : Jean avait eu son changement pour Brest, il avait dû partir pour gagner son nouveau navire, et cela, dans son propre pays ; il s'y était tellement langui d'elle qu'il en avait demandé son changement, et, un beau matin, il lui était revenu. Il avait trop d'ennui de ne plus la voir ; mais aussi en avait-elle fait des neuvaines à ce bon saint Antoine de Padoue, pendant que son homme était sur l'escadre de l'Océan... Et voilà qu'après cinq ans d'amour, comme dans les livres, au bout d'un mois de permission qu'il était allé passer au village, auprès de ses vieux, il lui écrivait qu'il ne reviendrait plus. La mère se faisait vieille, le père était infirme ; ils le voulaient auprès d'eux et, pour ne pas les contrarier, il démissionnait, prenait une barque de pêche et épousait une cousine à lui, une Bretonne bien honnête, bien gente et bien affable, qui avait quelque bien et cinq ans de moins que lui. C'était elle qui l'avait quasi-demandé, la cousine ! Elle était encore toute petite fille qu'elle l'aimait déjà et qu'il ne s'en était jamais douté. Et voilà. Ça lui faisait deuil de lui écrire tout ça ; qu'elle avait été bien bonne pour lui et qu'il s'en souviendrait toujours.

La Françoise avait lu la lettre sans dire un mot ; son front s'était seulement creusé d'une grande ride. Les lèvres sèches, elle avait replié la lettre et l'avait mise dans sa poche ; seulement, le soir, son dernier client parti, elle saccageait à coups de poing et à coups de pied le petit autel dressé par elle au saint dans sa chambre et tenu caché derrière un rideau, s'emparait de sa statuette, et, jetant un fichu sur sa tête, dégringolait l'escalier et s'enfuyait par la première rue. Elle ne rentrait qu'une heure après.

Le lendemain matin, un de ces marchands de coquillages, en puisant de l'eau de la fontaine pour arroser son éventaire, remarquait la statuette en faïence couchée au fond de la vasque. Il la montrait à la marchande de journaux installée auprès de lui ; des passants s'arrêtaient, des commères s'attroupaient, des boulangers sans ouvrage sortaient des bars d'en face. Il y a deux bureaux de tabac, place Puget. Ce fut bientôt une émeute. On repêchait le saint, on le reconnaissait, des femmes se signaient. C'était un scandale, un sacrilège. On avait noyé saint Antoine. Par les allées Lafayette, où le marché battait son plein, la nouvelle gagnait le Chapeau-Rouge ; des créatures en peignoir s'amenaient en traînant des savates sous leurs talons nus. C'était bien une de ces saletés-là qui avait fait le coup, et, comme un groupe de ménagères

indignées montrait le poing à ces voleuses de santé :

— Non, ce n'est pas elles, mais c'est moi, faisait la Corse en écartant la foule, la foule instinctivement reculée devant la pâleur de cette femme échevelée aux yeux fixes. C'est moi qui ai noyé le saint. Y m'a trompée, trahie, volée. Depuis cinq ans que j' l'engraisse pour qu'i m'garde mon homme ! Mon homme s'rait mort en mer, j'aurais rien dit, c'est son métier, il est marin ; mais le saint me l'a laissé prendre par une aut'femme. Alors, j'ai noyé le saint.

SALUE, « ANGÈLE ! »

— Monsieur, c'est le batelier qui vient dire qu'y faudrait peut-être que ces messieurs et dames se pressent, par rapport au vent qui se lève. Plus tôt qu'on s'ra parti, mieux qu'ça vaudra à cause de la mer.

— Nous sommes menacés d'une si mauvaise traversée que cela ? Diable ! diable !

— Moi, si c'est pour être secouée comme ce matin sur le vapeur, j'aime autant rester coucher ici, déclarait Fanny Marberg.

— Réfléchis, chère amie, que c'est deux jours et deux nuits dans l'île. Le paquebot ne revient qu'après-demain.

— Baste ! il y aura toujours la barque et son batelier.

— Hum ! si nous ne la prenons pas aujourd'hui, nous ne la prendrons pas demain.

— D'autant plus que dans ce pays, quand le

vent se lève, on ne sait pas quand il se couche. »

Et, tout fier de son à-peu-près, Pierre Girard se renversait en arrière, les pouces dans les entournures de son gilet.

La servante de l'auberge attendait toujours notre décision. Henri Mareuil s'impatientait :

— Avec tout cela, nous n'avançons pas. Le batelier est là ?

— Oui, monsieur. Il espère dehors.

— Faites-le entrer.

La fille s'éclipsait et ramenait presque aussitôt un petit vieux, bien propre, la figure ronde, rasé de frais, sauf un bouc en poil blanc, comme ils le portaient tous jadis dans la flotte ; un petit vieux rétu, membru, encore tout vert malgré sa taille un peu voûtée, et dont les yeux très jeunes, d'un bleu de fleur, mettaient une lueur gaie sous les sourcils épais. L'homme en tricot, la vareuse en sautoir, se tenait devant nous. L'œil jovial, la face décidée, il pétrissait son béret entre ses doigts.

— C'est vous, le batelier qui devez nous conduire à la Tour-Fondue ? Nous allons avoir une mauvaise mer ?

Alors, l'interpellé :

— Je n'ai point dit ça, monsieur. J'ai dit que le vent allait se lever, et plus qu'on attendrait, plus qu'on danserait.

— Alors je ne pars pas ! s'écriait Fanny Marberg.

— Alors vous n'partirez point d'main, ni après-d'main, ma belle dame.

Et, avec un clignement de ses petits yeux malins :

— Quand l'mistral souffle, c'est pour trois jours, et il va toujours de plus en plus fort, comme l'chien à Nicolet.

— Tu vois, Fanny !

— Alors partons. Et il n'y a pas de danger au moins ?

— Avec *Angèle* (*Angèle*, c'est ma barque, j'suis patron), avec *Angèle* nous s'rons à la Tour-Fondue à deux heures et demie, et vous filerez doux, sans secousse. Seulement, y faudra être à bord à deux heures moins le quart. Le plus tôt sera le mieux. N'ayez point peur, ma p'tite dame, vous s'rez pas l'quart ballottée comme sur le vapeur de ce matin. A la voile on ne sent pas la vague, pas d'tangage. On n'a qu'à s'laisser aller comme sur une balançoire, et c'est d'un doux ! Un vrai plaisir de demoiselle.

— Mais en sortant de table ? hasardait l'infortunée Fanny.

— Raison d'plus. Croyez-en mon expérience, ma p'tite dame. L'estomac est bien plus solide, la digestion pas commencée. Et puis r'gardez-moi c'te mer-là !

— C'est bien. Nous serons à bord à deux heures moins le quart, mais soyez prêt, vous. Nous

sommes quatre : madame, ces deux messieurs et moi. Vous, servez-nous vite le café, mademoiselle.

Le batelier se retirait.

— Alors c'est bien, faisait-il en s'en allant. J'vous r'tiens quat'places à l'arrière, les meilleures. Pardon, excuse, j'ai encore deux autres clients à prévenir à l'autr' auberge et j'suis invité à prendre le café. A deux heures moins le quart, messieurs, madame ; mon bateau est au bout d'la petite jetée.

— Le vieux filou ! s'exclamait Fanny. A-t-il peur de manquer un client ! Il nous noierait plutôt que de perdre notre passage.

— Un vieux filou, cet homme ! Mais tu ne l'as pas regardé ! C'est l'honnêteté même. Il a des yeux d'enfant.

— Ah ! tu as eu là une fichue idée, Henri, de nous mener à Porquerolles.

— Moi ! Mais c'est toi qui en as eu l'idée. Tu ne vivais plus, tu ne tenais plus en place dans ton envie de visiter les Iles d'Or.

Mais, avec la mauvaise foi des femmes butées dans leur tort, la jolie fille accusait son amant et nous ; c'étaient nous qui l'avions entraînée dans cette maudite équipée. Elle s'en prenait à notre imprudence.

Et elle déblatérait avec raison, d'ailleurs, contre le mauvais état du paquebot, un rouleur de premier ordre que ses dimensions exiguës

livraient sans défense à tous les paquets de mer. Et l'inconfort de ce sabot, la malpropreté de ce pont encombré de cages à poules et de sacs de pommes de terre et la tenue débraillée des autres voyageurs, ces matelots hirsutes, ces mokos luisants de taches.

— Ai-je été assez secouée, moi qui ai une maladie de cœur !

Et dans sa rancune elle niait maintenant jusqu'à la beauté de l'île, le pittoresque de la baie d'entrée avec sa jetée et ses barques de pêcheurs, la flore merveilleuse de sa campagne si constellée de coquelicots et de pâquerettes d'or que les champs y prennent l'aspect de mouvantes mosaïques. L'odeur pénétrante et vivace de tant d'arbustes et de broussailles épineuses aux effluves violents, cette végétation sauvage et forte et l'admirable panorama que l'on découvre du phare, tous les rivages de l'île frangés d'une marge d'écume et la mer épousant de ses vagues les plus petites anfractuosités du roc, elle niait tout.

Exaspérée à l'idée d'une seconde traversée, Fanny niait tout cela. Elle l'avait pourtant admiré, ce paysage, car elle était sensible à la beauté.

Henri Mareuil, Pierre Girard et Forie résignés laissaient dire. Moi seul écoutais, ravi. Ma mysogynie trouvait son compte à constater une fois de plus l'injustice passionnée des femmes.

— L'addition, mademoiselle.

Henri Mareuil venait de consulter sa montre.

— Il est temps de partir.

— Alors on part ?

— On part.

— En route pour la corvée !

Et Fanny Marberg endossait son cache-poussière sans vouloir accepter l'aide d'aucun de nous.

Une heure après, nous étions installés à bord de l'*Angèle*, à quai du petit môle de l'île.

Nous filions maintenant sur une Méditerranée moutonneuse aux lames courtes et dures, courant toutes, on eût dit, à l'assaut de la barque. C'étaient comme autant d'obstacles mouvants que l'embarcation devait franchir. Le vieux patron, assis en avant de nous, ne lâchait pas la voile ; le mistral avait balayé le ciel et toute la côte se précisait, proche, on eût dit, à la toucher avec la main, sous un si cruel éclairage que les tempes en faisaient mal. La tête lourde et le cœur vague, nous nous taisions tous. Le jabotage du vieux patron monologuant tout seul, le regard vers la terre, animait ce silence opprimant.

— Salue, *Angèle*, faisait-il chaque fois que la barque escaladait une vague un peu forte, salue, ma fille ! Une brave garce, allez, qu'mon embarcation. Elle est toute jeune, elle n'a pas plus de deux ans. Ah ! j'pourrais être son père et son

grand-père ; elle a confiance en moi... pensez d'puis l'temps qu'nous naviguons.

— Quel âge avez-vous donc, mon brave homme ? croyais-je devoir à ses avances.

— Moi, d'vinez ?

Et souriant de toutes ses dents et de ses yeux puérils :

— J'ai soixante-seize ans.

— Soixante-seize ans !

— Et ma femme en a soixante-quatorze. Elle est encore plus droite et plus rétue qu'moi.

— Vous êtes de Porquerolles ?

— Non, c'est la femme qui en est. Nous nous sommes mariés quand j'ai quitté l'service.

— Mais vous êtes Provençal ?

— J'vous crois. J'suis d'Hyères. Nous nous sommes fréquentés six ans, ma femme et moi, et vous savez, une nature, une femme, et bien élevée. Nous nous sommes jamais embrassés avant notre noce. Ah ! c'n'est plus la jeunesse d'aujourd'hui ! qué débauche ! C'est pas étonnant, y a pus d'bon Dieu !

— Vous êtes dévot ?

— J'vous crois que j'suis dévot ; faut bien que j'remercie le bon Dieu qui m'a gardé à l'âge que j'suis avec mes deux yeux et toutes mes dents, et j'en ai vu de rudes, monsieur ; j'ai navigué, moi, soixante-sept ans d'ma vie. J'étais mousse à l'âge de neuf ans. D'abord sur un bateau de pêche et puis dans la flotte, et puis

dans la marine marchande. J'ai fait les colonies, la Chine, l'Algérie et l'Amérique sur les Trans-atlantiques et les grands paquebots. J'ai été à Malte, à Tripoli, à Smyrne. J'ai été aussi marin de yacht. Ah ! j'en ai vu, des pays !

— Mais jamais l'Océan, jamais la mer du Nord ?

— Plus souvent, j'vous dis que j'ai été en Amérique ! et Lisbonne en Portugal, et Cadix en Espagne, c'est-y la Méditerranée ? J'connais aussi la Manche. J'ai fait le Havre, Dieppe et Fécamp. J'suis été à Londres. Ah ! où n'suis-je pas allé ? D'abord, quand j'étais sur l'escadre, j'ai fait deux ans à Brest, (et sur une grosse vague qui nous soulevait tous : salue, *Angèle !*) ...Brest, Lorient, Saint-Malo. Ah ! les Bretons, c'est encore plus marin qu'nous, en v'là une race d'hommes ! On peut dire qu'ils ont la mer dans l'sang. Nous sommes pourtant de fins matelots de Port-Vendres à Saint-Jean ; mais nous pouvons point compter avec ces gaillards-là. Les Bretons et les Normands, c'est hardi, patient et endurant, et ça pâtit.

— Et vous reveniez toujours à Porquerolles ?

— Où que j'serais allé ? J'avais là ma p'tite et ma femme. Salue, *Angèle !*

— Et vous naviguez encore à soixante-seize ans ?

— J'vais vous dire. Il y a trois ans, ma femme a trouvé que je m'faisais vieux et que le temps

était peut-être venu de me r'poser et de jouir tranquillement de ma pension de retraité et de nos petites économies. J'ai un franc par jour du gouvernement. Faut vous dire que v'là plus de quatorze ans que j'passe le monde de la Tour-Fondue à Porquerolles et de Porquerolles à la Tour-Fondue, et cela deux fois par jour, et hiver comme été et par tous les temps. J'dis par tous les temps. Quand y a danger pour mes clients, naturellement, je n'mets pas à la mer. « Allons, m'disait ma femme, lâche-moi ta barque. T'as bien gagné d'vivre en rentier, mon homme. » Mais que je lui disais : « Qu'est-ce que j'vais devenir sans mon bateau ? J'vais périr d'ennui. » « Mais grand fada, qu'a m'dit, tu arroseras les légumes du jardin, tu fumeras ta pipe su'l'devant d'la porte, t'iras voir les joueurs de boules sur la place et causer avec les vieux marins comme toi, sur'l'bout d'la jetée ; et puis y a trois fois la semaine l'arrivée et l'départ du bateau d'Toulon ; les distractions d'l'île, quoi. » Bref, el'm'fait un tel cassement de tête que j'lui cède pour avoir la paix. J'vends *Angèle* à un Gênois qui la guignait d'puis bientôt deux ans ; la Marine m'nomme un remplaçant et lui donne une chaloupe à vapeur, une bricole de malheur, sous prétexte que ça va plus vite et que ça secoue moins les voyageurs. Quand j'ai vu cette satanée chaloupe partir la première fois du petit port, sur la tombe de ma mère, monsieur, ça

m'a r'tourné le cœur. Ma femme croyait qu'j'allais être content de prendre mes aises. Ah ! bien, oui, je d'venais fou, j'pouvais pus dormir, je n'tenais pas en place, quand j'voyais une barque, j'avais envie d'pleurer, j'rôdais, j'allais comme un corps sans âme. J'ai cru qu'j'allais tomber malade. N'plus aller sur la mer, c'était au-dessus de mes forces, monsieur. Alors, j'ai racheté *Angèle* au Gênois et cent francs de plus que j'l'avais vendue, et je m'suis r'mis à passer l'monde pour mon compte. Oui, j'fais concurrence à la chaloupe à vapeur ; tous mes clients me sont revenus. Ah ! j'suis bien connu dans l'pays ! i'n'y a qu'les Anglais qui y vont dans cette machine-là, des gens d'on ne sait d'où, des touristes ! Et puis, moi, j'prends moins cher qu'eux : quinze sous au lieu d'un franc, et j'ai pas à me plaindre, j'ai du monde. Tenez, la voilà, cette boîte à macchabées ! ça file, mais ça pue dur. Sentez-vous l'pétrole ? Y a d'quoi vous f... l'mal de mer.

Et, dardant deux yeux de haine sur la chaloupe qui passait, à cent mètres de nous, véloce et raide au ras des vagues :

— Bronche pas, ma fille. Salue pas, *Angèle !*

BORDS DE MARNE

ORAISON FUNÈBRE

— Il n'y a que lui pour découvrir des villégiatures pareilles ! Vous trouvez ça joli, vous autres ? Mais, mon cher Mario, il est infect, votre bord de Marne !

— Des chevelures d'herbe à remuer à la pelle.

— Pardon... à la rame.

— De l'eau vaseuse et une odeur de marécage...

— L'atmosphère de sa littérature. *Trahit sua quemque voluptas*, ce cher Mario aime le faisandé. Cheminées d'usines et pontons à sec, ce décor de banlieue est au niveau de son âme.

— Allez, je vous écoute.

— Et notez que l'Ile-de-France foisonne de dessous de bois et de bords de Seine merveilleux ; mais il a été choisir ce bourbier, mieux, il nous y invite à dîner par trente-cinq degrés de chaleur. Ah ! vous en avez de l'estomac, mon cher.

— La matelote était-elle bonne ?

— Exquise !

— Et les écrevisses épicées à point ?

— A s'en lécher les coudes !

— Mais cette incorrigible odeur de vase...

— Bon Dieu ! voilà bien du bruit parce que les eaux sont basses ! Est-ce ma faute à moi, si les ponts et chaussées ont ouvert les écluses pour nettoyer les canaux ! Le boulevard des Italiens et sa chaussée de bois fleurent bien d'autres relents à l'heure de l'absinthe et vous n'y avez pas l'air d'ici. Voyez, toutes les feuilles de ces peupliers remuent et puis, je ne vous ai pas priées de venir ici, mesdames. Rétablissons les faits : c'est vous qui avez voulu forcer ma Thébaïde.

Le dîner tirait vers sa fin. Mario Bernsthard traitait, ce soir-là, à Saint-Maur une dizaine de Parisiens et de Parisiennes, batistes de soie claire, fanfreluches et volants apparus plus flous et plus impondérables encore dans le voisinage des smokings. Un landau et deux automobiles avaient, au grand émoi du pays, amené les invités du romancier et, maintenant que les riverains, pêcheurs, gargotiers et petits propriétaires de la berge, étaient rentrés dans leur calme un instant troublé par tant de dessous tumultueux et de robes fracassantes, toute la bande joyeuse, dépaysée dans cette banlieue où personne ne notait plus leurs effets de torse et de corsage, toute la bande, d'ailleurs envahie par

le malaise que la tombée de la nuit apporte à l'habitant des villes attardé aux champs, commençait à se venger de la solitude en criblant d'épigrammes l'infortuné Mario.

Lui, impassible sous les traits décochés, dédaignait même d'en sourire. Il connaissait à fond la veulerie d'âme de ses invités ; il eût pu préciser le regret de chacun. La belle madame Hocheuse s'isolait sûrement dans l'évocation d'Armenonville et de sa véranda étincelante de cristaux et de lumière avec le va-et-vient des autos, et les sensationnelles entrées des viveurs et des filles ; la petite madame Stob eût certainement préféré dîner aux Ambassadeurs. C'est la nostalgie des danses épileptiques de Max Dearly qui l'alanguissait ; la grasse madame Painville, parvenue sur le tard par le prestige de ses millions, s'absorbait dans les souvenirs de ses dîners au Cercle du Bois à trente francs par tête ; miss Flossie Vaston rêvait à l'hôtel des Roches-Noires, et tous les autres erraient en pensée sur quelque plage à la mode, tous étonnés de se trouver attablés dans une gargote de banlieue, à une époque où le Code des gens du monde les veut sur la terrasse des Casinos ou dans la salle de baccara de quelque watering-place ordonnée aux malades millionnaires par les grands médecins.

Et l'amertume de leurs regrets donnait à leurs attaques quelque aigreur. Mario les savourait en

silence. La vie avait développé chez lui le goût de toutes les voluptés, et c'en est une des plus délicates et des plus profondes que de savoir exaspérer l'humeur des snobs et des imbéciles. Un crépuscule d'or vert faisait l'eau de la rivière plus claire que le ciel, les hauts ombrages de Saint-Maur s'y dédoublaient avec la précision d'une découpure ; au fond, les arches du pont de Joinville se rejoignaient en orbes dans ce miroir liquide et lumineux. Parfois, une yole glissait dans cette clarté trouble et tout un sillage, on eût dit, de vif argent s'irradiait derrière le rameur ; la blancheur d'un maillot, le hâle de deux bras nus apparaissaient dans une lueur, puis tout retombait dans l'ombre, l'odeur de vase cinglait plus forte et l'eau lourde et grasse retissait sa moire jusqu'à l'arrivée d'un autre rameur.

Mario Bernsthard adorait ces bruits d'eau remuée dans le silence.

— Un spectacle d'ombres chinoises ! C'est à ça que vous passez vos soirées, mon cher ?

Et le petit Cirbey n'étouffait même pas un rire ricaneur.

— Et dans la journée, après la sieste ? car sûrement vous faites la sieste ? interrogeait la belle madame Hocheuse. Que faites-vous de cinq à sept ?

— Moi, rien. Je rêve, je travaille, je me promène, faisait Mario Bernsthart.

A quoi le gros Mounier :

— Ah ! vous ne connaissez pas les bords de Marne ; chaque localité a ses plaisirs. Il y a l'arrivée des trains de Joinville-le-Pont, le café de la Gare où vont les officiers, la partie de jacquet à l'heure de l'absinthe, les journaux de Paris qu'on va cueillir.

— Plaisirs d'estaminet ! soulignait la petite madame Stob.

Le gros Mounier reprenait :

— Ce sont là les plaisirs du matin. Il y a ceux de la journée : l'apéritif chez Convert, à Nogent ; la baignade du ponton de l'École de Joinville (on y vient de toutes les villas de l'île de Beauté), les rencontres imprévues du bal champêtre de Jean Grus, sur l'autre rive, et tout le choix possible des mauvaises connaissances. Notre ami Mario a l'âme idyllique et banlieusarde. Il est, ici, servi à souhait.

— Allez, ne vous gênez pas, j'ai bon dos !

Et Mounier lui bourrait les épaules d'une grosse tape :

— Et note, mon cher ami, que je te flatte en te prêtant ces plaisirs de choix. Je ne te crois pas assez idiot pour t'immobiliser toute une journée, une ligne à la main, à la pointe d'une île. Tu tiens trop à ta peau pour risquer l'insolation. Quant à canoter en yole, sur un lit d'herbes vaseuses où toute chute est définitive, puisque se dépêtrer de ce fumier flottant est

chose impossible, je te sais trop malin pour risquer ce jeu-là.

Mario avait un sourire : en effet, sa mort ferait plaisir à trop de monde. Il tenait à embêter quelque temps encore ses contemporains.

— J'ai encore quelques vérités à leur dire.

— Oh ! des vérités relatives. La morale change tous les deux ans !

— Mais l'hypocrisie ne bouge pas, ripostait le romancier.

— Le maquillage de madame Rinodasti non plus, pouffait la petite madame Stob.

Puis avec la mobilité de sa cervelle d'oiseau :

— Alors, on se noie donc vraiment dans la Marne. C'est une rivière si dangereuse que cela ?

— Si dangereuse que cela !... Non ! mais pourtant assez vorace. Il y a deux jours, un couple s'y noyait.

— Un couple ! Deux amoureux ?

Et toutes les femmes intéressées tendaient instinctivement le cou.

— Deux amoureux, c'est beaucoup dire, mais, en tout cas, un amant et sa maîtresse.

— Mais c'est la même chose !

— Non pas. L'homme était riche et la femme pas. D'ailleurs, la femme a survécu. L'homme seul est mort.

— Un accident ?

— Peut-être !

— Comment, peut-être ? Vous êtes irritant, Mario.

— Un accident, à moins qu'il n'y ait eu suicide. D'ailleurs vous connaissez tous la victime : Jacques Snydaure.

— Jacques Snydaure !...

Ce fut un cri dans l'assistance.

— Jacques Snydaure était ici, à Joinville-le-Pont ?

— Non, à Nogent ! Il passait ses journées sur l'eau ; c'était un enragé rameur. Je le voyais filer presque tous les soirs sous mes fenêtres, la petite femme assise à la barre, lui, les genoux nus entre ses chaussettes et ses caleçons de toile, le torse moulé dans un maillot blanc ; très gentils, tous deux. Ils remontaient parfois jusqu'à La Varenne. Ah ! il ne boudait pas l'aviron.

Jacques Snydaure ! Une stupeur arrondissait les yeux, figeait les sourires. Tous et toutes l'avaient plus ou moins connu. La belle madame Hocheuse avait été en flirt suivi avec lui tout un été, à Cowes ; la petite madame Stob ne rencontrait que lui au Polo ; la grosse madame Painville se souvenait parfaitement l'avoir croisé dans les couloirs du Métropole, au Caire, l'année de son voyage en Égypte, et miss Flossie jouait, tous les hivers, avec lui au golf de Cannes. C'était un garçon si lancé, ce cher Jacques, et un si charmant homme et un si joli

homme aussi avec ses longs yeux bleus aux paupières cillées de noir, son nez aux narines vibrantes et ses moustaches couleur chanvre sur des lèvres si rouges. « Un vrai saint Valentin, faisait remarquer miss Flossie, et bien plus musclé qu'on ne l'eût cru à en juger par sa taille flexible ! » Et ce beau garçon s'était noyé, l'avant-veille, dans cette Marne vaseuse et pourrie d'herbes sales. Il n'avait pas trente ans et n'en paraissait pas plus de vingt-cinq. Une vraie consternation se peignait sur les visages féminins.

Les hommes avaient allumé des cigares.

— Et la petite ? demandait le gros Mounier.

— Mais la petite a survécu, je vous l'ai déjà dit, répondait Mario. On l'a repêchée évanouie ; mais elle est revenue vite à la vie. Ces espèces-là !...

— Comment ces espèces-là ? Vous êtes ignoble, mon cher.

— Oh ! pas du tout intéressante, la petite ; une roulure de Montmartre, un petit bout de femme blanche et menue, d'une blancheur d'hostie ou de champignon de couche, un petit corps frêle et délicat, rongé d'anémie ; un Saxe de boulevard extérieur, mais d'assez beaux yeux marrons et d'admirables cheveux jaunes. Jacques l'avait rencontrée à l'Abbaye de Thélème, c'est tout vous dire.

— Et il s'en était toqué ?

— Lui ! Il en était fou !

— En effet. Pour venir s'enterrer sur ce bord de Marne il fallait qu'il en ait une couche.

— Ce pauvre Snydaure ! En effet, il était prédestiné.

Les hommes, maintenant, remuaient des souvenirs :

— J'ai été au collège avec Jacques. Nous avons fait deux classes ensemble : la cinquième et la quatrième, au lycée Louis-le-Grand. C'était déjà un enfant nerveux et étrange, tantôt comme prostré dans on ne sait quelle songerie au-dessus de son âge ; presque un morose, un taciturne et puis, soudain, c'était un adolescent fébrile, trépidant d'on ne sait quelle excitation mauvaise avec des yeux brillants et des gestes frôleurs, et quel être de caresse ! Il était inquiétant parfois avec ses besoins d'expansion et d'amitié exaltée. D'ailleurs, joli comme une fille, des mains soignées et, déjà, ce regard profond et bleu qui depuis a séduit tant de femmes.

— Joli portrait ! faisait madame Hocheuse, les paupières baissées et la bouche entr'ouverte avec une expression de volupté gourmande, sûrement attardée à quelque précieux souvenir.

Mounier reprenait :

— Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire en lui, c'était l'avidité de son imagination et le furieux besoin de savoir qui travaillait tout

ce jeune être. La mère de Jacques, la belle madame Snydaure, sans être entretenue, était des plus galantes ; elle avait une vie remplie et, les jours de fêtes et les dimanches, oubliait souvent le pauvre Jacques au lycée, préférant révolutionner par ses entrées sensationnelles les calmes jeudis de parloir. Snydaure ne sortait pas souvent. Il se résignait à cet oubli. Un valet de pied lui apportait, le matin, des sacs de friandises et des romans d'Alexandre Dumas qu'il dévorait tout d'un trait. Madame Snydaure était aux Courses, à quelque concert, à ses intrigues ; la lecture absorbait les longues journées des dimanches de Jacques. Mais les lundis il guettait impatiemment la récréation de huit heures, et se jetait éperdument sur nous pour nous demander l'emploi de notre temps : « Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous vu ? Avez-vous parlé à des femmes ? » Le mystère du sexe obsédait déjà terriblement cet enfant, et nous, flattés, rengorgés dans l'orgueil de chimériques conquêtes, nous racontions nos prouesses de la veille et nous mentions, comme de jeunes coqs. Snydaure nous écoutait avec des yeux de somnambule, il buvait nos mensonges comme un philtre et, quand, à bout d'inventions, nous nous taisions fatigués à la longue de notre effronterie, il nous saisissait rageusement le bras et d'une voix rauque : « Invente ! implorait-il, invente ! »

— Comme cela lui ressemble !

Et Cirbey, se versant un grand verre de chartreuse :

— Je l'ai rencontré, un automne, à Venise. Il y promenait une danseuse de la Scala, qui n'était ni très jeune, ni très jolie, mais à qui il avait découvert une voix merveilleuse. Il passait ses journées avec elle en gondole, une gondole drapée de brocarts et de soies fleuries à l'ancienne mode vénitienne. Un tendelet de satin pourpre y avait remplacé le felzé et, couché sur les coussins, il s'attardait la nuit sur la lagune, ne demandant à sa maîtresse que de chanter. Une autre gondole chargée de musiciens les suivait ; des guitaristes accompagnaient en sourdine, et des choristes reprenaient en chœur la chanson de la *Dona bella*, et, toute la nuit, sous le clair de lune complice, cet enfant malade de Jacques Snydaure se grisait de la voix de sa maîtresse et du poison de Venise.

— Et il est venu mourir dans ce jus d'herbes. Les bords de Marne après la cité des Doges ! De quel poison pouvait-il bien se griser ici ?

— Mais du poison de Paris et du pire, celui de Montmartre. Ils se disputaient tous deux comme des chiens, lui et sa petite. Je crois même qu'ils se battaient. Elle le trompait avec tous les canotiers des berges ; c'était plus fort qu'elle. Les rives, ici, sont plutôt mal fréquentées. C'est la villégiature adoptée de ces messieurs, et Nini Bajour s'y retrouvait en famille.

A quoi le petit Cirbey :

— Comment c'était Nini Bajour ? Ah ! tu m'en diras tant ! Il avait eu la main heureuse. Nini Bajour, le petit modèle de chez Rochegrosse ; mais elle n'aime pas ces messieurs, elle monte aussi dans le compartiment des dames seules,

Comme un bétail pensif, sur le sable couchées..

Nini Bajour, c'est toute la lyre, parole ! Elle manque à la collection de Willy ! Nini Bajour ! Ah ! la petite rosse ! Et ils ont chaviré ensemble ? Sûrement il aura voulu la noyer. La petite nage comme une ablette et mon Jacques est demeuré, lui, empêtré dans un tas d'herbes. Il devait mal finir. Mais aussi quelle singulière idée de venir villégiaturer sur les bords de la Marne !

— Je crois que les autos nous attendent sur l'autre rive. Il faudrait héler le passeur, il est près de onze heures, faisait Mounier en consultant sa montre.

La société se levait de table.

UNE FIN

— Et vous vous y plaisez toujours dans votre île, par ces trente-six degrés de chaleur à l'ombre !

— Mais oui, car l'ombre de mes peupliers remue et l'ombre de vos maisons à vous ne remue pas.

— Et la Marne pue toujours ?

— Moins. Les eaux sont remontées, les ponts et chaussées ont daigné fermer les écluses.

— Oh ! vous m'en direz tant.

Les trois amis déjeunaient aux Ambassadeurs. Les stores de soie bise, soigneusement baissés, faisaient presque fraîche l'élégante véranda d'une clarté neuve et nette dans sa décoration blanche adoptée aujourd'hui par tous les restaurants ; mais on sentait dehors que les Champs-Élysées brûlaient.

Mario Bernsthart buvait du thé très chaud dans l'espoir de transpirer moins ; le petit Cirbey coupait sa tisane de Saint-Marceaux de vin

de quinquina. Quant au gros Mounier, déjà plus moite qu'une éponge, il s'ingurgitait bock sur bock et arrosait de bière glacée une évidente dilatation d'estomac.

— Et l'ami Mario en tient toujours pour son île, lui, s'esclaffait le gros Mounier revenant à la charge. Qu'y as-tu donc découvert de si extraordinaire ?

— Oh ! rien d'invraisemblable, mais quelque chose de bien amusant tout de même. Savez-vous qui j'ai croisé, l'autre jour, à la boucle de la Marne ? Elle, installée à la barre, confortablement assise dans le fauteuil d'osier de l'arrière, lui, ramant à force de bras sur le banc d'avant ; tous deux se faisant face, tous deux en blanc comme des fiancés, et elle dévorant des yeux les biceps et les pectoraux du drôle (et le drôle est musclé). Devinez-le ? Vous ne le devinerez pas, car je vous le donne en cent, je vous le donne en mille.

— Attends : Josépha Baster, Josépha des Folies-Plastiques et son lutteur. Elle y aura mis le prix et ce bon Suisse aura lâché sa baraque.

— Non pas. Il ne s'agit ni de Josépha ni de Wilhem.

— Léonie Naudin alors, du Cirque Molier et son coureur de vélodrome. Joinville est tout indiqué pour les lunes de miel de ces sortes d'unions.

— Vous n'y êtes pas. Ce n'est pas plus Léonie

que Josépha Baster. La nouvelle mariée, que j'ai rencontrée entre Nogent et Joinville-le-Pont n'appartient pas à la galanterie. C'est une femme du monde.

— Avec un chauffeur ?

— Et un chauffeur que vous connaissez tous : Étienne Harou, l'ancien chauffeur d'Aliette Steinberg.

— Ce beau garçon blond dont nous la plaisantions à Auteuil et à Armenonville ?

— Parfaitement. Il a quitté l'auto pour la yole et le skiff, mais il est toujours chauffeur.

— Chauffeur à gages !

— Et à de beaux gages, car, les trois fois où je l'ai vu, il portait un maillot de soie blanche brodé à son chiffre et timbré d'un tortil, car la dame est baronne, et on trempe des maillots dans le canotage. D'ailleurs, souliers de peau de daim, grand feutre blanc de Regent-Street, costumé comme un yachtman en Tamise, dernier chic et dernier cri. Ah ! si le gars chauffe bien, la dame éclaire davantage.

— Ah ! ce brave Harou ! Je suis content pour lui.

— Et la dame est mûre ?

— Naturellement, ce n'est plus une enfant. La dame qui casque a toujours passé la cinquantaine et n'atteint jamais ses soixante.

— Ce bon Mario !

Et Mounier, épanoui, soulignait sa joie d'une

grosse tape entre les épaules du jeune homme.

— Et c'est une baronne et nous la connaissons ?

— Vous ne connaissez qu'elle.

— Son nom ?

— Vous ne le devinez pas ? La baronne Hévimeuse.

— La vieille Hévimeuse ! mais elle est divorcée.

— Forcément. Quand Hévimeuse a eu mangé son premier million, la chère âme y a mis le holà. Elle a repris sa liberté et la gérance de sa fortune ; mais, moyennant une rente annuelle, Hévimeuse lui a laissé le droit de porter son nom.

— Et elle est installée à Joinville-le-Pont avec Harou, l'ancien chauffeur ?

— Dans une villa de l'île Fanach, la villa des Liserons.

— La villa des Liserons, ce vieux bébé Jumeau ! non, tu me fais mourir !

Et Mounier suffoquait en avalant un bock. Alors Mario Bernsthart, tout à fait sérieux :

— Cela vous étonne ?

— Nous ! (Et les deux hommes levaient les bras au ciel.) Pas du tout, elle devait finir ainsi.

Et les trois hommes amusés de faire mille et une gorges chaudes.

Cette pauvre baronne Hévimeuse était donc échouée là, dans cette banlieue : elle en avait

revêtu la livrée professionnelle et, pareille aux dames riveraines, promenait les mêmes grâces exténuées, la même chevelure déteinte et les mêmes mines jouisseuses à côté d'un beau mâle masqué de hâle, éclatant de santé, vigoureux comme il sied. Et cette femme avait eu un hôtel aux Champs-Élysées, une villa à Dinard et un château dans le Limousin, tout Paris avait défilé chez elle.

— Quelle déchéance ! faisait le petit Cirbey.

A quoi le romancier :

— Mais non, ce n'est pas une déchéance, c'était sa destinée. Croyez qu'avec ces instincts... matériels et ces besoins extraordinaires d'être encore aimée, elle est bien plus heureuse avec son chauffeur qu'avec Hévimeuse ou tout autre homme de notre monde et du sien, qui l'aurait forcément flouée. Ce brave Harou lui en donne pour son argent. C'est moins dur que de faire du cent vingt à l'heure.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûr. Ces gens-là sont accoutumés à donner un maximum de travail tout à fait au-dessus de nos forces. Il peine à la nuit au lieu de peiner à la journée, car, comme tous les siens, il doit adorer fainéantiser du matin au soir, à peine vêtu, dans l'ombre tiède des saules et la fraîcheur de l'eau.

— Oui, ces gens-là, les écailles leur viennent en nageant.

— Et croyez qu'il n'a jamais mené la vie si heureuse. Quant à elle, elle doit être aux anges ; ni Hévimeuse ni les autres ne l'ont accoutumée à ce parfait amour.

Et les hommes remuant tout à coup des souvenirs :

— Vous souvenez-vous de son premier caprice ? quand, veuve de M. Homerlon, Pinart et Cie, les gros usiniers d'Ivry, elle jeta son dévolu sur Gontran de Freneuse, qui, depuis, s'est fait tuer au Transvaal. Ces Freneuse-là n'avaient aucune fortune, les millions étaient à l'autre branche, à ce Jean de Freneuse qui posa, dit-on, pour *M. de Phocas*. La comtesse de Freneuse, la mère de Gontran, femme austère et dévote et toute dévouée à la carrière de son fils, avait rencontré la grosse Homerlon à Nice. Madame de Freneuse était là en villégiature chez des amis. Comment cette bonne Homerlon s'était-elle faufilée dans le monde assez fermé des Freneuse ? A Nice, le monde a des relâchements inconnus ailleurs. Gontran, venu à Monte-Carlo pour le tir aux pigeons, impressionnait profondément la grosse usinière. Sachant aux Freneuse une petite aisance, la parvenue n'admit pas une minute que le jeune homme pût résister à ses millions ; elle jeta son dévolu sur lui. Fine mouche (l'amour donne de l'esprit aux plus sottes), elle fit d'abord le siège de la mère. Madame de Freneuse, étourdie de tant d'amabi-

lités, résistait d'abord pour la forme, puis se laissait apprivoiser. Les deux femmes se liaient étroitement ; Gontran n'y voyait que du feu. Il était à cent lieues de supposer que cette quinquagénaire marquée songeait à faire de lui un mari. Aussi quand, l'été suivant, les deux femmes projetèrent de visiter ensemble le Tyrol bavarois et les châteaux du roi Louis, ne fit-il aucune difficulté pour accompagner ces dames et les piloter par les montagnes et sur les lacs... Oh ! l'odyssée de ce voyage ! Il faut avoir entendu Freneuse en donner les détails. Tout d'abord s'annonça couleur de rose, mais l'exode bien commencé à Genève se gâta à Lucerne. Madame Homerlon n'admettait pas que Fréneuse sortît et la laissât seule à l'hôtel, le soir. Elle en fit aigrement part à la mère. Madame de Fréneuse répondit que son fils avait trente ans et était libre de ses faits et gestes. A Zurich les choses s'aggravèrent, la grosse veuve devint inquiète, nerveuse. Elle entrait à tout bout de champ et sous tous les prétextes dans la chambre du jeune homme. Elle y pénétrait dévêtue, dans un tumulte de dessous soyeux, les épaules trop parfumées, tantôt pour demander un peigne, des ciseaux ou un flacon d'odeur. Un matin, elle lui demanda de rattacher ses cheveux. Gontran se barricada. Un soir, elle proposa une promenade à deux en barque sur le lac. Le jeune homme ne releva même pas la proposition et

prit son chapeau pour aller au Kursaal. Madame Homerlon eut une attaque de nerfs.

A Constance, la situation empira. La comtesse de Fréneuse vint un jour, toute troublée, communiquer à son fils les plus étranges confidences : Madame Homerlon venait de lui raconter sa nuit de noces. Elle n'avait fait grâce d'aucun détail et madame de Fréneuse, qu'aucune de ses amies n'avait jamais entretenue de pareils sujets, était encore ahurie et frémissante. Madame Homerlon avait donné sur son mari des particularités intimes déconcertantes.

« Mais, c'est une folle », avait déclaré Fréneuse, quand la comtesse éperdue eut ajouté le récit que chacun sait (car madame Homerlon l'a-t-elle assez ressassée à travers le monde), sa brouille avec son fils aîné à cause de la passion incestueuse qu'elle avait inspirée à ce malheureux enfant, et les violences auxquelles elle avait été en butte, un matin que cet énergumène l'avait surprise agenouillée en chemise sur son prie-Dieu. Et ce satyre avait vingt ans ! « Mais c'est de l'hystérie pure, avait déclaré Fréneuse exaspéré. C'est la douche et la maison de santé qu'il faut à cette femme. Croyez, ma mère, que rien de tout cela n'est vrai. Elle le rêve, elle l'invente. Vous allez me faire le plaisir de faire vos malles et demain, dès l'aube, nous quitterons cet hôtel, je ne me soucie pas de vous voir voyager avec une folle à lier. » Ce qui fut

dit fut fait. Le lendemain, les Fréneuse avaient quitté Constance, plantant là madame Homerlon et ses imaginations amoureuses. Ce fut un coup raté, mais la grosse veuve ne se tint pas pour battue. Ces cinquantaines inassouvies sont incorrigibles !

— En effet, d'Hévimeuse l'épousait.

— Oh ! si peu. Vous connaissez l'histoire de la nuit de noces ?

— Raconte toujours ! Il fait si chaud, nous l'avons oubliée.

— Vous savez que d'Hévimeuse était à la côte. Trois écuries de courses et dix-huit mois de liaison avec Ludine de Neurflize l'avaient rincé. La grosse Homerlon et ses millions lui furent une... planche rembourrée de salut. L'usinière devint baronne. D'Hévimeuse croyait que la dame n'en voulait qu'à son titre et avait stipulé les chambres séparées, n'ayant aucune vocation pour le métier d'homme de joie. Aussi, le soir de la cérémonie, les invités expédiés, se fourrait-il avec délices au lit et s'y endormait-il du sommeil du juste. Vers deux heures du matin on grattait à sa porte. Hévimeuse se réveille en sursaut : « Qui est là ? Entrez. » Et la porte s'entre-bâille et la nouvelle baronne d'Hévimeuse apparaît rougissante, frémissante, émue sous le plus savant maquillage, perruque blonde, peignoir de soie claire, ruches et fanfreluches. Alors, Hévimeuse : « Que voulez-vous, êtes-vous

malade ? » Et la nouvelle épousée d'une voix balbutiante : « Je croyais qu'une première nuit de noces, mari et femme dormaient ensemble. » Hévimeuse avait alors un mot de génie : « Dans votre monde, peut-être, mais dans le mien, pas ! » Et, s'étant levé dans son pyjama de surah turquoise, il mettait la baronne à la porte et s'enfermait à double tour.

— Pauvre mère Homerlon ! Et elle a mis un an à demander le divorce ! La patience est une vertu de femme. Avouez qu'elle a bien fait de prendre ce chauffeur ?

— Au moins, avec lui...

— Parfaitement. Dépouillé de l'idéal, l'amour est la plus exacte des sciences exactes et l'on a toujours le tzigane qu'on mérite.

LA PROIE

— Je vous avais promis un beau spectacle, vous ai-je menti ?

— Tu n'as même pas exagéré ! Non, ça vaut le voyage et pourtant c'est dur, la route par trente-six degrés de chaleur.

Et le gros Mounier, se rasseyant dans son cache-poussière de chauffeur, s'épongeait le front et soufflait ; son mouchoir n'était plus qu'un tampon de linge mouillé d'une couleur indéfinissable : la sueur en coulant avait tracé des rigoles roses sur ses joues grises de poussière et lui faisait un masque horrible.

Mario Bernsthart, svelte et pimpant dans un complet de piqué blanc, jouissait en silence de la moiteur et du désordre de ses deux amis ; un mince sourire d'ironie plissait ses lèvres et remontait jusqu'à ses yeux. Mounier et le petit Cirbey étaient venus dîner avec lui. Mario leur

avait recommandé de venir à l'heure de l'apéritif et surtout de venir le prendre avec lui dans l'île ; ils verraient là des choses inoubliables.

L'inoubliable chose était un groupe de trois personnes attablées, comme eux, sur la terrasse et en train de piper avec des pailles des orangeades glacées. Il y avait là deux hommes et une femme, la femme déjà mûre, la gorge évidemment bastionnée et le ventre tassé dans un corset droit sous les plis flottants du peignoir, un peignoir-princesse de léger drap blanc ouvert sur les volants de dentelle d'un tumultueux jupon de soie jaune. Des bas nacrés d'une transparence aguichante moulaient des chevilles assez fines, et des mules de peau de daim blanc chaussaient un assez joli pied ; mais la taille massive, les fanons du cou et la couperose de la face saupoudrée de veloutine, comme une framboise roulée dans du sucre, accusaient l'incurable arthritisme d'une cinquante opulente. De loin, ce visage enflammé et fardé apparaissait mauve sous le jaune des cheveux effrontément déteints ; un collier d'opales et de belles émeraudes aux oreilles complétaient la tenue de la dame. Les deux hommes étaient mieux. Il y en avait un roux et il y en avait un brun. Le torse nu dans des jerseys de soie blanche, le hâle des jambes apparu entre les culottes de toile et les espadrilles de bain, ils offraient tous deux la même anatomie musculeuse et râblée ; tous

deux évidemment fiers de leurs biceps et de la puissance de leur cou. Des petites toques rayées de tennis les coiffaient tous deux... Deux frères appareillés, on eût dit, car ils avaient la même face jouisseuse et camuse, les mêmes yeux clairs sous les sourcils en broussaille et le même sourire carnassier. Deux belles bêtes de proie avec, dans tous leurs mouvements, un air de santé et de force. D'ailleurs, chacun de vingt-cinq à vingt-huit ans au plus.

C'est à l'apéritif de cette cinquantaine enjoaillée, que Bernsthart avait convié Cirbey et Mounier. Cette Cléopâtre attardée était apparue mollement étendue sur un skiff, dans un vigoureux cinglement d'avirons ; puis, du haut de la terrasse, ils avaient assisté au débarquement de la dame.

Il avait été plutôt pénible. Les deux rameurs avaient dû se dévouer. L'arrière-train de Cléopâtre alourdissait son élan ; son embonpoint, son poids surtout l'avaient trahie, le skiff s'était mis à osciller, et, perdant son équilibre, Cléopâtre n'avait pas eu assez de mains pour le soutenir. Le rameur roux avait dû se camper sur le ponton et la tirer de toutes les forces de ses deux bras tendus, tandis que le rameur brun la poussait au derrière. Cet atterrissement à Cythère avait manqué d'esthétique.

Bernsthart, Mounier et Cirbey, embusqués sur la terrasse, en avaient ri aux larmes ; d'autres

consommateurs attablés s'étaient penchés aux balustrades pour ne pas perdre un détail du spectacle. L'entrée de la canotière avait été sensationnelle. Un peu émue d'abord, la grosse dame s'était mise à petonner des petits pas en tortillant une respectable croupe ; mais elle avait repris vite son aplomb, avait ralenti sa marche et, maintenant assise entre ses deux gardes du corps, elle sirotait son orangeade, et ses yeux soulignés de kohl allaient se poser, tour à tour, sur la nuque de son rameur blond et sur les pectoraux de son rameur brun avec une complaisance évidente.

— Il lui en faut deux maintenant, disait Mounier en essayant de visser son monocle sur la saillie de son œil bleu.

— Oui, un gaillard d'avant et un gaillard d'arrière. Ces natures exubérantes ont de gros appétits.

— Je reconnais bien le premier, mais le second ?

— Le second est un coureur de vélodrome.

— Ancien chauffeur d'auto et coureur primé : l'attelage est complet. La baronne ne s'embête pas !

— Voyez, elle les couve du regard et dire que le Tout-Paris des courses et des premières a défilé chez la dame ! le Parc Monceau, le faubourg Saint-Honoré et l'autre, le vrai faubourg.

— *Sic transit gloria mundi !*

— Moi, je ne la blâme qu'à moitié, faisait le petit Cirbey, elle vit selon ses goûts et ses instincts.

— Mais avoue qu'elle a un peu attendu ?

— C'est ce qui l'a déconsidérée. Croyez que, si elle avait arboré cette fantaisie d'allures au lendemain de son mariage, nul ne s'étonnerait de la voir s'isoler en la chaude saison sur des bords de rivières ombreuses, en compagnie de beaux jeunes hommes. Si la baronne Hévimeuse avait débuté dans l'adultère du temps qu'elle était encore madame Homerlon, les jeunes gens qui l'escorteraient maintenant seraient de notre monde. Classée parmi les douairières faciles et généreuses, elle n'eût pas été obligée d'aller chercher les flirts d'automne dans les hippodromes et les garages d'autos.

— Ce Mario, il en a de sévères !

— Non, mon cher, je ne dis que la vérité. A Paris il faut débuter de bonne heure dans sa branche de commerce ou de snobisme. Notre société n'admet que les spécialités ; elle vous classe femme galante, femme du monde, homme politique ou de théâtre, journaliste ou clubman, mais ne vous permet pas de marauder dans les plates-bandes voisines. Il lui faut des talents et des situations sociales, voire des liaisons ou des concubinages, classés et étiquetés ; elle ne les accepte qu'à cette condition. Ce qui

a déclassé la baronne Hévimeuse, c'est d'avoir apporté dans son existence quelque fantaisie. Songez, elle avait toujours été honnête avant son second mariage ; on n'a jamais connu d'amant à madame Homerlon. Avant sa toquade toute platonique pour le beau Freneuse, sa vie avait été unie et réglée comme un cahier de musique et, si cette petite fripouille d'Hévimeuse avait été un bon mari, sa veuve divorcée n'éteindrait pas aujourd'hui ses ardeurs entre un ex-chauffeur d'automobile et un coureur de pistes.

— Très paradoxal en apparence ce que tu dis, mais avec un fond de vérité pourtant.

— C'est inique, mais c'est ainsi. Le grand tort de madame Homerlon est d'être restée vingt-cinq ans vertueuse et de ne s'être décidée pour la noce que sur le tard.

— En effet, nous n'admettons pas les vocations quinquagénaires. Les carrières embrassées après quarante ans dérangent nos prévisions.

— Nous sommes un peuple routinier.

— Trop. Nous ne savons quel accueil faire à la vieille duchesse de Plembroke, à la marquise de Beaucontour et à la grosse madame Astier qui ont rôti des forêts de balais, ont eu des hommes morts dans leur lit, qu'on a descendus par la fenêtre et qu'on a déposés sur des bancs des Champs-Élysées. Pour ces séculaires amoureuses qui ont tué des générations dans leur alcôve et entretiennent encore à l'heure qu'il

est, au vu et au su de tout Paris, des trôlées de petits jeunes gens présentés par leurs pères, après les pères les fils, pour celles-là nous avons toutes les indulgences, toutes les déférences, que dis-je, tous les respects. Celles-là, nous les saluons au Bois, nous nous montrons avec elles à l'Opéra et aux courses, nous allons chasser le cerf et le sanglier, chez elles, en octobre, et nous ne répugnons même pas à serrer les nageoires de leurs petits amis. Il est vrai que la plupart sont titrés.

— Bonne âme, va !

— Et nous n'avons pas assez de dédain pour cette pauvre Hévimeuse, dont le fard s'écaille, tant elle a chaud de nous savoir ici, et qui souffle comme un phoque en louchant de notre côté, car elle nous a reconnus.

— Si j'allais la saluer ! disait le gros Mounier, et il se levait à demi.

— Garde-toi bien. Tu augmenterais son trouble. Pauvre femme ! sa situation est assez fausse.

La canotière aux émeraudes venait de se lever. Elle se raidissait pour passer devant la table des trois hommes. Ses deux rameurs la suivaient ; l'embarquement fut moins périlleux, madame Homerlon, piquée au jeu, retrouvait de la légèreté et même de la grâce pour poser ses souliers de daim blanc sur le bois vernissé du skiff.

La fine embarcation filait comme une flèche

dans un sillage de bulles d'eau ; il y eut un silence.

— Moi, je ne la plains pas, disait le petit Cirbey.

— Pourquoi la plaindrais-tu ? Elle est très heureuse !

— Peuh ! elle finira assassinée.

— Cela, c'est fort possible.

— Comme la mère Leconte et pas mal de vieilles folles du quartier des Martyrs. C'est là le nid des aïeules amoureuses. Les boulevards de Clichy et de Rochechouart à côté ; elles sont sûres de se ravitailler.

— Le fait est que leur avenir est plutôt sombre.

— Vieillir est chose triste pour tous, mais pour ces femmes-là...

— Moi, ces vieilles carcasses enflammées me dégoûtent.

— Je te ferai observer qu'elle, madame Hévimeuse, n'a pas d'enfant. Elle est libre.

— Et son ménage à trois avec ses deux rameurs est encore une chose plus propre que le trafic de la belle madame Nigoret, qui a marié ses deux filles selon son cœur et emplit encore les nuits de ses gendres.

— Et la comtesse de la Noranne, qui, il y a trois ans, à Luchon, eut ce joli scandale avec un croupier de cercle cueilli, un mois avant, à Biarritz. Vous vous souvenez de ce grand brun

aux allures de forban, un Catalan aux yeux d'Andalou que la comtesse traînait partout après elle.

— On avait dit que c'était un cuisinier.

— Mais non, vous confondez, le cuisinier était le sigisbée de la marquise Troïka.

— La Troïka n'a pas encore été dévalisée ?

— Je la crois prudente, elle ne voyage qu'avec du faux ; c'est une vieille mâtine qui connaît les hommes ; mais la comtesse de Noranne, qui les connaît moins, ayant beaucoup moins roulé, en essuyait une amère à Luchon. Vous savez que la comtesse est un peu boiteuse. Cette légère claudication ne dépare pas, d'ailleurs, sa démarche. Elle a pour la soutenir tout un jeu de cannes à poignées de saxe, à boule d'agate, de lapis et de galuchat qui feraient la renommée d'une collection ; elle sait béquiller avec grâce. Myope avec cela comme une taupe, avec d'assez jolis yeux verts, elle manie élégamment le face-à-main et, la bouche encore fraîche, elle est assez décorative aux lumières ; mais des indiscrétions de femmes de chambre l'affirment chauve comme un œuf sous les ondulations mouvementées des perruques. Telle qu'elle demeure, mince et preste, malgré sa taille un peu déviée, la comtesse de la Noranne faisait, cet été-là, les beaux soirs de Luchon ; elle était de toutes les fêtes, y arborait des toilettes de jeune mariée, les mousselines les plus claires, les batistes les

plus tendres et promenait triomphalement son Catalan, moulé dans des smokings fleuris de gardenias.

L'aimé, qui savait à quoi s'en tenir sur les charmes réels de la dame, prit-il un beau jour la corvée en dégoût ou eut-il tout simplement la lassitude de ces exhibitions ? Toujours est-il qu'un matin on trouvait l'oiseau délogé. Le Catalan avait furtivement bouclé ses malles et sournoisement quitté l'hôtel. Un laudau, commandé la veille, l'avait conduit à la frontière. Quand la marquise s'éveillait vers dix heures, il y a beau temps que le galant brûlait les routes d'Espagne. Non seulement le perfide emportait avec lui le portefeuille et l'écrin de la dame, une bagatelle de soixante mille francs, — car ses diamants avaient été heureusement déposés chez son notaire, — mais le monstre avait eu l'astuce de subtiliser en même temps tout le jeu de cannes de la boiteuse, tous les face-à-main et les lorgnons de la myope et tout le lot des perruques... Croyez qu'il eût aussi enlevé les dentiers si la dame en avait eu !

Madame de la Noranne s'éveillait non seulement dépouillée, mais irrémédiablement chauve, presque aveugle et infirme. Comment aller faire sa plainte à la police avec ce crâne d'œuf d'autruche et cette démarche de sirène oubliée sur la grève ? La pauvre femme poussait les hauts cris, mais refusait absolument de se laisser voir ;

elle ne consentit à recevoir le commissaire qu'enveloppée d'un triple voile. Elle en prit la fièvre et le lit, elle eut tout de suite une température de trente-huit degrés. Ce fut un désastre. On dut télégraphier à son gendre, le baron de Romagnac, alors en villégiature en Dordogne. Son autre gendre, le colonel Berthier n'arriva que le cinquième jour. Entre temps, les perruques, les cannes, les valeurs et l'écrin de la malade s'embarquaient à Bilbao et gagnaient le Venezuela. Comme la plupart des titres volés étaient au porteur, c'est une maison de New-York qui en négocia le retour en France. L'affaire coûta une trentaine de mille francs à la famille de la Noranne. Les gendres firent la grimace et une maison de santé possède aujourd'hui l'infortunée comtesse.

Moralité : Les hommes de joie sont toujours des hommes de proie.

— Bien parlé, mon petit Mario, et maintenant, si qu'on irait dîner !

LES VACANCES DE NINIE

— Mais c'est très gentil, ici.

— Tu trouves ?

— Si je trouve ! C'est-à-dire que je ne vais plus songer qu'à ça : un chalet au bord de l'eau pour finir nos vieux jours, Edmond et moi. Ah ! oui, une installation à soi, bien à soi, des meubles payés dans un immeuble dont on ne soit plus les locataires, des arbres, des géraniums, des pavots (moi, j'adore les fleurs), ah ! oui, ce serait le rêve ! Mais d'abord il faudrait être mariés, nous deux Edmond, et puis que sa mère soit morte et que nous ayons gagné, chacun de notre côté ! Mais dans les modes, à l'heure d'aujourd'hui, monsieur Frémaux, quand on n'est pas patronne !

— Vous avez vu les poules, madame Ninie ?

— Si je les ai vues ! j'ai même embrassé le coq.

— Et vous n'avez pas reçu de coups de bec ! il ne s'est pas défendu, le gaillard ?

— Que si ! mais je l'avais pris par les ailes et je le tenais serré entre mes genoux. Alors je lui ai empoigné la tête, et v'lan sur sa crête rouge, une bise comme à mon chéri. Ah ! je connais les bêtes, monsieur Frémaux. Chez mon oncle, à Luzarches, il y en avait d'la volaille !

— Qu'elle est drôle, hein ! faisait à sa femme M. Frémaux paterne.

A quoi madame Frémaux (Lalie dans l'intimité) répondait avec un haussement d'épaules :

— C'est une gosse. Ninie a toujours été comme ça.

— Moi d'abord, la campagne, ça me rend folle.

Et avec un soupir de prisonnière :

— Ah ! quand on sera marié !

— Alors ça vous semble gai, ici ? interrogeait M. Frémaux.

— Si c'est gai ! Mais c'est comme le quai des Tuileries, un dimanche de Grand Prix, quand tout l'monde part pour Suresnes. Si c'est gai ! Mais on s'en ferait mourir.

Et la jeune femme s'administrait une claque retentissante sur le gras de la cuisse.

— Voyons, Ninie, un peu de hors-d'œuvre.

Et madame Frémaux, maternelle, imposait un ravier de tomates et de poivrons.

— D'autant plus que ces saletés-là, moi, je les adore.

Et la jeune femme se servait copieusement. M. Frémaux revenait à la charge :

— Alors, ça ne vous semble pas trop près de Paris, trop banlieusard, comme on dit dans le grand monde ?

— Trop près de Paris ! Mais moi, j'peux pas l'quitter, Paris. Quand j'vois plus les fortifications, le souffle me manque. Edmond m'avait proposé de m'emmener à Vichy pour les courses. Non, ce que j'l'ai remercié ! Qu'est-ce que vous voulez que j'aille faire dans un pareil tohu-bohu ! Plus de douze heures de chemin d'fer, une cohue d'14 Juillet, tous les hôtels combles, les chambres hors de prix.

— Ah ! ça ! Nous sommes allés une année, au 15 août, au Tréport, nous savons ce qu'on nous a pris.

— Et Edmond, toute la journée au pesage, occupé à pointer, pendant que j'ferais les cent pas dans le parc, ça s'rait régalant, hein ! Et il y fait une chaleur, à Vichy !

— Surtout cette année, opinait madame Frémaux.

— Aussi, pour les quinze jours que j'ai d'vacances, j'ai préféré en venir passer huit avec vous... Moi, j'aime ça, le bord de l'eau.

A quoi la grosse Lalie :

— Et encore tu n'as rien vu! C'est à l'heure du bain qu'il faut voir Sailour. Alors, ça s'anime et ça grouille ; il y a une famille sur chaque

ponton, et des femmes et des hommes et des enfants, qui en maillot, qui en caleçon. On peut dire que tout l'pays trempe dans la rivière, et tous les canotiers dans leurs skiffs, dans leurs yoles et leurs chaloupes à vapeur. On peut dire qu'il en sort de tous les garages et qu'on en voit du linge et du beau alors ! Car nous avons d'la cocotte huppée dans le pays !

— Oui, de la grenouille de choix, comme dit Aristide Bruant dans sa chanson du *Bois de Boulogne.*

M. Frémaux citait ses auteurs.

— Et puis, tu sais, Ninie, reprenait la grosse dame, comme ça jusqu'à huit heures du soir, car, à six heures, c'est le retour des maris. Le train les ramène de Paris, eux, les frères, les fils et les petits cousins aussi et les amis de nos amis, et, dame ! quand on a sué toute la sainte journée, par la température qu'il fait, dans un bureau ou dans un atelier, tu penses si on est pressé de piquer une tête et de se rafraîchir le poil. Y en a qui ne se mettent pas à table avant neuf heures, et tout c'monde-là dîne dehors, installé comme nous sur la terrasse ou sous la tonnelle, car ce soir nous dînerons au jardin, Ninie. Pour déjeuner nous aurions eu trop chaud ; on est mieux dans la maison ; et que tu vas t'amuser, ça je te le promets ! ça fourmille tant dans l'eau et sur les berges, que tu dirais une fête foraine. Ah ! oui, qu'tu vas en voir,

de ces gros pères en bras de chemise et de ces grands dadais en costume de bain, les jambes en manches de veste et plus plats que des limandes. Moi, j'sais pas si t'es d'mon avis, Ninie, mais j'trouve rien de plus laid qu'un homme en caleçon de bain.

Mademoiselle Ninie consultée ébauchait une moue dubitative ; la bonne venait d'apporter un saladier de framboises, la conversation déviait et tombait sur les ressources de Sailour. Les primeurs y étaient hors de prix à cause du voisinage de Paris, le poisson seul était abordable et encore le grand nombre de restaurants, — il s'en ouvrait tous les jours de nouveaux, — faisait joliment monter le cours.

Mademoiselle Ninie Fantou, arrivée du matin même chez ses amis Frémaux et encore tout étourdie du voyage, n'écoutait plus la grosse Lalie. Accablée par la chaleur, préoccupée par la digestion un peu pénible de la salade de tomates et de trop de framboises, elle songeait à sa malle qu'elle n'avait pas encore ouverte et, les idées un peu confuses, se demandait laquelle de ses robes claires elle arborerait à cinq heures pour émotionner les berges de Sailour.

— Toi, Ninie, tu es une petite rosse. Tu n'me feras pas croire que tu n'cherches pas à aguicher le fils de nos voisins.

— Ce grand imbécile qui nage avec une bouée

tenue au bout d'une corde par sa mère? Tu es folle, Lalie, une andouille de cette grandeur-là !

— L'andouille n'est pas si mal que cela. Le fils Taupin est beau garçon, mais pour une andouille, ça, c'en est une et une vraie ; mais j'te connais. C'est parce qu'il est encore neuf, qu'il t'a donné dans l'œil.

— Dans l'œil, à moi !

— Oui, ma petite Ninie, ça t'amuserait de déniaiser ce grand coquebin. J'ai eu tort de te dire qu'il l'avait encore.

— Ce grand s'rin couvé par sa mère ! Mais Edmond est cent fois mieux.

— Mais Edmond est un moineau qui n'a pas attendu l'âge pour f... le camp du nid. Tu es vicieuse et ça t'amuserait, je suis sûre, d'effarer cette pauv' madame Taupin.

— Ça, peut-être.

— Tu vois bien. C'est la troisième robe que tu mets depuis avant-hier : une bleue le jour de ton arrivée, une écrue le lendemain (je les ai comptées) et aujourd'hui te voilà en blanc comme une mariée. Tu ne fais pas tous ces frais-là pour rien. J'vais te dire une chose, Ninie, nous sommes très bien, nous, avec nos voisins et ça m'ennuierait beaucoup d'avoir des difficultés avec les Taupin à cause d'une personne qui serait descendue chez nous ; ça contrarierait surtout M. Frémaux. J'espère que notre toit t'est sacré,

Ninie. Aussi promets-le-moi, plus de coquetterie de ce côté-là... hein ?

Mademoiselle Ninie Fantou, rose comme une cerise anglaise, dans un corsage échancré de linon et de guipure d'Irlande, se mordait les lèvres. Il y eut un silence. Les deux femmes causaient, assises à l'ombre d'une véranda tendue de nattes. Un jet d'eau fusait et retombait en pluie sur une grosse boule argentée, soutenue par une faune de terre cuite ; une imperceptible fraîcheur faisait frémir le feuillage crispé des arbres. Dehors, la route poussiéreuse brûlait ; tout à coup on sonnait à la grille ; la bonne traversait en courant la pelouse et revenait effarée :

— Madame, c'est M. Aristide Taupin.

— M. Taupin...

— J'm'en vais, faisait mademoiselle Ninie, je n'veux pas que tu croies que j'fais de l'œil à ton voisin.

Et, toute blonde, dans la clarté verte des feuilles, la jeune femme se retirait.

— N'empêche que tout cela est très désagréable !

Cette fois, c'était M. Frémaux qui, dans l'intimité de la chambre nuptiale, tout en pliant soigneusement ses chaussettes, chapitrait madame Frémaux effondrée en camisole dans un large fauteuil de jonc japonais. Le couple avait éteint la lampe à cause des moustiques, et, tout en

allant et venant dans la chambre obscure, les pieds nus, vêtu d'un seul caleçon et d'un gilet de flanelle (rapport à la chaleur), M. Frémaux entretenait de ses soupçons fondés la stupeur grandissante de sa légitime.

— Toi, tu es aveugle, tu ne t'aperçois de rien ! on cambriolerait devant toi la maison, tu n'y verrais que du feu. Mais ça saute aux yeux, que le fils Taupin est mordu pour elle.

— Le fils Taupin !

— Aristide lui-même. Ah ! elle n'a pas perdu son temps, la mâtine. Il n'y a pas six jours qu'elle est ici.

— Oh ! pour deux ou trois fois qu'il est venu nous demander des graines.

— Des graines ! de la graine de maïs, une plante qui ne pousse que chez toi.

— Maxime !

— Quand je te dis qu'on les a vus tous les deux ensemble au *bal des Chèvres*.

— Au *bal des Chèvres !* M. Taupin. Il n'a pas dansé ?

— Est-ce que j'te dis qu'ils ont dansé ? Je t'ai dit qu'on les avait rencontrés. De là, ils ont été se promener dans le petit bois... et, l'autre jour, quand Ninie est allée à Paris, soi-disant rappelée par sa patronne, je ne sais quelle histoire de modèle à laquelle nous n'avons rien compris, ils sont revenus ensemble par le même train.

— Par le même train ! Madame Taupin n'en sait rien, j'espère ?

— Elle n'en savait rien ce matin, elle le sait peut-être ce soir. En tout cas, elle le saura demain : on ne parle que d'ça sur la berge. Un garçon qui avant n'avait jamais regardé une femme, tu penses ?

— Je vois.

— Et tu devines ce que l'on dit. Ah ! nous sommes dans de beaux draps vis-à-vis des Taupin. Ça nous apprendra à recevoir des traînées chez nous.

— Oh ! Maxime !

— Enfin Ninie n'est pas mariée. Elle vit avec Edmond depuis cinq ans.

— C'est vrai.

— Et Edmond n'est pas son premier.

— Oh ! mon ami, mais nous-mêmes, nous avons vécu longtemps ensemble et quand je t'ai connu...

— Oui, mais moi, je faisais un métier honorable. J'étais déjà dans les assurances et Edmond joue aux courses, et avec quel argent ?

— Mais il est employé chez un bookmaker, tu le sais comme moi.

— A quatre cents francs par mois et il paie des différences de quinze louis, de vingt-cinq parfois et plus ! avec quel argent ! dis, réponds ! celui de Ninie !

— Où vas-tu chercher ça ?

— Et puis tu sais aussi bien que moi les bruits qui ont couru. Edmond était l'ami chéri, mais il y en avait un autre, un gros boursier, qui venait chercher Ninie, deux ou trois fois la semaine, à la sortie de sa maison de la rue de la Paix.

— Oh ! des propos de camarades envieuses ! Ninie est très jolie, elle est élégante...

— Trop élégante ! Et puis, moi, ces gens de courses qui n'ont pas d'argent à eux, ça ne m'a jamais rien dit et puis, veux-tu mon avis ? Tu as la langue trop longue, ma femme. Tu as eu tort de dire à ton amie, mademoiselle Fantou, que les Taupin avaient du bien et je crains que dans tout ceci on en veuille surtout à l'argent de nos voisins.

Le gravier d'une allée criait sous des pas, on marchait dans le jardin. M. Frémaux se risquait sur le balcon. Une silhouette blanche s'ébauchait, escortée d'une ombre noire, dans le clair-obscur des feuillages immobiles ; une voix suppliait, balbutiait, à demi sombrée, ardente ; puis, c'était un bruit de soie froissée que des mains défendaient contre d'autres mains.

— Alors vous ne m'aimez pas ?

— Si, je vous aime, mais je ne veux pas tromper mon amant. Si vous m'aimez, enlevez-moi !

— Vous partiriez ?

— Je partirai.

— La gueuse !

Un petit cri et un envol de peignoir, et le silence et le clair de lune emplissaient seuls la solitude du jardin.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ?

— Les bras m'en tombent.

— Et alors qu'allons-nous faire ?

Et devant le mutisme écrasé de sa femme :

— Eh bien ! moi, je sais bien ce que je vais faire. Je vais télégraphier à Edmond, à Vichy. Je ne veux pas qu'on prenne ma maison pour un...

La même nuit, à une heure du matin, mademoiselle Ninie Fantou, attablée devant un petit bureau, cachetait soigneusement les quatre pages d'une longue lettre à l'adresse ci-jointe :

Monsieur Edmond FAGNIER
Hôtel de Marseille
Vichy.

La lettre se terminait ainsi :

Tu peux arriver maintenant, mon chéri, c'est fait, le poisson est dans la nasse. Tu ne me trouveras plus chez ces bons Frémaux dont je vois monter tous les jours l'honnête indignation. J'ai joué serré, tu peux complimenter ta femme. C'est chez la mère qu'il faudra faire la grande scène et sortir le grand jeu de la fureur, de la « vingince »... serments trahis, amant outragé, le

revolver et tout le tremblement. C'est une vieille poule que tu trouveras tout érupée d'avoir couvé un canard. Elle casquera jusqu'à vingt sacs pour qu'on lui rende son enfant... « Mon enfant, rendez-moi mon enfant ! »

Demain, je serai la maîtresse de M. Aristide Taupin, mais dans deux ans nous aurons une villa au bord de l'eau et nous n'aurons pas besoin de celle des autres pour pêcher le goujon. Je n'aime que toi et t'embrasse sur ta nuque, sur tes moustaches, sur tes lèvres aussi, partout où tu sens bon.

NINIE.

LE JOUG

Nous descendions le fleuve au bruit rythmé des avirons ; nous venions de quitter le petit bras et les hauts ombrages de ses villas. Nous filions maintenant entre des berges plates avec, à droite, l'infini de tristes plaines semées de maigres bouquets d'arbres. C'était à gauche la poussière d'une route longeant le bord de l'eau, route déshonorée de baraquements en planches, garages et guinguettes et même de cheminées d'usines voisinant avec d'hétéroclites chalets en bois ; des noms prétentieux en décoraient les grilles : *Chalet Primevère, Villa Fleur, Le Paradis des Oiseaux ;* paysage d'une laideur suburbaine qu'aggravait encore l'odeur forte de la rivière surchauffée et l'aveuglante réverbération du soleil.

Cuit et recuit par le grand air, la face couleur de brique, un batelier s'escrimait en face

de nous, l'œil puéril sous ses sourcils blanchâtres, la chemise ouverte sur un poitrail velu dégoulinant de sueur.

— Ça tape dur, monsieur, hein !

Polard, assis à côté de moi, ne relevait même pas le propos.

Je l'avais rencontré la veille, en rôdant au hasard des berges, dans un des bals qui pullulent entre Marville et Sailour. Chassé de Paris par la chaleur de cet affreux été, Polard s'était offert quelques jours de villégiature. C'est la plus canaille et la plus laide qui l'avait séduit ; relents de fritures, échos de guinguettes et tiédeur odorante des guinches, où se trémousse et s'exténue d'étreintes une jeune humanité malpropre ; tout cela parlait au cœur et aux sens de ce parfait enfant des faubourgs.

Né entre Ménilmontant et la Villette, fils d'un ébéniste et d'une femme de ménage, Polard avait dans le sang l'air et la boue de Paris ; il en avait la nostalgie même à Asnières, et il fallait cette canicule implacable pour l'avoir décidé à quitter la ville.

Je le connaissais de longue date, je l'avais toujours connu exerçant strictement les métiers les plus vagues.

Des couloirs de l'*Événement*, où j'avais remarqué sa mine éveillée et gouailleuse, comme l'intarissable esprit d'à-propos de son bagout, je l'avais retrouvé marchand de journaux, puis de

billets, camelot, commis de bookmaker aux courses et même secrétaire de journalistes de sport ; mais, débrouillard comme pas un, Polard était plus souvent patron qu'employé et, quand il exerçait un de ces vagues métiers de la rue que traque avec tant d'acharnement la police, il dirigeait toujours les équipes et déployait de véritables ruses de chef de bande à passer, lui et les siens, à travers les agents ; avec cela foncièrement honnête, ayant des condamnations et des casiers judiciaires l'instinctive horreur de l'hermine pour la tache ; porté sur sa bouche, friand des bons morceaux, pas buveur pour un sou, sensible au bien-être, mais aimant sa liberté avant tout, une espèce de bohème méthodique. Polard, ayant eu les pires fréquentations, était aussi ferré qu'un policier sur les bas-fonds de Paris.

Ravi de la rencontre, j'avais invité Polard à déjeuner pour le lendemain. Polard n'aurait pas été Polard s'il avait su résister à la matelote d'anguille et aux écrevisses à la bordelaise, renommée justifiée de mon auberge. Nous avions arrosé le tout d'un joyeux vin blanc et, le café à peine bu, nous avions hélé un marinier pour la légendaire partie de canot...

Les lignes foisonnaient dans ce coin de rivière ; tous les pêcheurs du pays semblaient s'y être donné rendez-vous ; toute une flottille de barques et de bateaux plats s'essaimait là de place en

place, chaque embarcation demeurait stationnaire, et sur chacune d'elles se profilait, coiffée d'un chapeau cloche, la traditionnelle silhouette d'un pêcheur. La plupart étaient debout, la ligne à la main, mais d'autres avaient apporté des chaises et, confortablement assis en pleine rivière, observaient attentifs le flottement des bouchons. D'autres enfin pêchaient, installés sur la pente des berges. Notre arrivée dérangeait à peine ce cénacle ; quelques têtes se levaient et des sourires complices répondaient à un petit salut de Polard.

— Vous les connaissez ? lui demandai-je.

— Parbleu, d'anciens copains, des barbeaux arrivés.

— Des barbeaux ?

— Oui, des m..., et Polard lâchait le mot tout à trac ; c'est leur pays ici ; Marlespont est leur villégiature, poissons de mer en vacances en eau douce. Ce sont de bons garçons.

— Ah !...

— Et ils se la coulent douce. Ils ont, pour la plupart, leur femme en maison et ils n'ont madame sur le dos qu'une fois la semaine. Madame rapplique le dimanche ou le lundi, quelquefois les deux jours de suite, et ces jours-là, dame, ils peinent ferme. On promène la poule toute la journée en skiff. Ah ! on fait marcher les biceps et suer un peu les rames ; toutes les gigolettes sont folles du canot ; et puis, on va au bal, on flâne

d'un établissement à un autre. Oh ! il s'en avale ici, le lundi, des apéritifs. Et quand les bras sont fatigués, en avant les jarrets. Dans ce monde-là on aime encore la valse ; et puis on se baigne et puis on picte et puis on dîne en famille, on s'envoie des douceurs. La plupart, ici, sont montés en ménage, installés en villa et on s'envoie des salades de tomates et des matelotes d'anguilles et des fritures de goujons ; ces messieurs ont fine bouche ; et puis après, quand on a bien sué, bien bafré et bien bu, au dodo avec le petit homme, et la grasse matinée du lendemain matin. Non, ces messieurs ne chôment pas ces deux jours-là ; il est vrai qu'ils se reposent tout le reste de la semaine. Cinq jours sur sept, ils n'ont qu'à lézarder au soleil. Madame est rentrée à Paris ; ils sont bien tranquilles, rien à faire qu'à soigner leurs fièvres.

— Et c'est madame qui paie ?

— Comme de juste. D'ailleurs, vous me faites parler, monsieur Jacques. Vous en savez là-dessus aussi long que moi ; vous n'êtes pas sans les avoir remarquées depuis dix jours que vous êtes ici. Rien qu'à leurs peignoirs roses, à leurs tignasses jaunes et leurs poires maquillées, trop de rouge aux lèvres et les yeux noircis, ça se reconnaît tout de suite.

— Ah ! ce sont d'heureux lurons, ils ont la vie belle ; et vous, Polard, vous n'enviez pas leur sort ?

— Moi ! — et les yeux du camelot s'illuminaient, bleus comme une flamme d'alcool, moi, envier cette vie-là ! moi, être aux ordres et aux caprices, aux *oui* et aux *non* d'une gothon ; moi, manger d'ce pain-là : me faire engraisser par une femme, quand j'ai mon intelligence d'homme, mes deux mains et mes deux jambes ; mais vous n'm'avez pas regardé, monsieur Jacques ; mes bras ne sont pas des nageoires et puis, moi, dépendre d'une poule ! Ah ! ça me r'tournerait le sang. Une femme me commander, à moi !

— Mais vous m'étonnez, Polard. Je croyais que ces messieurs étaient les maîtres.

— Les maîtres, eux ! Ils sont les chiens couchants de madame et ils obéissent au doigt et à l'œil. On ne connaît pas la vérité sur la vie des souteneurs. Autrefois, peut-être, avant la loi sur le vagabondage spécial, pouvaient-ils parler sec ; mais maintenant c'est madame qui commande et ferme, j'vous assure. C'est vrai que ce sont elles qui raquent, mais elles en ont pour leur argent. Tous ces pêcheurs que vous voyez là, il n'faudrait pas qu'il leur prenne l'idée d'aller faire un tour à Paris en l'absence de leurs femmes. La villa est louée à leur nom, mais il faut qu'ils la gardent ; pas l'droit de se donner de l'air hors du patelin choisi. La balade pour ces dames, c'est le paillon. On leur met la ligne à la main : « Et maintenant, mon chéri, guette

l'goujon. » Il faut qu'ils restent là à attendre le bon plaisir de la patronne, comme la patronne, là-bas, attend l'bon plaisir du client. On croit que c'est par amour qu'elles ont toutes un p'tit homme, non, c'est par vice, monsieur Jacques. C'est pour infliger à un homme toutes les avanies qu'elles avalent des autres, la revanche du métier, quoi ! Une femme, c'est si criminel, c'est toujours plein d'idées de vengeance !

— Polard, Polard, je crois que vous vous emballez.

— Je ne vous dis pas qu'il n'y en a pas de chipées ; mais sur dix femmes y en a bien huit qui prennent un homme rien que pour ravaler l'mâle : ça leur dilate la rate. Elles en voient de toutes les couleurs dans le métier ; mais ce qu'elles se rattrapent, quand elles s'y mettent ! J'en ai entendu qui parlaient à leurs amants comme on n'parlerait pas à un chien, monsieur.

— Et eux supportent ça ? Ce ne sont donc pas des hommes ?

— Oh ! ils allongent parfois une gifle à la patronne, mais ils se rebecquètent tout de suite après. Où iraient-ils, les pauvres ? Allez, ce sont des esclaves, ils sont bien matés et dressés. Quand on a tâté de la paresse, monsieur Jacques, c'est bien fini, on ne r'monte plus le courant. Un homme qui s'est laissé engraisser, autant dire un homme à la mer, coulé. C'est pour ça qu'il devient poisson.

— Mais...

— Il n'y a pas de mais, monsieur Jacques ; la plupart de ceux-là étaient de bons ouvriers, même des employés aux écritures. Par veulerie ils ont quitté leur métier, car c'est toujours la première chose qu'elles exigent de vous, les mâtines, c'est qu'vous n'fassiez plus rien pour être plus à leur dévotion. C'est comme ça qu'elles vous mettent sous leur dépendance. Quand on s'est laissé nourrir des années sans rien faire, allez donc reprendre un ancien métier ; les poils vous ont poussé dans la main et personne n'a le cœur de s'les arracher, les poils. Ceux-là, la femme les tient par la fainéantise, l'amour du bien-être, le dégoût du travail, un tas de lâchetés : c'est l'joug ; mais y en a pour qui c'est encore pire. Parmi ces malheureux il y en a qui n'ont pas la conscience très nette. Sans parler des interdits d'séjour et d'ceux qui ont un dossier, y en a qui ont commis des mauvais coups, cambriolages, monte-en-l'air ou agents assommés et qui ont passé à travers la police. Ces coups-là, la femme les connaît toujours, parce que la première chose que fait une poule avisée, c'est d'faire jaspiner l'homme au lit : on babille toujours sur l'oreiller, et les coups à la manque dans l'passé d'un homme, c'est autant d'atouts dans la main d'une femme. Une fois rancardé, y n'faut pas que le gonze bouge. Y n'peut plus élever la voix, celui-là qui a raconté

ses affaires. Il sait c'qui l'attendrait s'il lui arrivait de broncher : madame irait tout simplement le dénoncer à la Préfecture... Une tête de femme, ça sonne toujours la casserole, et, quand on lit dans les faits divers des assassinats de ces dames, on n'sait pas combien ont payé pour avoir donné... Ah ! monsieur Jacques, y en a qui sont si criminelles qu'elles vous pousseraient à faire du vilain, rien qu'pour avoir barre sur vous après et vous tenir dans leurs petites menottes, vous, un gars costeau, encore honnête la veille, à leur convenance, pieds et poings liés.

— Mordieu ! quelle misogynie ! Polard, je ne vous savais pas cette haine féroce du beau sexe.

— Ça n'est qu'trop vrai, allez, monsieur ! moi, qui suis dans l'pays, je peux vous dire que monsieur vous a dit la vraie vérité.

Le batelier venait de lâcher ses rames. Lui aussi donnait son avis et corroborait les théories de Polard de son expérience.

Le camelot reprenait :

— C'est que je suis payé pour les connaître. Si j'avais voulu, moi aussi, j'en aurais mangé. On n'est pas joli, joli, mais quand j'avais vingt-cinq ans, faut croire que j'avais une frimousse qui leur revenait. J'ai peut-être eu pour ma poire plus de gonzesses qu'un banquier n'en a jamais eu pour sa belle galette, et des jeunes, des jolies, des rupines et avec qui j'n'ai jamais casqué.

Parmi celles-là (j'étais alors pointeur pour un bookmaker et j'faisais les champs de courses) y en avait une qui voulait absolument se mettre en ménage avec moi. J'y consentais ; mais, après une bordée de huit jours, j'lui déclarais que j'allais reprendre mon travail et r'tourner chez mon patron. Ça n'faisait pas son affaire. La voilà qui pleure : « Je l'aimais donc pas! et pourquoi n'voulais-je pas rester avec elle puisqu'elle en gagnait assez pour deux ! etc., etc. », et tout ce qu'elles disent dans ce cas-là. J'lui réponds non. « Va-t'en, qu'elle m'dit alors, j't'ai assez vu. » Huit jours après, elle était dans mon cinquième à me d'mander pardon, à m'faire des excuses. « Fallait que j'revienne, j'étais sa vie, elle n'pouvait pas s'passer de moi. » Je cédais. Entre temps, j'avais gagné pas mal aux courses et j'm'étais frusqué à neuf ; j'avais même acheté une paire de bottines de quarante francs. Ces bottines-là lui tiraient l'œil. Nous étions descendus déjeuner chez l'marchand de vin. « Comme t'es nippé, m'dit-elle ; t'as donc dévalisé quelqu'un ? » « — Tu n'es pas folle, que j'lui réponds, tu sais qui je suis. » Alors, elle, avec un mauvais rire : « Va, on sait ce qu'l'on sait, tu es comme les autres. » Et voilà qu'elle me dévide tout un chapelet de cambriolages, d'attaques nocturnes et de batteries d'agents, qu'on aurait dit qu'elle récitait les faits divers d'un journal. « — Toi, t'as trop de vice pour moi, ma p'tite »,

et je m'levais, la plantant là, oubliant, il est vrai, d'payer l'addition.

Le lendemain, la police était chez moi. Ma gothon avait porté plainte. J'l'avais lâchée en lui emportant un porte-monnaie contenant deux cents francs, plus une broche et une paire de boucles d'oreille : une valeur de cinq cents francs en tout. Heureusement que j'travaillais. J'pus donner un alibi. Quant aux boucles d'oreille, la broche et le porte-monnaie, on r'trouvait l'tout dans la paillasse à madame. Elle m'avait chargé, accusé par méchanceté et rien que des menteries ; mais j'en fis pas moins huit jours de prévention et j'passai, j'vous le jure, un mauvais quart d'heure à l'instruction, chez le juge. Sans compter qu'avec un autre patron je perdais ma place, et c'est bien là-dessus qu'elle comptait, la gueuse.

Voilà les femmes !

BORDS DE SEINE

CHEZ GUILLOURY

Il y a huit ou dix ans, quand, bien portant encore et travaillé par je ne sais quelle curiosité malsaine, je fréquentais les berges du Point-du-Jour, attiré là par le pittoresque des types rencontrés et, je l'avoue, par le péril même des promiscuités louches, entre tant de mauvaises connaissances, je fis celle d'un assez curieux personnage. Ancien souteneur ou lutteur de foire aujourd'hui rangé des voitures et établi à son compte aubergiste-cabaretier, cet homme, à la face d'apoplexie, au biceps d'athlète, jovial et rond comme une pomme, avait demandé à me connaître : la commission me fut transmise par le marinier même, qui devant lui avait prononcé mon nom. Guilloury, ajoutait le commissionnaire, vendait des meubles anciens ; il avait une commode Louis XVI, des flambeaux Empire et une pendule que des messieurs de Paris étaient

venus voir, et puis des livres rares ; bref, un tas de bibelots et l'on me savait amateur.

Une après-midi de paresse, je me laissai conduire chez Guilloury. Oh ! l'impression de cette première visite, par une terne journée de novembre, dans cette auberge du bord de l'eau, ce bord de l'eau sinistre avec ses guinguettes à l'abandon, ses gymnases démantibulés et cette débandade de baraquements à demi effondrés, anciens bals de rôdeurs et guinches à tonnelles, que le printemps fait pousser autour des fortifications !

L'établissement Guilloury, situé à près de douze cents mètres du viaduc du Point-du-Jour, était une assez grande maison assise en contrebas du chemin de halage ; au premier étage courait sur toute sa façade une longue galerie à jour où s'ouvraient des chambres, nids d'amour à l'heure ou à la nuit pour ces messieurs de Montmartre et de la Chapelle, les beaux lundis de printemps et d'été, quand les hospitalières maisons closes du Trône et de la rue Joubert laissent envoler leurs trôlées de donzelles. Oh ! il devait s'en passer de belles chez Guilloury ! Mais, ce jour-là, sous ce ciel de suie et la rouille de ses vignes vierges, l'établissement Guilloury et sa galerie à jour me firent l'effet de l'auberge de Saltabadil. Un vrai coupe-gorge que ce cabaret isolé dans ce paysage d'hiver, au bord de ce fleuve aux eaux plombées avec, pour horizon,

les saules dépouillés de l'île des Vaches et, plus loin, les cheminées d'usines d'Issy.

Quand nous y arrivâmes, deux terrassiers crottés jusqu'aux épaules buvaient au comptoir dans une vaste salle encombrée de tables et de bancs de jardin : une assez jolie femme pâle, émaciée, touchante de cette joliesse maladive de tant de Parisiennes, y trônait, enveloppée de lainages. Mon guide ayant décliné mon nom, la jeune femme, soudain toute rose, sortait du comptoir pour aller au seuil de la cuisine appeler Guilloury.

Il m'alla tout de suite, ce cabaretier du bord de l'eau, avec sa grosse face réjouie, sa large bouche fendue jusqu'aux oreilles et le ballonnement de son ventre et de ses joues qui en faisaient comme un énorme poussah. Il vint à moi, les mains tendues, comme une vieille connaissance, me chatouilla délicatement l'amour-propre en m'avouant suivre tous mes articles, et m'emmenait aussitôt voir ses meubles anciens, ses curiosités. La commode était hideuse et les flambeaux un grossier surmoulage, mais les livres, imprimés les uns sur chine, les autres sur vélin, avaient les plus belles reliures et, gaufrés au petit fer, ornés de précieux frontispices, constituaient des éditions fort rares. Mais Guilloury ne les vendait pas. A aucun prix il n'aurait consenti à s'en défaire ; il avait pour ses bouquins un amour d'avare et de bibliophile, et c'est avec

un tremblement dans les mains qu'il me faisait admirer les fers d'un exemplaire des *Fleurs du mal*, première édition de Poulet-Malassis, et trois fantastiques eaux-fortes inédites de Tony Johannot pour illustrer *Gaspard de la Nuit ;* car, à ma grande surprise, ce cabaretier-brocanteur était un littéraire. Autrefois tout au début de sa carrière, avant de rouler dans je ne sais quels invraisemblables et équivoques métiers, il avait été commis de librairie et, qui mieux est, le premier commis de Poulet-Malassis, l'éditeur des romantiques. Guilloury avait connu familièrement Charles Baudelaire, et Gérard de Nerval ; il avait fréquenté l'hôtel Pimodan avec Théophile Gauthier, pris part aux fameuses débauches d'opium du cénacle des *Jeune France*, visité, au lendemain de la mort de Gérard de Nerval, cette ruelle infâme de la Grosse-Lanterne et le bouge où le poète fut trouvé pendu, et abondait sur les hommes de cette époque en détails et en anecdotes du plus captivant intérêt.

Particularités de caractère et de costume, traits de mœurs et manies sur les personnages qu'il avait fréquentés et connus, ce Guilloury était une source intarissable. Je me liai spontanément avec ce gros homme plein de souvenirs et qui parlait de ses morts avec une tendresse et un orgueil vraiment touchants. Le temps, qu'il avait passé dans la librairie, était pour lui la belle époque de sa vie et il ne se lassait jamais

de la raconter. Je me mis à fréquenter assez assidûment, ma foi, le cabaret du bord de l'eau.

L'établissement Guilloury ! Que de bonnes journées j'y ai passées, l'œil un peu vague, attablé devant certain petit vin blanc aigre et suret comme du chasselas trop vert, tandis qu'infatigablement Guilloury, tout gaillard au souvenir de ses belles années, me dévidait le fil de ses histoires ! Madame Guilloury, fine, attentive, m'encourageait d'un bon sourire du fond de son comptoir... Madame Guilloury ! Elle ne l'était pas encore, mais devait le devenir bientôt pour légitimer la naissance de deux marmots râblés et membrus, comme leur père, avec la même tête drolatique de poussah.

Mais, à la vérité, si je m'étais pris d'amitié pour ce couple de déclassés, je goûtais beaucoup moins les habitués de l'établissement et surtout la clientèle du lundi. Les jours ordinaires, cela passait encore ; c'étaient des terrassiers, des charretiers engagés sur le chemin de halage, des ouvriers retour de leur fabrique et des mariniers du bord de l'eau, un peu chapardeurs, un peu pillards même et qui faisaient volontiers des feux de joie avec les embarcations trouvées à la dérive, mais bons garçons au demeurant ; et puis l'eau douce a ses pirates.

Mais le lundi, mon Dieu ! quel public de bagne et de maison centrale, quand tout Montmartre

et tout Saint-Ouen descendaient en masse faire la fête dans les guinguettes de Billancourt et que bookmakers, marchands de billets, bonneteurs et cambrioleurs même venaient, bruyants et houlant des épaules, s'installer en maîtres sous les tonnelles de Guilloury ! En face, dans l'île des Vaches, tout Grenelle et Montparnasse, vestes de toiles et cottes de velours, valsaient aux sons vinaigrés d'une musique phtisique ; les danseuses y étaient en taille et en cheveux. Chez Guilloury, au contraire, c'étaient les robes de soie et les chapeaux hérissés de bouquets des pensionnaires des maisons closes, des danseuses de bals publics à la mode, des célèbres et des patentées comme la Môme Chester ou la Maflue ; toutes, ce jour-là, parties de leur meublé, le cœur à la tendresse et le porte-monnaie garni, en veine d'aimer un beau petit homme... Et, le soir, c'était chez Guilloury des refrains de café-concert beuglés à voix d'ivrognes, des bruits de bouchons de champagne, de vaisselle brisée, de jupes qu'on froisse et des cris de femmes qu'on viole, et quelquefois, plus avant dans la nuit, des hurlements de bête égorgée et des coups de couteau.

« Vous finirez par vous faire assassiner, répétais-je sans cesse à Guilloury, un de vos clients vous plantera un soir son eustache dans le bas-ventre et, n-i, ni, ce sera fini des franches lippées et des beuveries que vous aimez tant, mon pau-

vre vieux » ; car j'affectais en lui parlant le jargon moyenâgeux des *Contes drolatiques*, dont Guilloury était entiché ; mais lui secouait ses larges épaules : « Moi, pas de danger ! Ce sont tous des poteaux, des aminches. Ils se feraient découdre plutôt que de toucher à un poil de ma peau. Où iraient-ils, d'abord, si la cambuse était fermée ? C'est pour eux la maison du Bon Dieu, que l'établissement Guilloury. L'endroit est sûr comme une chapelle et, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu de descente chez moi. Je ne trinque pas avec la *renife*[1] et on n'a jamais mangé le morceau au cabaret de l'*Éperon d'or ;* les camarades le savent bien. Aussi je suis sacré pour eux, comme vous l'êtes aussi, vous, monsieur Jean, parce qu'on vous a vu chez moi et avec moi, qu'on vous sait un bon fieu et un ami, quoique un peu jaspineur par métier. Mais vous ne travaillez pas chez le *bavard*[2], comme un tas de vos copains, et vous, vous pouvez vadrouiller dans tout Paris et à l'heure que vous voudrez, il ne vous arrivera jamais rien dans la *soce*[3]. Pour nous, vous n'êtes pas un *pante*[4], et cette réputation-là, c'est comme si vous aviez l'anneau de Salomon au doigt. »

J'ai déjà dit que Guilloury avait de la littéra-

1. La police.
2. Le juge d'instruction.
3. La compagnie.
4. Bourgeois.

ture, et, tout fier de sa clientèle hétéroclite, il lui arrivait parfois de reprendre : « Et il en a passé chez moi pourtant, des célèbres et des fameux que la police a longtemps cherchés, et sans jamais mettre la main dessus, et il en passe encore ! Ainsi, moi qui vous parle, j'ai eu l'honneur de servir et de loger souvent Eyraud, oui, Eyraud de l'affaire Gouffé et sa maîtresse, Gabrielle Bompard, une mâtine qui n'avait pas froid aux yeux, mais quasi-bossue, nouée, basse sur pattes, pas le genre de femme que j'aurais aimé, moi.

« Eyraud, comme vous savez, habitait Sèvres ; il venait souvent avec Gabrielle manger une friture à l'*Éperon* et puis, dans la belle saison, il leur arrivait de coucher. Ils prenaient la chambre là, sur la galerie, celle qui domine la Seine. On en a une vue, là, le matin ! Ah ! oui, mon bon monsieur, que j'en ai vu défiler des types dans ma maison et que j'en sais, moi, des histoires ! »

LE FIACRE

— Si vous n'avez jamais attrapé de horions au milieu de votre clientèle, vous m'avouerez bien pourtant avoir eu quelquefois le petit froid de la peur, disais-je à Guilloury un soir que, retenu par le ménage à dîner, nous causions tous les trois dans la cuisine de l'*Éperon d'or*. Ça ne se commande pas, ça, la peur.

— Moi, la *frousse?* Jamais. Connais pas ça, la peur !

Et Guilloury se carrait dans l'orgueil de ses larges épaules. Je me tournai vers la jolie madame Guilloury en train de dodeliner un des petits Guilloury sur ses genoux.

— Et vous, madame, nerveuse et fine comme vous l'êtes, vous aimez cela les rixes et les couteaux tirés de vos beaux clients du lundi !

— Plus souvent qu'un d'eux toucherait à ma femme ! s'érupait Guilloury. Ma femme, c'est pour eux comme la Vierge pour les marins ;

et les plus sales traînées (car il en vient ici, des fois : il faut bien que tout le monde vive), les plus sales traînées, vous dis-je, monsieur Jean, des femmes qui n'ont que l'ordure dans la bouche, ne risquent jamais un mot devant Corisande.

Car elle s'appelait Corisande, comme une dame de beauté de la cour des Valois, la blonde et mélancolique madame Guilloury, et, si elle ne contredisait pas son mari, son sourire en disait long sur la soi-disant retenue des donzelles et, tout en caressant de la main les cheveux de son enfant :

— Edmond dit vrai, monsieur. Nous recevons ici ce qu'il y a de plus crapule.

Et comme je m'inclinais, flatté, elle haussait les épaules avec un joli clignement de paupières et poursuivait :

— Tout ce qu'il y a de plus crapule, je ne me fais aucune illusion là-dessus ; et je dois le dire, sacripants peut-être en dehors de chez nous, mais ici le cœur sur la main, bonne paye, jamais d'ardoises comme dans les crémeries d'ouvriers, et même des égards.

Et elle me désignait une gerbe de lilas blancs, tout étonnés de fleurir dans cette cuisine d'auberge de banlieue.

— Oui, c'est le gros Édouard de la Bastille, qui nous a apporté ça ! s'exclamait Guilloury. L'autre jour *Bath-au-Pieu*, vous savez, le petit

brun des Batignolles, le petit de l'*Œil-crevé* ne nous a-t-il pas apporté du mimosa, des fleurs de Nice, comme dans la haute ? Ici, je vous l'ai déjà dit, ce sont des anges du paradis. On leur donnerait le bon Dieu sans confession.

— Et comme ça serait prudent, faisais-je en me levant de table.

La demie de huit heures venait de sonner à l'horloge de campagne debout dans sa gaine.

— Allons ! je vois que c'est ici l'Arcadie, l'Arcadie des brigands transformés en bergers. Mais il se fait tard et je crois que la neige a cessé de tomber.

Et posant la main sur l'épaule de Guilloury :

— Vous me reconduisez, j'espère ? Je ne me soucie pas, moi, de m'en aller seul par la berge.

— Oui, on vous reconduira, quoiqu'y ait pas de danger, mais vous resterez bien encore une heure avec nous. Nous allons prendre du punch maintenant.

— Edmond, hasardait alors madame Guilloury, M. Jean a raison, il vaut mieux s'en aller maintenant. La neige ne tombe plus. » Et comme son mari la regardait étonné. « Et puis j'aime mieux te le dire, je ne me soucie pas non plus de rester seule ici, passé dix heures.

— Comment, tu as peur, maintenant !

— C'est que je te connais ! Quand tu reconduis M. Jean, un cigare au bureau de tabac, un grog au concert, histoire d'entendre une chan-

son, tu en as pour une heure et demie. Or, la bonne a congé ce soir, elle ne rentrera que demain et je ne veux pas demeurer seule ici avec les deux enfants, passé neuf heures et demie. Vois-tu, si on venait frapper à la porte, pendant que tu ne serais pas là, et menacer d'enfoncer, comme cette fois où nous avons eu si peur, même que tu as pris ton fusil...

— Ah ! Ah ! m'écriai-je triomphant, vous avez donc eu peur une fois. Vous l'avouez enfin ?

Alors Guilloury :

— Elle peut-être, mais pas moi. Des vagabonds, est-ce que je sais ? Trois soulauds qui sont venus cogner, un soir de l'autre hiver, et à qui j'ai dû me montrer au balcon de la galerie, armé de mon flingot pour les faire déguerpir.

— Des soulauds ! s'exaltait alors la jeune femme. Trois hommes encapuchonnés qui viennent essayer de crocheter une porte à deux heures du matin, en janvier...

— Crocheter une porte ! Si l'on peut dire ! C'étaient des clients attardés.

— Des clients ! Et la pince-monseigneur qu'on a trouvée le matin à dix pas de là, sur la route ?

— Une pince-monseigneur. Ce pouvait être en effet de vos habitués, madame, ne pouvais-je m'empêcher de sourire.

A quoi la jeune femme très pâle :

— Oui, riez ! Ça n'empêche pas que ce gros-là — et elle désignait son mari — ne tremblât de

tous ses membres. J'étais là, derrière lui, le pinçant jusqu'au sang pour lui donner le courage de leur crier au large. Monsieur n'avait plus de voix et il a fallu que je lui fasse du thé, une fois qu'ils ont été partis.

— Et votre bonne, interrogeais-je intéressé, qu'était-elle devenue ? Vous étiez donc seuls aussi cette nuit-là ?

— La bonne ? Ah ! c'en est une bien bonne ! goguenardait Guilloury ; nous l'avons retrouvée le lendemain dans la cave, même qu'elle avait mouillé toute la provision de charbon. Le poêle a fumé pendant quinze jours.

— Oui, joue ton rôle, romps les chiens ! poursuivit madame Guilloury tout à fait sortie de son caractère. Toi non plus, cette nuit, tu n'en menais pas large. Et la fois du fiacre, donc ! Avec ça que tu n'as pas eu peur cette fois-là !

Et se tournant vers moi :

— Monsieur, il m'est rentré si pâle que j'ai cru qu'il lui était arrivé malheur. Je l'ai cru blessé. Une attaque nocturne, ça n'est pas chose rare dans ces quartiers. Et il a été si peu ému, cette nuit-là, Monsieur *N'a-pas-peur*, que le lendemain il a été malade. Il n'a pu rien manger de la journée ; j'ai vu le moment où il faudrait aller chercher le médecin.

— Mais, mon bon Guilloury, goguenardai-je à mon tour, il me semble que, pour un homme qui ne connaît pas la frousse, voilà déjà deux

fois où vous avez eu une émotion grande, pour ne pas prononcer le vilain mot de peur.

— Oh ! ça, je l'avoue, répondait le gros homme, cette fois-là, ça m'a fait un coup, mais c'est que ce n'était pas une affaire ordinaire, cette histoire du fiacre. Jugez plutôt, monsieur Jean.

Et comme il s'apprêtait à me raconter la chose :

— Ah ! cette fois, non, intervenait madame Guilloury, c'est pour le coup que je ne veux pas rester seule ici, si tu te mets à raconter cette histoire-là. Je vous accompagnerais plutôt jusqu'au Point-du-Jour avec les enfants !

— Eh bien, c'est donc moi qui vais partir, faisais-je en me dirigeant à regret vers la porte, car moi non plus je ne me soucie pas de retourner par le bord de l'eau par un temps pareil, la tête farcie d'histoires de voleurs.

— De voleurs ! ripostait Guilloury, c'était mieux que ça. Mais restez donc. Je me sens en veine et elle n'est pas ordinaire, mon histoire.

— D'autant plus qu'il neige à gros flocons, disait madame Guilloury qui s'était levée pour aller regarder à la fenêtre, et il fait un vent ! C'est par rafale que cela tourbillonne sur le chemin de halage. On ne voit pas à dix pas devant soi. Il faudra vous résigner à être notre hôte cette nuit, monsieur Jean.

Je m'étais levé à mon tour. Par la fenêtre

donnant sur la cour et des terrains vagues, derrière la maison, mon regard n'embrassait que du noir, du noir moucheté de blanc comme si les vitres eussent été tendues d'une invraisemblable hermine, mais, par moments, tout ce blanc se massait en colonnes mouvantes et, dans leur intervalle, apparaissait une bande horizontale d'un noir plus dense, la Seine avec, au-dessus, une autre bande d'un gris cendreux, le chemin.

— Il n'y a pas à dire, ricanait dans mon dos le gros Guilloury qui était venu me rejoindre, il va vous falloir coucher cette nuit à l'*Éperon d'or*. Bah ! vous ne serez pas mal, on vous donnera la chambre de Gabrielle Bompard, celle où Eyraud et sa coquine venaient dormir dans la belle saison. Eh ! eh ! avec cela vous aurez peut-être de drôles de rêves !

J'étais revenu m'asseoir à table, un peu énervé du contre-temps ; Guilloury, auquel sa femme venait de faire signe de ne pas m'agacer davantage, s'installait vis-à-vis moi et commençait :

— L'histoire du fiacre ? Elle n'est pas longue, mais j'ai diantrement eu peur cette nuit-là. C'était, il y aura bientôt un an, vers la fin de mars ; j'avais dîné ce soir-là à Paris ; ça ne m'arrive pas souvent, mais on a des amis. J'avais pris le dernier train de ceinture, celui de minuit quarante, qui, vous le savez, ne va que jusqu'à Auteuil. De la gare chez moi il y a encore une

bonne trotte, mais en prenant par les fortifications, la porte de Versailles et de là en coupant à travers champs j'en ai, moi, pour vingt minutes. Me voilà donc filant, par une nuit noire, sous une petite pluie tiède et fine, comme il en tombe souvent à cette époque de l'année, un peu embêté par la boue grasse qui me collait aux talons. J'arrive sans encombre jusqu'au chemin de halage par le petit sentier du père Moret, celui que vous prenez souvent ; de là à la maison il y a bien encore une centaine de mètres à marcher le long de la Seine, et, dame ! c'est un peu désert, la berge de Billancourt, à cette heure-là ; tous les voisins sont calfeutrés, verrouillés, en train de dormir, et on crierait à l'assassin que pas un ne se dérangerait ; et puis la maison est isolée. Aussi n'étais-je pas peu étonné en avisant de loin, presque arrêté devant la cambuse, un fiacre, comme qui aurait dit le fiacre d'un visiteur qui serait venu serrer la main à ma femme. J'ai confiance en Corisande ; n'empêche que ça me fit un coup. Me voilà donc hâtant le pas et rasant les palissades, quand, à vingt mètres en avant du fiacre, j'avise deux particuliers descendus, eux, au bord de l'eau, et qui jetaient des pierres dans le bouillon, comme pour voir si la Seine était profonde.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre là ! que je m'dis flairant une manigance ; et, m'aplatissant contre les murs de clôture, je ne m'avance

plus qu'à petits pas, mais assez pour voir que leur fiacre n'a pas de lanternes, pis, qu'il y en a des lanternes, mais qu'on a collé dessus des bandes de papier pour cacher le numéro. Caché aussi le numéro de derrière le fiacre, par un petit collage idem ; et j'me dis, plus du tout rassuré : « Ça sent mauvais. Pour prendre tant « de précautions, ces particuliers-là font de la « sale ouvrage. Pourvu qu'y n'me pigent pas ! »

« Ils étaient heureusement toujours occupés à tripoter leur eau, si bien que j'me *carre*, que j'gagne ma cambuse, introduis ma clef en douce, et m'voilà chez moi. Mais faut-il qu'l'homme soit pervers ! Une fois à l'abri, l'envie m'démangeait d'aller voir ce qu'il y avait dans le fiacre ; je reviens sur mes pas, j'm'approche de la portière, l'vasistas était baissé et j'démêle dans le noir une femme qui dormait, et alors une idée diabolique me prend d'lui passer la main sur la figure pour voir si elle dormait pour de bon, la gonzesse ! C'était un cadavre, monsieur Jean. Oh ! le froid de cette joue sur ma main, j'l'ai encore. J'n'ai pas demandé mon reste, j'me suis cavalé chez moi.

« Un macchabée qu'ils allaient enterrer en Seine, à la douce, comme ça, les brigands ! car du haut de ma galerie j'les ai vus revenir, faire avancer l'fiacre, prendre la gonzesse l'un sous les bras, l'autre par les pieds, et la j'ter dans le bouillon, et puis après, fouette cocher ! ils ont

tourné par la rue du Cimetière. Ni vu ni connu, j't'embrouille !

« N'est-ce pas qu'on aurait pu être ému à moins ? »

UNE LETTRE

MONSIEUR,

Dans un de vos derniers contes intitulés : *Histoires du bord de l'eau*, vous mentionnez la rencontre d'un fiacre stationnant la nuit sur les berges de la Seine et servant à transporter un cadavre de femme. Vous avez eu soin de décrire les bandes de papier collées sur les numéros des lanternes et sur celui de la caisse du fiacre ; vous avez même raconté l'aventure en argot pour donner plus de réel à la chose, comme si c'était là un conte fantastique, presque incroyable, un fait tout à fait rare, convaincu sans doute d'avoir fait une belle découverte.

Eh bien ! détrompez-vous, Monsieur, et croyez-en un vieux noctambule. Le fait que vous avez narré est tout à fait ordinaire : votre fiacre anonyme aux lanternes voilées circule toutes les nuits dans Paris. Il ne s'en passe pas une où quelque corps d'assassiné ne soit plus ou moins

mystérieusement voituré jusqu'aux bords des berges, où la Seine, ce tombeau mouvant des secrets de Paris, accueille le macchabée avec toute la discrétion promise aux clients par ces nouveaux entrepreneurs de pompes funèbres.

Il faut bien faire disparaître les cadavres compromettants. Le crime, ce n'est rien à commettre, mais il faut en effacer les traces, car, si maladroite qu'elle soit, la police est là. Or l'important, c'est de la dépister, de la dépayser surtout en établissant un alibi d'abord, et si, par exemple, vous transportez dans la plaine de Grenelle un monsieur refroidi rue de la Chaussée-d'Antin, vous avez toute chance d'égarer quelque temps le flair des policiers.

Et puis la Seine est là, qui ne rend ordinairement les objets confiés qu'après deux ou trois semaines et, la plupart du temps, si avariés, si abîmés par le séjour dans l'eau et déchiquetés par les poissons qu'il faut le témoignage des parents au premier degré pour établir l'identité des repêchés à la Morgue. Les veuves de maris disparus reconnaissent toujours leurs conjoints ; l'attrait de la liberté retrouvée est si grand, qu'on n'admet même plus le témoignage des veuves en matière de reconnaissance. Et puis allez donc établir, après quinze jours de villégiature en Seine, si tel noyé a été auparavant strangulé, empoisonné ou même un peu lardé de coups de couteau ! les coups d'aviron, les

harpons des mariniers et l'hélice des bateaux-mouches expliquent bien des bleus et des meurtrissures et, la plupart du temps, on conclut à un suicide et c'est une affaire classée.

Le voisinage du fleuve reste donc la ressource et la Seine le cimetière indiqué de MM. les chourineurs : tout cadavre gênant doit prendre le chemin qui conduit à la berge. Je sais bien qu'il y a aussi les dépeceurs, mais en général ces petites opérations à domicile réussissent mal. Outre qu'elles demandent des aptitudes particulières, qui ne les rendent possibles qu'aux garçons bouchers, elles entraînent avec les mille inconvénients comme l'odeur fétide, le sang qui suinte à travers le plancher et des lavages extraordinaires qui signalent toujours l'aimable charcuteur à l'attention des voisins. Le petit voyage en fiacre au bord de l'eau demeure donc à nos yeux le moyen le plus sûr qu'on ait encore trouvé d'escamoter d'augustes débris et de faire classer une affaire.

Et Dieu sait s'il s'en classe, des affaires ! Les cartons de la préfecture en sont bondés d'affaires classées, cadavres anonymes, disparitions mystérieuses sans parler des crimes inconnus. Bien naïf, en effet, serait-on de s'en tenir, comme statistique criminelle, aux comptes rendus des chroniqueurs judiciaires et même aux menues atrocités révélées tous les jours, sous la rubrique des faits divers, pour la grande joie et la petite

terreur aussi des bons rentiers et des concierges.

Paris voit se commettre tous les jours deux ou trois crimes dont aucun journal ne rendra jamais compte. La police en a vent parfois, mais il y va de son intérêt que le public les ignore. Devant certaines disparitions, devant les affaires de guet-apens surtout elle demeure impuissante ; les fils de l'imbroglio lui échappent et, sûre de ne jamais déchiffrer l'énigme, elle préfère y renoncer. A quoi bon perdre un temps précieux à des recherches inutiles ? Mais, se sentant chargée de veiller à la sécurité publique et de rassurer l'opinion, elle trouve bon de ne pas l'effrayer par l'aveu de sa faiblesse et néglige de livrer la liste des victimes à l'indiscrétion des journaux. Affaire classée, écrit-on au dossier du procès-verbal, et l'incident est clos.

Or, sur cent affaires classées il y a gros à parier que la victime aura pris au moins soixante fois le chemin du bord de l'eau et que le fiacre sans numéro aura transporté le macchabée gêneur à travers Paris endormi jusqu'aux berges accueillantes du fleuve. Nous l'avons cent fois croisé à la sortie des théâtres, le fiacre-corbillard. Or, lequel d'entre nous a jamais soupçonné que sa boîte roulante contenait un misérable corps raidi aux yeux vides en partance pour Le Havre et New-York par Asnières et Poissy ?

J'ai écrit sans numéro et c'est votre faute, Monsieur. Les fiacres des fins assassins, des ar-

tistes du crime ont toujours un numéro. Sans cela ils attireraient l'attention de la police, mais ils en ont un faux et votre fiacre des berges de Billancourt avec ses lanternes voilées était un fiacre d'amateurs.

Sans les bandes de papier collées sur les lanternes, jamais votre Guilloury, qui m'a tout l'air de s'être offert votre tête, n'aurait eu la curiosité d'aller regarder dans l'intérieur du fiacre ; mais il est vrai qu'il n'y eût point découvert la terrible femme soi-disant endormie et vous auriez eu un beau conte de moins à narrer à vos lecteurs.

Mais je vous ai assez ennuyé de ma prose et, puisque intéressé je fus par votre récit, je demeure votre débiteur. Or, un conte valant un conte, en échange du vôtre je vous chuchoterai une histoire et une vraie, celle-là, puisque c'est une affaire classée où le fiacre transbordeur de cadavre, le fiacre légendaire des nuits sans lune au bord de l'eau a certainement joué un rôle.

D'abord suivez-vous les faits divers ? Si oui, vous avez peut-être, il y a une quinzaine de jours, remarqué le fait assez curieux d'une dame *** partie de chez elle après déjeuner pour rendre une visite, et retrouvée en Seine trois semaines après. Crime ou suicide, on n'a jamais pu rétablir la vérité, et la police, saisie de l'affaire sur la plainte d'un gendre, a conclu à un accident. Or, cette affaire a de mystérieux dessous qui, parvenus à la connaissance du parquet,

éveilleraient peut-être l'attention du juge d'instruction. D'abord ce n'est pas à la requête d'un gendre, mais d'un fils, que la police a recherché la femme disparue, et la dame *** a été supprimée dans les circonstances singulières que voici, — vous pardonnerez mon style de procès-verbal :

Madame X..., bonne bourgeoise, fortune moyenne, vivant avec son fils employé dans un ministère, domicile au faubourg Saint-Germain. Vous m'excuserez de ne pas préciser.

Madame X... s'intéressait à deux jeunes filles, deux sœurs orphelines de vingt à vingt-trois ans que leur mère mourante lui avait recommandées. Couturières de l'état même de leur mère, qui avait longtemps habillé madame X..., les deux sœurs demeuraient ensemble du côté de la rue Paradis et, sans avoir conservé la clientèle de madame X..., la voyaient néanmoins de temps à autre.

Tous les étés, madame X... et son fils s'absentent deux ou trois mois. En novembre dernier, madame X..., de retour depuis six semaines à Paris, et qui n'avait pas encore revu ses protégées, recevait la lettre suivante :

« Madame, mademoiselle Clara S..., une des deux jeunes filles auxquelles vous vous intéressez, est très gravement malade et désirerait vivement vous voir ; mademoiselle Clara S... ne demeure plus avec sa sœur ; elle habite, 15, avenue des Épinettes, et implore la faveur de votre vi-

site. Venez, le plus tôt sera le mieux. » Et c'était signé : femme V..., garde-malade.

Madame X... ne put se rendre ni le jour ni le lendemain à l'adresse indiquée, mais le troisième jour elle recevait une dépêche encore plus pressante que la lettre. Mademoiselle S... était au plus mal et c'était faire une bonne œuvre que se rendre à son appel. Si madame X... redoutait une longue course en voiture, un tramway partait justement de la place Saint-Germain-des-Prés, qui s'arrêtait tout près de l'avenue des Épinettes ; une personne l'attendrait à la station qui la conduirait auprès de la malade.

Madame X... communiquait la dépêche à son fils et, dans l'après-midi, prenait le tramway indiqué... et madame X... n'a jamais reparu. Son fils l'a attendue vainement ce soir-là et les soirs suivants. Une plainte a été déposée à la police. Or le 15 de l'avenue des Épinettes n'existe pas, n'a jamais existé ; c'est une voie nouvellement percée, toute de palissades et de terrains vagues, derrière la gare d'Orléans, et les demoiselles S..., les deux sœurs, n'ont jamais changé d'adresse. On s'est servi de leur nom pour attirer madame X... dans quel sinistre guet-apens ? On le devine, puisque le cadavre de la malheureuse femme a été repêché quinze jours après, à hauteur de Saint-Cloud. Le crime, s'il y en a eu un (la police a émis l'idée de suicide), a donc eu lieu vers les cinq heures du soir, en plein

Paris, et le cadavre a dû forcément être transporté nuitamment jusqu'à la Seine, puisque l'avenue des Épinettes s'en trouve relativement éloignée.

Et dire que vous l'avez peut-être croisé, cher Monsieur, le fiacre anonyme au faux numéro qui, sûrement, a voituré madame X... jusqu'aux berges du fleuve !

UN ACOMPTE

Ce jour-là, en entrant chez Guilloury, je vis quelqu'un quitter précipitamment le comptoir et disparaître derrière la porte de la cuisine. Madame Guilloury, qui s'était levée pour venir à ma rencontre, avait elle-même un air gêné, l'air dans *ses petits souliers* d'une femme prise en faute ; je les dérangeais évidemment. Je demandai pour la forme des nouvelles de Guilloury (il n'était pas là, parti à Paris depuis le matin), et après quelques menus propos échangés au comptoir, je me retirai assez intrigué, mais assez renseigné sur le genre de clientèle de l'établissement pour n'avoir pas soufflé mot de cette panique.

C'était un mardi. Deux ou trois jours après, comme j'étais allé commander une friture à un des pêcheurs de la berge, une friture de premier choix pour mon ami Marcel Schoff que j'avais à déjeuner le lendemain, je poussai machinalement jusqu'à l'*Éperon d'or* et vis cette fois-là,

penchée à la balustrade de la galerie, une silhouette d'homme qui, à ma vue, se retira brusquement. Presque en même temps, Guilloury paraissait à l'entrée de l'auberge, la face épanouie, et, familièrement, d'une tape sur l'épaule me poussait jusqu'au comptoir, madame Guilloury un peu pâle m'y accueillait d'un sourire. On avait prévu ma visite et le ménage jouait à la sécurité ; on forçait même la note de cordialité accueillante, on voulait me retenir à déjeuner, mais il y avait là un mystère, une énigme qu'on me voulait céler : les Guilloury cachaient quelqu'un chez eux et sûrement quelqu'un de compromettant, car ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre qu'on en éventât la présence.

La porte de la cuisine était ce jour-là grande ouverte et celle de l'escalier aussi, trop ouverte même, comme pour protester contre tout soupçon. A l'étage au-dessus pas un bruit. L'individu faisait le mort et j'allais quitter Guilloury quand un fracas de vaisselle brisée éclatait soudain au-dessus de nos têtes, il était suivi du choc sourd d'un meuble qui tombe ; des pas légers coururent. « Sacré nom de... ! » Et Guilloury étouffait un juron. Ce gros homme sanguin était devenu tout pâle. Quant à madame Guilloury, les reins appuyés au comptoir, elle y crispait deux petites mains de femme nerveuse, défaillante, visiblement prête à tomber. Deux mariniers venaient justement d'entrer, un roux et un brun,

tous deux, le teint rissolé, couleur de brique, des gens qui passent leur vie sur l'eau, Hardouin, dit la Pipe, et Verget l'Esturgeon, deux rigolos bien connus de Suresnes à Grenelle et qui, les beaux lundis du Point-du-Jour, passent en bateau escarpes et gigolettes au bal de l'île des Vaches. *Ils s'amenaient* pour prendre un verre et s'étaient arrêtés, tête levée, bouche béante, au bruit.

— Ben ! j'crois qu'on l'arrange, vot' vaisselle, patronne ! plaisantait le Hardouin. Si c'est comme ça qu'y caressent vot' mobilier, les déménageurs n'auront point grand ouvrage à faire à vot' fin d'bail. Faut-y monter leur donner un coup d'main pour relever la casse ?

Mais Guilloury était déjà dans l'escalier.

— C'est cette satanée bonne, faisait-il en barrant de son corps toute la largeur des marches, elle n'en fait jamais d'autres ! j'y vais (et avec un regard expressif à sa femme), j'y vais !

Madame Guilloury avait repris sa place et, penchée vers ses clients :

— Que faut-il vous servir, la Pipe ?

Alors moi entrant dans son jeu :

— Trois absinthes orgeat, n'est-ce pas ? déclarai-je en me tournant vers les deux pêcheurs, et double tournée, c'est moi qui régale.

— Ça va, ça va, monsieur Jean !

Et, les absinthes bues, leur moustache essuyée du revers de leur manche, les deux mari-

niers se retiraient avec le salut des hommes du peuple esquissé d'un geste, et je sortais avec eux.

— On ne vous voit plus ? Vous boudez donc les amis ?

C'était Guilloury qui m'interpellait, soudainement surgi devant moi sous le pont du chemin de fer de la gare d'Auteuil. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine et penchait la tête avec un sourire goguenard.

— Dame ! mon ami, lui répondais-je, j'attendais que vous me fissiez signe. Je n'aime pas déranger les gens, et vous aviez une si drôle de mine la dernière fois que je suis allé à l'*Éperon d'Or !* On ne paye donc plus dans votre maison ?

— Non, le payeur est parti !

Et me frappant familièrement dans le dos :

— On n'vous l'met pas, à vous. Vous en avez d'*la gourance*[1] *!* Eh bien ! oui, nous avions quelqu'un chez nous qui ne se souciait pas d'être vu. C'n'est pas que nous nous méfions de vous, monsieur Jean, et Corisande en avait assez gros sur le cœur d'penser à toutes les mauvaises suppositions qu'allaient amener nos cachotteries ; mais l'pauvre gas, lui, ne vivait plus. Il se serait plutôt jeté en Seine que de savoir quel-

1. De la méfiance.

qu'un au courant de sa situation. C'est qu'elle était juste drôle, sa situation, et nous étions juste fiers, Corisande et moi, les sept jours que ça a duré. Mais ni-ni, c'est fini ; le gas maintenant vogue pour l'Amérique. Il s'est embarqué, il y a dix jours, au Havre. Peut-être bien qu'il est à New-York à cette heure.

Et comme je l'écoutais un peu abasourdi :

— Mais j'parle par énigmes, vous devez pas y voir goutte. Bah ! le gas est parti, j'peux vous *dessaler*[1] la chose, mais pas de bêtise, n'allez pas jaspiner ça dans vos feuilles. Vous m'feriez une mauvaise affaire avec les aminches.

Et passant familièrement son bras sous le mien :

— J'vas vous conter ça en route, vous m'accompagnerez bien jusqu'à l'*Éperon d'Or* ? Corisande sera si contente de vous revoir ! Elle a bien vu qu'vous boudiez, allez ! C'est dit, vous venez. Nous allons prendre par le plus court, le long des fortifs.

Et quand nous fûmes engagés dans l'étroit petit sentier qui serpente au ras du talus, au bord même des fossés, Guilloury commença :

— Voilà l'affaire. Vous l'avez peut-être lue d'ailleurs dans les journaux. Il y a à peu près trois semaines, un mois, une fille de Montparnasse trouvée à moitié assommée, défoncée à

1. Raconter.

coups de bottes dans le fossé des fortifications, entre les portes de Montrouge et de Vanves. Une vraie marmelade, quoi ! une bouillie d'amour qui creva le même jour à l'hôpital, mais non sans avoir jaspiné, car ils s'étaient mis à douze pour faire le coup et, sur les douze, dix au moins lui avaient passé sur le corps. Elle n'les nomma pas tous pour une bonne raison, c'est que la chose s'était faite la nuit et qu'elle n'les avait pas tous reconnus, mais elle en dit assez pour en faire arrêter cinq à six et faire rechercher le septième, et activement encore.

— Et le septième était chez vous. C'était lui que...

Comme je m'étais écarté instinctivement de Guilloury :

— Et le septième était innocent, il n'avait rien fait, le pauvre bougre, il n'en courait que plus de danger, car il n'avait pas qu'à *se gourrer* d'la police, il avait à se cacher des six autres qui avaient fait le coup et avaient juré de l'occire et de lui régler son compte, comme à une vache qu'y croyaient qu'il était et qu'il n'est pas, c'pauv'Séraphin... Mais tout ça, faudrait vous expliquer tout le commencement de la chose. C'est des histoires de vengeances, des affaires de *macs* qui ont leur point d'honneur tout comme des gentilhommes, et avec des complications à n'en plus finir.

« J'vais tâcher d'vous éclaircir ça. Voilà : la

fille massacrée, la grande Lisa de Montparnasse était une casserole, c'est-à-dire qu'elle avait vendu son homme. Quand Julot-Mes-Pattes, qui marchait avec elle fut arrêté pour *montage en l'air*[1], elle *chiala*[2] tant par tout Montparnasse et Grenelle, que toute la *soce* coupa dans le pont de sa peine. Elle resta trois mois veuve et ne se mit avec le beau Polyte des Moulins, un gas de la barrière d'Italie, qu'après l'jugement d'son homme (Julot, récidiviste, en avait attrapé pour deux ans), et tous les amis de Julot approuvèrent, bien qu'Polyte ne fût pas du quartier, parce qu'une femme n'peut pas vivre sans homme et qu'il faut qu'une marmite rapporte.

« Aussi y en a eu un pétard dans la haute pègre de Montparnasse quand on sut par un môme, *décarré*[3] la veille de Poissy, que la grande Lisa avait mangé l'morceau. C'était elle qu'avait tout dit chez l'*curieux*, elle qu'avait vendu Julot à la rousse. Encore dans l'trou pour dix-huit mois, Julot faisait dire ça aux amis pour qu'on s'méfiât de la grande Lisa et qu'on lui donnât même un petit acompte, avant qu'il lui réglât son affaire à sa sortie. Vous savez comme moi quel acompte on lui a donné. Ça se fit après boire, un soir, chez un troquet de la

1. Cambriolage.
2. Pleura.
3. Sorti de prison.

rue de la Gaîté ; on décida que trois de la bande *endormiraient*[1] l'beau Polyte, l'homme à Lisa, qu'ils l'emmèneraient picter ailleurs, pendant qu'eux descendraient la fille jusqu'aux fortifications et ils l'ont vraiment descendue à coups de bottes et de tout ce qui s'ensuit. Elle s'méfiait pas d'abord, toute contente d'aller en vadrouille avec tout c'qu'y a de plus rupin dans Montparnasse et de tromper un peu son homme, car c'était un vrai cœur de vache, paraît-il. Une gonzesse, ça se saoule comme un enfant, et elle s'est laissée m'ner de marchand de vin en marchand de vin jusqu'à la porte de Vanves. C'n'est qu'en dehors des fortifs, une fois sur les glacis, qu'elle a commencé à comprendre et à avoir peur.

— « Y a-t-il longtemps que t'as eu des nouvelles de Julot ? lui a dit comme ça le gros Alfred. »

Et, pan ! un gnon en pleine figure.

« — Tiens ! pour toi, sale bourrique ! »

Ç'a été l'signal. Ils lui sont tous tombés dessus, la bourrant de coups de poing, de coups de pied, lui déchirant sa robe et, comme elle criait, ils lui ont enveloppé la tête avec son châle et l'ont traînée dans le fossé où dix sur douze lui ont fait les mille et une horreurs. Séraphin seul, qui, lui, est quasi honnête, n'a pas voulu y

1. Occuperaient.

toucher ; il intercédait même pour elle et a failli avoir une affaire avec les gas ; y voulaient le forcer à... vous me comprenez. Si la fille n'a pas été tuée sur l'coup, c'est grâce à lui, et c'est lui qu'elle a nommé avec les six autres. Ils ont tous été arrêtés, sauf lui ; et l'reste d'la bande, qui le sait, a juré de lui servir la pareille, attendu que c'est une vache, un pante qui n'a pas voulu marcher avec eux et qu'bien sûr il a mangé l'morceau... Alors il a quitté le quartier.

« Traqué par la police et recherché par les cinq plus grandes *terreurs* de Montparnasse, vous jugez si l'pauvre gas était à son aise chez nous et s'il aimait les visiteurs. Et nous non plus, nous n'étions pas à notre aise, monsieur Jean. Enfin il est en sûreté, il a trouvé de l'argent pour partir. Moralité : Il faut hurler avec les loups. »

NUIT DE JANVIER

— J'crois qu'vous y prenez goût, aux histoires fantastiques !

Et Guilloury, qui venait de me surprendre en flagrant délit de mon péché, m'enlevait des mains une vieille édition elzévir des *Contes d'Hoffmann*. Je l'avais trouvée en furetant dans l'espèce de galetas qui servait à Guilloury de bibliothèque. J'y avais pénétré en son absence avec l'autorisation de madame Guilloury. Et, commodément installé dans un grand fauteuil à oreillettes, j'y feuilletais depuis une heure au moins les savoureuses et délirantes histoires du conteur allemand, ravi de la bonne aubaine d'un conte non encore lu dans aucune édition, le *Choix d'une fiancée*. L'entrée de Guilloury me dérangeait au beau milieu des estomirantes aventures du secrétaire privé Tussmann, valsant, malgré lui, dans la rue de Spandau, un sale balai entre les bras, au centre d'un millier

de secrétaires Tussmann tourbillonnant autour de lui avec des balais pour danseuses.

— Oui, je les adore et je m'en vante, répondais-je au maître de l'*Éperon d'or*. Où diable avez-vous déniché ce volume ? Vous me le cédez, n'est-ce pas ? Je vous l'achète, c'est convenu. Le prix ?

— A aucun, même pour vous. C'est une traduction introuvable, mais le volume reste à votre disposition et vous pouvez venir le lire tant qu'il vous plaira ; mais vous êtes rouge et congestionné, mûr pour une attaque d'apoplexie. Assez causé comme cela avec le conseiller Crespel et le vieux Coppelius ; ce sont des personnages qu'il ne faut pas trop fréquenter, monsieur Jean ; vous finiriez par voir des têtes de renard sur les épaules de vos amis, comme le secrétaire privé Tussmann lui-même, à moins que vous ne preniez ma servante pour une autruche, la gigantesque et fallacieuse autruche qui vient ouvrir la porte aux visiteurs et fait à la famille Mock épouvantée de si belles révérences dans le *Docteur Cinabre*.

— Ah ! ce *Docteur Cinabre*, m'écriai-je, quel *chef-d'œuvre*, quel imprévu dans le fantastique ! Cet Hoffmann est le vrai maître du cauchemar. Un mot, un détail dans l'histoire la plus simple, la plus naturelle et, boum ! c'est comme le coup de gong de la folie ; on perd pied et on tombe dans le surnaturel. Ainsi cette autruche du *Doc-*

teur Cinabre venant ouvrir la porte et introduisant froidement chez son maître l'ahurissement des visiteurs, moi je trouve cela tout bêtement merveilleux.

— Et que vous avez raison, monsieur Jean ! En fait de cauchemar, cela est du plus fin et du meilleur, mais il n'y a pas besoin d'aller chercher si loin pour trouver de l'étrange et du surnaturel. Ce buveur de chopes qu'était Hoffmann était servi par la plus belle imagination, j'vous le concède, mais il était aussi bien aidé par les circonstances. Dans le décor enfumé de ces vieilles brasseries d'Heidelberg, au milieu de toutes ces figures quasi grimaçantes de conseillers à perruques, vêtus à la mode du siècle dernier, les effarantes silhouettes de l'*Orfèvre* et de l'*Homme au sable* s'imposaient presque à ses yeux hallucinés. Hoffmann était grand buveur, vous le savez, plus grand fumeur encore, et nul doute que la nuit, à la sortie des brasseries où il s'attardait, le cerveau brouillé de fumée de tabac et de bière anglaise, il n'ait fait les plus mystérieuses rencontres par ces rues moyenâgeuses et quasi fantastiques de Spandau et d'Heidelberg. Avez-vous remarqué avec quelle espèce de hantise, dans la plupart de ses contes, il revient à ces scènes nocturnes d'auberges ? C'est toujours là que ses héros rencontrent les équivoques personnages à transformations subites, qui désormais s'attachent à leurs pas et ne le quittent plus.

C'est en sortant d'un café, où il avait coutume de passer la soirée, que le secrétaire privé Tussmann aborde le terrible Léonard. C'est dans une taverne, où l'étranger l'emmène souper, qu'il assiste aux effrayantes jongleteries du vieux juif et de l'*Orfèvre ;* et dans le *Reflet perdu* enfin, c'est en sortant d'un bal, dans le bouge de maître Thiermann, qu'Hoffmann lui-même fait la connaissance, entre une chope et une pipe de tabac, du général Souwaroff, l'homme au reflet perdu, et de ce pauvre Spicken, l'homme qui a vendu son ombre ; et cela se passe toujours entre onze heures et minuit, après boire, par des nuits sans lune, toutes secouées de rafales et de cris de girouettes glapissant sur les toits, comme des chats en fureur.

« Mais ces apparitions inexplicables, inexpliquées et terrifiantes, les nuits de Paris moderne en sont pleines, et Dieu sait pourtant que le décor n'y prête guère avec nos rues larges, tirées au cordeau, éclairées au gaz et à l'électricité. Mais bah ! une imagination un peu vive, la surexcitation d'un bon dîner, quelques souvenirs de lectures aidant, l'incident le plus futile en apparence, et l'homme le mieux équilibré, le plus sain de corps et d'esprit, Guilloury lui-même devient visionnaire.

— Comment vous-même, mon bon Guilloury !

— Moi-même, et j'ai une aventure dont le

conteur Hoffmann aurait fait son profit, et elle m'est bien personnelle et j'y ai songé bien souvent depuis. Il y avait autre chose qu'un hasard dans ce que j'ai vu cette nuit-là ; c'était quasi comme une révélation d'outre-tombe ; les gens du métier appellent ça une communication d'au-delà. Or, la maison Guilloury ne fait pas commerce avec les esprits, que je sache. Bref, tout ça m'a longtemps tarabusté le cerveau, d'autant plus qu'il y avait des coïncidences... Mais vous vous languissez d'en apprendre plus long, je ne suis pas dur et mon histoire, la voilà :

« C'était il y a deux ans, à la fin janvier. Il gelait même ferme depuis une quinzaine, ça avait pris tout d'un coup le dimanche des Rois. Il n'y avait pas de jour où il ne fût question de miséreux trouvés morts de froid, et la Seine charriait de gros glaçons. J'avais dîné à Paris, une espèce de banquet annuel d'anciens... J'vous dirais bien d'anciens commis de librairie, mais vous n'me croiriez pas... d'anciens... enfin vous m'avez compris..., tous aujourd'hui établis avec de bonnes rentes au soleil, qui marchands de vins, qui nourrisseurs, bref un banquet de *rigolos*, où l'on en avait bu et du bon, vu qu'on n'avait pas regardé à la dépense et qu'y avait parmi nous deux ou trois patrons de maisons, qui en avaient apporté de leurs caves.

« Bref, vers une heure du matin, j'm'trouve sur le pavé, à la hauteur du Pont-Neuf, un peu

parti, mais solide sur mes jambes et, comme vous voyez, pas tout près d'Auteuil. Plus d'omnibus, plus de train à Saint-Lazare ; je hèle un fiacre à lanternes vertes (les lanternes vertes, ça remise à Grenelle, c'est presqu'le quartier).

« Cent sous, que je dis au cocher, et conduisez-moi hors barrière, quai du halage, à Billancourt, numéro 26. La route de Versailles tout droit devant vous. »

« Et me voilà roulant le long des quais, ballotté sur les coussins avec une sacrée lune d'hiver toute blanche dans un ciel pâle, même qu'on eût dit qu'il y avait de la limaille de fer répandue partout. Enfin, j'm'endors.

« Je pionçais ferme quand il m'semble que le fiacre s'arrête.

« Bah ! que je me dis, je rêve. Continuons de dormir.

« Mais non, nous ne marchions plus.

« Ah ça ! que je me dis, ça sent mauvais. Est-ce que le collignon me prendrait pour un pante.

« Et je m'éveille tout à fait ; on venait d'ouvrir la portière.

« — Ah ça ! cocher, est-ce que vous vous foutez de moi ?

« Mais l'homme, engoncé dans son cache-nez jusque par-dessus les yeux :

« — Excusez-moi, mon bourgeois, mais je n'peux pas aller plus loin, mon cheval vient de se déferrer les deux pieds de devant et vous

n'avez plus qu'à descendre. D'ailleurs, vous êtes à mi-chemin, presque arrivé.

« — Comment ! à mi-chemin !

« Nous étions un peu au-dessus de la passerelle de Passy, au pied de la propriété du Dr Blanche. Un endroit tout à fait plaisant à deux heures du matin, ces parapets du quai et cette suite de grands murs.

« — Allons, mon bourgeois, si vous préférez dormir, je vous laisse ma voiture. Ça sera trois francs l'heure, moi j'détèle Cocotte et j'l'emmène au dépôt. »

« Je m'exécutais en grognant, je donnais deux francs au cocher et l'attelage gagnait en clopinant le pont de Grenelle.

« Me voilà donc seul sur le quai d'Passy, un désert. Pas même au loin l'ombre d'un sergent de ville, les quelques guinguettes du quai comme mortes, tous les volets clos et un de ces froids ! les asiles de nuit s'en souviennent, ils regorgeaient de monde cet hiver-là, et je marquais le pas en marchant pour me réchauffer, quand me voilà tout à coup devant un pavillon aux fenêtres violemment éclairées : un pavillon Louis XVI à deux étages enclavé de grands murs, le rez-de-chaussée exhaussé d'un sous-sol avec des balcons de fer ouvragé à ses porte-fenêtres, une vraie petite maison de fermier-général, surgie tout à coup devant moi sur le quai. Drôle de maison ! Je ne l'avais jamais remarquée en

plein jour. Étais-je seulement sûr de l'avoir jamais vue ? Toutes les fenêtres flambaient, celles du rez-de-chaussée surtout. On recevait sûrement cette nuit-là dans ce pavillon et les persiennes n'étaient pas poussées. Une curiosité diabolique me prend ! je m'approche du pavillon, me cramponne aux ferrures des balcons et, me hissant à la force des poignets, je regarde à l'intérieur... et je vois... comme je vous vois, une pièce à boiseries sculptées, illuminée d'un tas de bougies, et sur une table une femme nue, couchée sur le ventre et comme écartelée, les mains et les pieds fixés par des courroies et qu'un homme en habit de marquis, un habit de velours amarante, tailladait dans le vif avec un scalpel : un vrai cauchemar ! et la femme frémissait, pantelant, essayant de briser ses liens, mais elle était solidement maintenue, un bâillon lui bouchait la bouche... le sang perlait sur le scalpel et la souffrance de la misérable était telle que des frissons lui couraient comme une onde sur la chair. Le temps de voir la perruque de l'homme qui me tournait le dos, je n'ai pas d'mandé mon reste et j'cours encore, comme bien vous le pensez... Et j'avais rêvé, car le lendemain, mon vin cuvé, j'ai eu beau redescendre toute la route de Versailles, pas plus de petite maison que sur ma main. Le pavillon Louis XVI avait disparu et, à la place où j'l'avais vu la veille, se dressaient les murs de l'établis-

sement Sanfourche, la maison de santé des chiens ; et ce ne serait qu'une hallucination d'homme un peu bu, si, à quelque temps de là, je n'avais acheté un vieux plan de Paris avec vues de divers quartiers, et reconnu sur une estampe la petite maison de ma nuit visionnaire, oh ! mais toute crachée avec les mêmes balcons et les mêmes ferrures de fenêtres. Et savez-vous comment était catalogué dans mon plan le pavillon criminel ? Pavillon des Sablons, appartenant à M. d'Hérauville, vendu en mai 1778 au marquis de Sade. »

TABLE DES MATIÈRES

L'ARYENNE 7

GENS DE MER. 91

Le bon chauffeur 93
Passagères 104
Un grand mariage 115
Le saint coupable. 127
Salue, « *Angèle!* » 138

BORDS DE MARNE 149

Oraison funèbre. 151
Une fin 163
La proie 173
Les vacances de Ninie 184
Le joug. 196

BORDS DE SEINE 207

Chez Guilloury 209
Le fiacre 217
Une lettre 227
Un acompte 235
Nuit de janvier 244

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 30 JANVIER 1931
PAR EMMANUEL GREVIN
A LAGNY-SUR-MARNE

12

69702086

5e mille

JEAN LORRAIN

140

L'ARYENNE

GENS DE MER
BORDS DE SEINE
BORDS DE MARNE

1/J

ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
22, Rue Huyghens - PARIS (14e)

ALBIN MICHEL, Éditeur, 22, Rue Huyghens, PARIS

	Vol.
ARNOUX (Alexandre)	
Abisag (*Prix de la Renaissance* 1920)	1
Didier Flaboche	1
BARBUSSE (Henri)	
Lauréat du Prix Goncourt 1916	
L'Enfer	1
BENOIT (Pierre)	
L'Atlantide (*Grand Prix du Roman* 1919)	1
Pour Don Carlos	1
Les Suppliantes (poèmes)	1
Le Lac Salé	1
La Chaussée des Géants	1
Mademoiselle de la Ferté	1
La Châtelaine du Liban	1
Le Puits de Jacob	1
Alberte	1
Le Roi Lépreux	1
Axelle	1
Erromango	1
BÉRAUD (Henri)	
Le Vitriol de Lune (*Prix Goncourt* 1922)	1
Le Martyre de l'Obèse	1
Lazare	1
Au Capucin Gourmand	1
BERNARD (Tristan)	
Le Voyage Imprévu	1
Le Roman d'un Mois d'Eté	1
Mathilde et ses mitaines	1
BERTON (René)	
Le Roi du Cuir	1
BERTRAND (Louis)	
de l'Académie Française	
Cardenio, l'homme aux rubans couleur de feu	1
Pépète et Balthazar	1
Le Sang des Races	1
Le Rival de Don Juan	1
La Cina	1
Gustave Flaubert	1
Pages choisies, par Pierre MOREAU.	1
BILLOTEY (Pierre)	
Un Cœur Ardent	1
La Fausse Amoureuse	1
Le Trèfle à quatre feuilles	1
Le Miroir aux Alouettes	1
Rien que la Chair	1
L'Indochine en zigzags	1
BOUCHARDON (Pierre)	
Le Mystère du Château de Chamblas	1
L'Affaire Lafarge	1
L'Auberge de Peyrebelle, suivi de la véridique histoire du roman de Stendhal : Le Rouge et le Noir.	1
Le Crime du Château de Bitremont.	1
L'Enigme du Cimetière de Saint-Aubin (Procès du Frère Léotade).	1
Le Duel du Chemin de la Favorite.	1
Célestine Doudet, institutrice	1
Les Dames de Jeufosse	
BOYLESVE (René)	
de l'Académie Française	
Tu n'es plus rien	1
BRULAT (Paul)	
Rina	1
La Vie de Rirette	1
La Gangue	1
L'Aventure de Cabassou	1
CAILLAVET, DE FLERS et REY (Etienne)	
La Belle Aventure	1
CARCO (Francis)	
L'Homme traqué (*Grand Prix du Roman* 1922)	1
Bob et Bobette s'amusent	1
Verotchka l'Etrangère	1
Rien qu'une Femme	1
L'Equipe	1
De Montmartre au Quartier latin.	1
Les Innocents	1
L'Amour vénal	1
Rue Pigalle	1
Printemps d'Espagne	1
CATULLE-MENDÈS (Jane)	
Ton Amour n'est pas à toi	1
CHADOURNE (Louis)	
Terre de Chanaan (*Prix Pierre Corrard* 1921)	1
Le Pot au Noir	1
L'Inquiète Adolescence	1
COLETTE	
L'Ingénue libertine	1
La Vagabonde	1
Claudine à l'Ecole (*Illustrations*)	1
Claudine à Paris (*Illustrations*)	1
Claudine s'en va (*Illustrations*)	1
CORTHIS (André)	
Pour moi seule (*Grand Prix du Roman* 1920)	1
L'Entraîneuse	1
La Belle et la Bête	1
COULEVAIN (Pierre DE)	
Noblesse américaine	1
CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK	
Le Café du Commerce	1
Le Musée des Erreurs, tome I	1
Le Musée des Erreurs, tome II	1
L'Année joviale	1

Catalogue franco sur demande

ETABLISSEMENTS BUSSON, IMPRIMEURS, 117, r. des Poissonniers, PARIS (18e)

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY
OXFORD OX1 3NA

PLEASE RETURN BY THE LAST DATE STAMPED BELOW

Unless recalled earlier

24. SEP 199?		